

1488. b. 17

LA
PAYSANNE
PERVERTIE,
OU
LES MŒURS
DES GRANDES VILLES.

SECONDE PARTIE.





LA
PAYSANNE
PERVERTIE,
OU
LES MŒURS
DES GRANDES VILLES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE LI.

*Jeannette R***, à la Marquise
de F***.*

MADAME,

IL y a déjà plus d'un mois que je
suis à Paris, & je croirais n'y être

Seconde Partie.

A

arrivée que depuis peu de jours, si je n'étais séparée de ma chère protectrice, qui daigna me rendre une main secourable dans mon enfance, & me faire élever comme sa propre fille. Oui, Madame, vous seule manquez à ma félicité actuelle. Madame la Comtesse semble avoir pris pour moi les sentimens généreux que vous m'avez toujours témoigné; elle me comble à chaque instant de nouvelles marques d'amitié, & m'a présentée à toutes les personnes de sa connaissance. Afin de m'attirer de leur part une considération qui certainement ne m'est point due, cette Dame respectable n'a pas craint de faire un mensonge, en disant que j'étais née d'une ancienne noblesse, reléguée à la campagne & contrainte par la pauvreté, d'y mener une vie obscure. Je n'ai osé découvrir la vérité, & mon silence a confirmé malgré moi



l'illustration prétendue de mon origine..... Est-ce qu'on me mépriserait si l'on savait que je ne suis la fille que d'un pauvre payfan, qui vécut en honnête homme, & n'eut d'autres regrets en mourant que celui de laisser deux Orphelines en bas-âge & sans ressource? M'estimerait-on davantage si mes ayeux s'étaient distingués par des titres & par des vices, & si moi-même, dédaignant la sagesse, je n'avais d'autre estime à prétendre que celle qu'on accorde à la naissance, ouvrage fortuit du hasard? Je serais presque tentée de croire que telle est la façon de penser la plus généralement reçue; car personne ne s'est encore avisé de s'informer si mes nobles ayeux avaient des vertus, & si mes sentimens me rendaient digne d'en descendre. Une façon d'agir aussi singulière ne saurait me faire aimer le

séjour bruiant & tumultueux de la Capitale, & encore moins m'ôter l'envie de renoncer au monde.

Mais ce n'est pas là le seul motif qui doit me porter à l'abandonner & à déplorer dans la retraite l'égarément de ceux qui le chérissent. Quel est, en effet, la vie que l'on y mène ? On n'y songe qu'à varier les plaisirs, qu'à satisfaire toutes ses passions, qu'à passer dans l'oisiveté & les festins des jours qui paraissent s'écouler trop lentement. Je parle des gens qui composent ce qu'on appelle la bonne compagnie ; car pour les autres habitans des Villes, ils gagnent leur vie par le travail & en s'industriant pour servir le luxe & l'orgueil des riches & des grands Seigneurs qui les méprisent, quoiqu'ils vaillent beaucoup mieux qu'eux, puisqu'ils ne consacrent point leurs jours à la mollesse & à

la fainéantise. Il est vrai qu'il se trouve dans le grand monde des personnes estimables, qui n'affichent d'autre faste que celui auquel leur rang les oblige, & qui, toujours pleines d'affabilité, sont toujours prêtes à secourir les malheureux. De ce nombre est Madame la Comtesse de C***, & dans la crainte de blesser une modestie respectable, je n'ose placer ici un nom que ma plume hésite à écrire, mais que mon cœur prononce.

Je le fais, vous ne me pardonnez, Madame, que l'éloge de votre illustre amie, de cette généreuse bienfaitrice qui me retrace vos bontés & ces attentions délicates qui donnent un nouveau prix aux services que vous rendez. Madame la Comtesse m'a fait voir toutes les merveilles de Paris; elle m'a menée dans les superbes promenades de cette

Ville immense; & j'ai vu de vastes jardins sans fleurs, bien arides, bien monotones, ou plutôt je me suis trouvée dans de véritables parcs, décorés de longues allées, tirées au cordeau, tout aussi symétriques qu'ennuyeuses; & comme si l'espace était trop resserré, on se tient les uns sur les autres dans un petit coin de ces prétendus jardins: sans doute qu'on ne s'y rend point pour prendre l'air, & qu'on y vient dans l'intention de s'étouffer mutuellement. Je crois avoir démêlé le vrai motif qui portant de gens à s'entasser dans un même endroit: les femmes accourent à la promenade pour être remarquées; & les hommes, non moins coquets, non moins frivoles, y viennent étaler leur fatuité & leurs habits du dernier goût.

Il en est de même au Spectacle; je me suis apperçue que certaines

gens s'imaginent qu'il n'est point du bon ton d'écouter les Pièces, puisqu'ils parlent aussi haut que les Acteurs. J'étais dernièrement à la Comédie Française ; on représentait une Tragédie fort intéressante ; comme j'entendais quelques mots, malgré la conversation qu'on tenait dans une Loge voisine, je ne pouvais retenir mes larmes ; enfin, l'intérêt me paraissant augmenter sur le Théâtre, & les discoureurs qui m'environnaient, élevant de plus-en-plus la voix, je me vis réduite à les prier de me permettre d'entendre la fin de la Pièce. Ils gardèrent alors poliment le silence. Mais cet effort ne dura pas long-tems ; ils se remirent bientôt à parler de plus belle, & j'eus l'honneur d'être le sujet de leur conversation : — „ Voyez com-
me elle pleure, s'écria l'un d'en-

» tr'eux assez haut , c'est quelque
» Provinciale «.

Ainsi la sensibilité du cœur est donc un ridicule à Paris. Mais il y règne bien d'autres travers ! Le luxe énorme qu'on y tolère , a confondu tous les états , qu'il appauvrit en les faisant paraître plus brillans. On m'a fait observer des femmes , qu'à leur parure je croyais du plus haut rang , & qui n'étaient que de simples Bourgeoises , ou de ces personnes qui ont perdu tout sentiment de pudeur , & affichent les dons qu'elles reçoivent des hommes dont elles causent la ruine. Je n'ai pu fixer long-tems de pareils objets , j'en ai bien vite détourné les yeux.

L'indignation a succédé à mon étonnement , quand je me suis aperçue de l'audace avec laquelle se montrent en public des femmes qui

déshonorent leur sexe. On les voit aux promenades, au Spectacle, couvertes de diamans, effacer par leur luxe l'épouse fidelle à ses devoirs & la jeune personne vertueuse; & il leur est permis de se montrer aux premières places. Leur effronterie est excitée par le désordre général; il n'est plus d'usage de se gêner dans sa conduite, & d'affecter à l'extérieur des mœurs honnêtes; le libertin se donne tout uniment pour ce qu'il est; on entend dire hautement, voilà la maîtresse de Monsieur un tel. Ce qui m'a fait le plus de peine, c'est que mon sexe semble avoir étouffé dans la Capitale tout sentiment de pudeur & de timidité; sentiment précieux qui devrait être toujours son partage, & qui relève l'éclat de ses charmes: les Amans de plusieurs femmes titrées, sont connus de la Cour & de la Ville.

Vous voyez, Madame, que le vice m'environne de toutes parts, & vous voyez à quels dangers je ferais exposée, si vos leçons n'étaient gravées dans mon cœur, & si je n'avais chaque jour sous les yeux l'exemple de Madame la Comtesse, qui semble me couvrir de l'égide de Minerve. Vous m'avez ordonné de vous faire part de mes observations sur Paris; je tâche de remplir vos intentions. Quelle que soit la longueur de ma Lettre, que n'aurais-je pas eu à vous dire encore, s'il y avait plus de tems que je fusse livrée au tourbillon du monde! Qu'il me tarde de m'en éloigner & d'obtenir votre agrément pour me retirer dans un asyle consacré à la piété, d'où je contemplerai, comme d'un port assuré & tranquile, les orages que les passions élèvent dans l'âme du riche habitant des Villes, & sous

[11]

lesquels succombe quelquefois la
vertu !

Je suis avec un profond res-
pect, &c.

JEANNETTE R***.

De Paris, le 15 Septembre, 17...

LETTRÉ LII.

*Le Comte de C***, à l'Abbé
T***.*

MES espérances commencent à
se réaliser, j'en assure le grave Pré-
cepteur; non que notre dragon de
vertu ait cessé de paraître moins fa-
rouche; mais tout m'annonce que je
vais insensiblement le voir s'adoucir.
Deux mots vous prouveront que je
ne me livre point à de vaines chimères.

res. A peine la belle Jeannette a-t-elle paru dans la grande allée du Palais-Royal & dans celle des Thuilleries ; le jour & à l'heure que le beau monde s'y rassemble , qu'elle s'est écriée que les promenades de Paris , étaient de véritables cohues ; cependant les louanges qu'on prodiguait à ses charmes , retentissaient autour d'elle ; & j'ai remarqué sur le visage de la fière personne, un air de satisfaction. Oui, mon cher Abbé, elle est sensible au plaisir d'être trouvée jolie : elle a donc de la vanité , de l'amour-propre ; elle pourra donc devenir coquette, & ne pas tarder à s'attendrir en faveur de celui qui lui prouvera davantage qu'elle surpasse toutes les femmes.

Autre observation qui n'est pas moins consolante. La cruelle Jeannette s'est d'abord ennuiée au Spectacle ; mais la seconde fois qu'elle a

vu l'Opéra ; elle a fait plus d'attention aux charmantes peintures des douceurs de l'amour , rendues encore plus séduisantes par une musique molle , efféminée , & par des danses voluptueuses. Aux Comédies Françaises & Italiennes , elle s'intéresse sur-tout à la destinée des amans malheureux ; je l'ai vue répandre des pleurs , & ses larmes coulaient particulièrement aux Pièces du tendre Racine. Accoutumée aux illusions du Théâtre , elle cesse de les comparer aux images enfantées par un songe & que le réveil détruit ; elle ne regarde plus les héros des Tragédies comme de vains fantômes ; il lui semble voir agir réellement des personnages véritables. J'en conclus que son cœur va s'ouvrir aux passions dépeintes si vivement sur la Scène , & que je profiterai de ces heureuses dispositions.

Mais j'enrage quand je songe au tems qui doit encore s'écouler jusqu'au moment de mon bonheur. Je suis dans un trouble, dans une impatience. Oh ! je brusquerai l'occasion , & saisirai le premier avantage.

Le Comte de C * * *.

Paris, ce 17 Septembre, 17. . .

LETTRE LIII.

*La Comtesse de C * * *, à la
Marquise de F * * *.*

JE crois que notre chère enfant s'accoutume avec moi ; la tristesse & l'embarras qu'elle montrait dans les commencemens de son séjour ici, se dissipent entièrement, & je vois un air de satisfaction se répan-

dre sur sa jolie physionomie. C'est ce qui me fait penser qu'elle éprouve pour moi l'attachement qu'elle m'inspire, ou qu'elle est au moins reconnaissante de celui que je me plais à lui témoigner. Eh! qui n'aurait pas pour elle l'amitié la plus tendre? Elle est douée des meilleures qualités; son excellent caractère ne peut être comparé qu'à sa rare beauté; loin de perdre par un examen réfléchi, comme tant de personnes qui nous éblouissent d'abord par un mérite superficiel, cette charmante fille gagne infiniment à être bien connue. Vous avez tellement cultivé ses dispositions naturelles, que vous en avez fait un prodige d'esprit. Je n'aurais jamais cru qu'une bonne éducation pût influencer d'une manière aussi étonnante sur une simple paysanne: le trésor que je possède nous prouve bien que ce n'est point une

illustre naissance qui donne le mérite & la vertu. On ne peut avoir l'esprit plus juste & plus éclairé que notre aimable Jeannette, ni montrer un plus grand amour pour la sagesse. Je vous remercie de me l'avoir confiée ; elle est ma consolation & mes délices. J'espère lui faire perdre l'idée de renoncer au monde, & je serais au comble de mes vœux, si je pouvais la marier avantageusement. Eh ! pourquoi ne trouverait-elle pas un bon parti, tandis que nous voyons tant de filles sans fortune, qui n'ont le plus souvent qu'une jolie figure, épouser un riche Financier, ou même un grand Seigneur ? Pour lui procurer un avantage dont elle est digne à plusieurs égards, je l'ai introduite dans les meilleures sociétés ; & je vous promets qu'elle y représente aussi-bien & même beaucoup mieux qu'une demoiselle de

condition. Son air distingué, la finesse & la solidité de ses reparties, m'a fait naître l'idée de la donner par-tout pour une fille de très-bonne maison, ma proche parente, que je venais de retirer du Couvent. Je ne prétends point tromper personne; mais me divertir seulement de l'erreur de ceux qui s'imaginent que la roture ne saurait mériter aucune considération.

Quoique je n'aie point été cette année du voyage de Compiègne, je ne ferai point non-plus de celui de Fontainebleau; la Reine a bien voulu m'en dispenser, par égard pour ma santé encore chancelante. Ainsi je vais être toute entière à ma chère Jeannette, & continuer de lui rendre le séjour de Paris le plus agréable qu'il me sera possible.

La Comtesse de C***.

De Paris, ce 18 Septembre, 17...

L E T T R E L I V.

*Jeannette R * * * , à sa Sœur
Louise.*

A H ! ma chère Sœur , que n'es-tu avec moi pour partager mon bonheur , ou du moins pour t'en former une idée. Je vais essayer à te le décrire ; mais que mes expressions seront loin d'approcher de la réalité ! J'ai d'abord été insensible à toutes les merveilles qui se sont offertes à mes regards ; j'étais , sans doute , plongée dans une sorte de léthargie , occasionnée par l'étonnement stupide que me causait la vue d'une infinité d'objets dignes de mon admiration. Actuellement mon œil s'accoutume à les fixer , & j'ai la force de sentir les beautés du Spectacle qui m'envi-

ronne. Imagine-toi que je suis dans une Ville enchantée, où tout annonce l'opulence & le plaisir; point d'image de la misère; elle est reléguée dans quelques Fauxbourgs; l'aisance & la joie ont seules le privilège d'approcher des riches; & c'est dans cette heureuse classe que j'ai le bonheur de vivre; leurs jours sont un enchaînement de Fêtes continues; tous leurs repas sont des festins; & , comme s'ils étaient au-dessus de l'espèce humaine, ils ne marchent presque jamais, & ne sortent que dans des voitures magnifiques, mollement suspendues, traînées par des chevaux vigoureux, qui semblent s'enorgueillir de leurs superbes harnais, & qui leur font traverser la Ville dans un clin d'œil. Par une suite du prestige répandu sur la meilleure partie des Habitans, les femmes les plus laides ont l'art

de s'embellir au point de se rendre méconnaissables ; elles trouvent au bout d'un pinceau, le teint & le coloris qui leur manquent ; elles savent faire changer jusqu'à la couleur de leurs cheveux. Aussi sont-elles l'idole de tous les hommes , qui s'empressent de leur plaire par mille moyens, & ne voyent qu'elles aux promenades & au Spectacle. Moi-même je partage le culte qu'on leur rend , quoique je n'aie pour tout ornement que les étoffes de prix que Madame la Comtesse m'oblige de porter , & que la plus singulière coiffure , qui me donne une physionomie tout-à-fait étrange. Dès que je parais dans un jardin public , tous les yeux des hommes sont fixés sur moi ; ceux qui ont la vue faible , s'aident de certains verres qui rapprochent les objets ; & j'entends les uns & les autres s'écrier : la belle per-

sonne! quel minois fripon! comme elle est bien faite! Dans les cercles où je suis admise, c'est-à-dire, dans les maisons où me mène Madame la Comtesse, des Messieurs tout éblouissans d'or, me font encore des complimens bien plus flatteurs: ils sont si polis, ils parlent avec tant de grâces, qu'il est impossible de ne point avoir du plaisir à les écouter.

Que je te plains, ma Sœur, d'être tristement confinée à la campagne, & de ne pouvoir même te représenter combien mon sort est agréable! S'il dépendait de moi, je ne ferais pas la seule fortunée; alors mon bonheur me paraîtrait encore plus délicieux.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 20 Septembre, 17...

L E T T R E L V.

*Le Marquis de F***, au
Comte de C***.*

JE suis plongé, mon cher Comte, dans une tristesse mortelle, depuis le départ de l'adorable Jeannette. J'avais bien éprouvé qu'elle était l'unique objet de mes pensées; mais je n'aurais jamais cru qu'elle fût absolument nécessaire au repos de ma vie. Tant que je la voyais, mon cœur était assez tranquille; un regard que je jetais sur elle, ou le son de sa voix qui retentissait à mon oreille, me consolait de la gêne cruelle de ne pouvoir lui exprimer mon amour. Dans cette position qui avait ses délices & ses tourmens, je croyais ressentir toutes les peines réservées à

une passion malheureuse. Hélas ! que j'étais dans l'erreur. Jeannette s'éloigne , & il me semble qu'on m'arrache une partie de moi-même. Non-seulement je suis privé du bonheur de la voir , je n'ai pas même la consolation d'oser quelquefois m'en entretenir ; je ne puis que demander à ma mère , en affectant un air d'indifférence , si elle a reçu des nouvelles de ma petite sœur ; elle me répond froidement que sa chère fille se porte bien ; & je me tais , parce que je m'apperçois qu'elle évite de m'en parler. Si je montrais plus d'ardeur dans le peu de mots qui m'échappent au sujet de Jeannette , on connaîtrait ici que je l'aime toujours , & je sais qu'on se flatte que l'absence va me la faire oublier..... Moi , ne plus songer à cette charmante personne ! Me serait-il possible d'ignorer que j'ai un cœur & une âme ? Eh

bien , je ne puis m'appercevoir de leur existence , qu'en me retraçant les grâces de celle dont on voudrait me faire perdre le souvenir , & dont je conserverai toujours l'image. C'est depuis son absence que mon amour a repris une nouvelle activité ; il s'alimentait doucement d'un sourire & d'un regard ; mais l'obstacle qu'on oppose à mes feux , en redouble la violence : ainsi un terrible incendie , après avoir été arrêté quelque tems , se déploie avec plus de force. Je desire chaque jour de revoir Jeannette : quand mes vœux étaient satisfaits , je vivais tranquille ; au-lieu qu'actuellement je suis dans un trouble , dans une agitation qui n'exercent que trop les facultés de mon âme , dont je n'aurais peut-être jamais eu lieu de faire usage.

Mais tandis que je m'occupe à tout moment de l'objet de ma tendresse ,

LA
PAYSANNE
PERVERTIE,
OU
LES MŒURS
DES GRANDES VILLES:

*MÉMOIRES DE JEANNETTE R***;
recueillis de ses Lettres & de celles des
personnes qui ont eu part aux principaux
événemens de sa vie;*

Mis au jour par M. NOUGARET.

SECONDE PARTIE.



A L O N D R E S ;

Et se trouve à PARIS,

Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du
Petit-Lyon, F. S. G.

M. DCC. LXXVII.



dressé, il m'oublie, & croit que le
calme a succédé aux sentimens dont
je lui ai fait l'aveu. O mon cher
Comte ! vous qui connaissez mes
pensées les plus secrètes, vous qui
avez le bonheur de vivre auprès de
cette aimable & vertueuse personne,
daignez lui parler de moi ; saisissez
une occasion favorable pour lui dire
combien je l'adore. J'attends tout de
votre zèle : c'est à l'amitié qu'il ap-
partient de servir l'amour.

Le Marquis de F * * *.

*Du Château de F * * *, le 20
Septembre, 17....*



Seconde Partie.

B

L E T T R E L V I.

*Louise R***, à sa Sœur
Jeannette.*

M A C H È R E S Œ U R,

JE te suis fort obligée de l'envie que tu montres de m'avoir avec toi dans Paris; je te jure que je ne changerai pas la petite maisonnette & la campagne où je suis, contre les belles choses dont tu me parles. Il me paraît qu'à la Ville on est toujours brave & pimpant; & alors on n'a plus tant de plaisir à se parer de certains jours: pour moi j'attends avec impatience les Fêtes & les Dimanches, pour mettre ma coiffe de dentelle, mes beaux souliers, & ma corte neuve; encore ne fais-je pas usage de ces

atours distingués quand le tems est à la pluie. Tu me dis encore comme ça que les riches & les Seigneurs de Paris, ont sur leur table autant de mets qu'à une noce: ils sont donc bien gourmands ou bien affamés; & si ce n'est point par appétir qu'ils se font servir tant de choses, je les plains; ils s'ôtent la consolation de faire quelquefois bonne chère; plaisir qu'on doit goûter rarement, afin de le trouver plus agréable. Quand j'ai mangé tout un jour des légumes ou du laitage, il m'est bien doux d'avoir le lendemain une bonne soupe au lard & au chou: si je mangeais de tout à la fois, vois-tu, ma Sœur, ça ne me semblerait plus rien lorsqu'on m'en donnerait par la suite. Ne m'as-tu pas écrit aussi que tes Riches vivaient sans rien faire? Eh, mon Dieu! comment peuvent-ils passer les journées qui sont si longues quand on ne fait

à quoi s'occuper ? Je m'ennuie un peu les Fêtes & Dimanches, parce que je suis plus désœuvrée que de coutume. Il me serait impossible de les imiter & d'être une fainéante, je me regarderais comme indigne de la nourriture qui me serait nécessaire ; car enfin, nous sommes tous dans le monde pour travailler & pour nous rendre utiles, les uns d'une façon, les autres de l'autre. Mais voilà qui est bien pis ; les gens opulens & ceux à qui l'on dit *Monseigneur*, dédaignent de faire usage de leurs jambes ; ils s'en rapportent à celles de leurs chevaux, qui les traînent comme s'ils étaient paralytiques. De quelle satisfaction ils se privent par leur paresse ! L'exercice qu'ils prendraient les rendrait dispos & gail-lards ; & conserverait leur santé. Qu'ils viennent apprendre à marcher à la campagne ; on va, on vient,

on court, & l'agile Payfan n'a pas la goutte comme un Seigneur. Je souhaiterais que tous ces beaux Messieurs, dont tu es si charmée, ne fissent pas plus d'usage de leur langue, que de leurs jambes; mais il me semble, d'après ce que tu me dis, que ce sont des enjoleurs. Défie-t-en, ma chère Sœur, comme d'une couleuvre, qu'on apperçoit de loin, se roulant sur l'herbe & sur la violette. Toutes ces paroles sucrées ne sont que pour te tromper; ils te louent, ils te caressent actuellement, & se moqueraient ensuite de toi, s'ils parvenaient à te faire oublier la sagesse; ce qu'à Dieu ne plaise!

Tu vois que je réponds exactement à ta dernière Lettre. Elle contient encore des choses dont je ne te dirai rien, parce que je ne les ai point comprises. Que signifie, par exemple, le Spectacle où tu vas, me

mandes-tu , très-souvent ? Est-ce le spectacle du lever ou du coucher du Soleil ? en ce cas-là , ton genre d'amusement serait fort louable ; on ne peut , en effet , rien voir de plus beau. Je ne conçois pas non-plus ce que tu veux dire par ces Dames qui trouvent au bout d'un pinceau le teint qui leur manque. Quand elles ont pris beaucoup de peines pour paraître jolies , que leur importe les louanges qu'elles reçoivent , puisque tout ça ne s'adresse point à elles , mais à la charmante figure qu'elles se sont procurées ? Garde-toi de les imiter , ne change point la tienne , laisse-là telle que la Nature l'a faite ; tu n'en feras que mieux.

LOUISE R ***.

*Du Village de S*** , le 28 Septembre , 17...*

LETTRE LVII.

*Le Comte de C***, à l'Abbé
T***.*

SI j'en croyais votre élève, je jouerais un fort singulier rôle; il ne me manquerait que de prendre en main un petit bâton, artistement entouré de deux serpens, & surmonté de deux aîles. Mais je suis son très-humble serviteur; je ne me sens nullement propre aux graves fonctions qu'il me destine. Je me ferais peut-être décidé à lui rendre service, s'il n'était point, sans le savoir, devenu mon rival, & si je n'étais beaucoup plus digne que lui de la Beauté pour laquelle il soupire. Tout ce que je puis faire pour ce moderne Céladon, c'est de lui enlever adroitement sa

maîtresse, sans qu'il en soit informé, & nous n'en serons pas moins bons amis. Ma conscience n'aura rien à me reprocher pour cette petite supercherie : elle se pratique tous les jours entre les plus honnêtes gens du monde.

Venons à mes progrès sur le cœur de l'innocente qu'il s'agit de pervertir, & bien promptement encore. Ma foi, je crois qu'il est tems de faire les approches de la place ; je soupçonne que j'y ai des intelligences qui m'en rendront bien-tôt maître ; j'en juge par le trouble que j'ai remarqué. J'ai laissé agir les objets qui pouvaient préparer la séduction, tels que les promenades, les Spectacles, &c. ; il faut actuellement que je me présente à mon tour, & que j'achève d'enflammer ma conquête. Je connais le cœur humain, & surtout celui des femmes ; je saurai

mettre en usage les moyens qui fléchissent la plus cruelle. Ce qui me désole, c'est qu'on doit employer des ménagemens infinis, quand on a le malheur de s'adresser à une Belle remplie de préjugés; trop de précipitation l'effarouche; si vous paraîsez trop passionné, elle s'alarme, se tient sur ses gardes; vous courez risque de ne point réussir. Au-lieu que si vous feignez de l'indifférence, de la froideur même, que vous ayez seulement des égards & beaucoup de politesse; son amour-propre est blessé, elle desire que vous rendiez hommage à ses charmes, & s'efforce de vous plaire. Oh bien, la chose est très-facile; Mademoiselle Jeanette, je vais paraître insensible à vos attraits, & je me rendrai en même-tems l'homme le plus aimable à vos yeux, afin que vous soyez plus flattée par la suite de me voir atta-

ché à votre char. Tandis que j'aurai l'air de ne songer nullement à vous, je ne négligerai point les occasions de vous tendre des pièges, &, comme ils seront tissus de fleurs, je vous promets que vous aurez du plaisir à y tomber..

Sur-tout je n'aurai garde de perdre un seul instant. Ma mère nous mène ce soir à la Comédie Italienne ou Opéra-Comique, comme vous voudrez; la Pièce est fort tendre, la Musique très-expressive; cela suffit; je commence aujourd'hui mon attaque indirecte. J'achèverai ma Lettre par le récit intéressant de ce qui va se passer.

A deux heures du matin..

Tout dort dans la maison; moi seul, le cœur palpitant d'amour & d'espérance, je veille ici pour vous

écrire , mon cher Abbé , le succès de mes galantes ruses. J'étais placé auprès de Jeannette pendant le Spectacle , auquel je l'ai vue fort attentive ; la situation voluptueuse de deux amans fortunés étant peinte d'une manière presque cinique , & la douce mélodie d'une Musique propre à attendrir l'âme , ajoutant aux charmes du tableau , rendus encore plus touchans par le jeu des Acteurs , l'émotion a pénétré jusqu'à la fière Jeannette ; elle a soupiré ; ses yeux , remplis d'une tendre langueur , se sont fixés sur les miens , qui étincelaient du feu dont je suis consumé : la circonstance m'a paru favorable , j'ai avancé mon pied près de son pied mignon , & de mon genou , pressant légèrement le sien , je me suis écrié d'une voix basse : — « Qu'ils sont heureux ces amans » que le plaisir couronne ! — Oui

» leur bonheur est délicieux « , — a-t-elle répliqué , d'un ton ému ; & aussi-tôt une aimable rougeur l'a contrainte de se couvrir le visage avec son éventail. Enchanté de cette victoire , qui m'en présage beaucoup d'autres , j'ai gardé un profond silence , en feignant de faire une extrême attention au reste de la Pièce , ainsi qu'au pitoyable ballet dont elle était terminée ; mais je lorgnais toujours du coin de l'œil notre charmante créature , afin de considérer tous ses mouvemens : devineriez-vous ce qui s'est passé en elle ? elle est tombée dans une douce rêverie.

Je l'en ai tirée malgré moi pour l'avertir que le Spectacle était fini , & que ma mère sortait déjà de la Loge. Arrivés à la maison , nous y avons trouvé grande compagnie , qui venait pour souper au logis. Comme il était encore de bonne-heure , ma

mère a proposé des cartes; les parties se sont arrangées sans moi; j'ai allégué une horrible migraine, & l'on m'a laissé tranquille: je fais que Jeannette ne joue point; je n'avais donc garde de prendre des cartes, & de renoncer à l'espoir que je formais d'avoir une petite conversation avec elle. Devais-je manquer l'occasion de me ménager une espèce de tête-à-tête? Non, parbleu, je ne le devais point. Aussi, profitant du moment propice, dès que j'ai vu mes gens dans la première chaleur du jeu, j'ai tout doucement attiré Mademoiselle Jeannette contre une croisée solitaire, où régnait une sorte d'obscurité. — » Savez-vous bien, lui » ai-je dit alors, que vous avez fait » une conquête importante depuis » que vous êtes ici? — Cette personne est donc furieusement discrète, m'a-t-elle répondu en riant,

„ puisque voilà la première nouvelle
 „ de son amour. Mais seriez-vous,
 „ Monsieur le Comte, le confident
 „ de cet amant inconnu? — Oui,
 „ Mademoiselle, il est digne de
 „ vous, ses vues sont honnêtes, je
 „ lis chaque jour dans son cœur;
 „ c'est pourquoi je n'ai point hésité
 „ à vous découvrir les sentimens de
 „ mon ami. — Il m'honore infiniment : apprenez-moi son nom?
 „ — Vous ne le saurez que lorsqu'il
 „ ne craindra plus que sa passion effa-
 „ rouche votre sagesse. Soyez sûre,
 „ belle Jeannette, que ses feux sont
 „ aussi purs que sincères : est-ce
 „ qu'une personne estimable peut
 „ inspirer une ardeur dont elle ait
 „ lieu de rougir? Non, l'amour est
 „ toujours conforme à l'objet qui le
 „ fait naître. Mon ami n'ose se dé-
 „ clarer encore, parce qu'il est in-
 „ truit de votre dessein d'entrer dans

„ un Convent. — Oh ! pour ce der-
„ nier article, je crois devoir vous
„ dire que les bontés de Madame
„ la Comtesse m'ont fait changer
„ d'idée“. — (Entendez-vous, l'Ab-
bé ? elle ne veut plus se faire Reli-
gieuse : la séduction s'empare par
degrés de son cœur innocent ; elle
prend le meilleur parti : l'aimable
créature !) Je dissimulai ma joie,
comme si ce que je venais d'appren-
dre m'était indifférent ; ne laissant
éclater qu'une satisfaction à demi
étouffée, je m'écriai que j'informe-
rais mon ami de la conversation que
je venais d'avoir, & qu'elle l'encou-
ragerait sûrement à persister dans
une passion dont j'attestais les vues
légitimes. J'allais en dire davantage ;
mais ma mère, pour lors moins at-
tentive à son jeu, appella Jean-
nette, & la fit asseoir auprès d'elle.

[40]

Bon soir , mon cher Abbé , mes
bougies sont presque usées , je sens
qu'il est heure de dormir , je vais
me coucher , & goûter peut-être
dans des songes délicieux , le bon-
heur de fléchir tout-à-fait notre in-
humaine.

Le Comte de C * * * .

De Paris , ce 25 Septembre , 17...

LETTRE LVIII.

*Le même , au Marquis de
F * * * .*

QUE voulez-vous que je réponde
à votre jérémiade , mon pauvre Mar-
quis ? Je vous plains sincèrement ,
& c'est tout ce que je puis faire.
Vous éprouvez la vérité de ce que

je vous ai dit dans une de mes Lettres , & que je vous ai vingt fois répété de bouche , qu'il ne fallait pas , sur-tout pour votre coup d'essai , vous aviser de devenir amoureux d'une jeune personne qui n'a point encore fait de faux-pas : il y a trop de préjugés à vaincre ; une telle victoire exige toute l'expérience de l'homme le plus répandu dans la société. Il ferait même d'inutiles tentatives , s'il avait la sottise d'être un amant languoureux. Il joue le sentiment , il persifle , il amuse celle qu'il veut séduire , & , pour dernier moyen , il verse de feintes larmes. Mais vous , Marquis , vous avez la bonhomie de soupirer dans les règles ; vous livrez votre âme à une passion qui la déchire , terrible quand elle est véritable , charmante & délicate quand elle n'est qu'affectée. Si l'on suivait votre exemple dans

le monde, les femmes ne contribueraient plus à nos plaisirs; elles ne seraient que des bégueules, des tyrans de nos pensées, qui se plaindraient à nous faire enrager toute notre vie. Notez bien ceci: destinées à contribuer au bien général, les femmes ne sont point faites pour être aimées, mais pour être trompées avec art. Vous n'avez malheureusement jamais su cette sage maxime; & vous voyez ce qui vous en arrive. Actuellement que vous êtes instruit, éclairé, brisez vos pesantes chaînes, ne vous laissez prendre que dans des liens de fleurs, soyez un homme aimable, & non un martyr volontaire de l'amour. Je vous exhorte d'autant plus à sortir de l'esclavage honteux où vous languissez, qu'il me paraît que la Belle en faveur de qui vous poussez tant d'amoureuses plaintes, ne s'occupe guè-

res de son tendre Tircis. En effet, tandis que vous gémissiez, que vous vous désoliez, que vous faites retentir les échos du nom de votre inhumaine, Mademoiselle Jeannette est d'une humeur charmante; elle n'a jamais été si gaie; elle ne parle plus d'aller au Convent; elle ne s'entretient que de Spectacles, de Bals & de tous les plaisirs que ma mère lui procure. J'hasardai l'autre jour de lui dire un mot de vous & de vos languoureux sentimens; elle m'interrompit pour me demander si vous vous portiez bien, & s'écria que c'était tout ce qu'elle voulait savoir. Je suis désespéré de n'avoir point de meilleures nouvelles à vous mander; mais j'espère que ma Lettre produira un effet d'autant plus salutaire, qu'elle doit vous ouvrir les yeux, ou vous guérir du moins de

[44]

vosre amour, en vous inspirant un
généreux dépit.

Le Comte de C * * *.

Ce 28 Septembre, 17..

LETTRE LIX.

*Jeannette R * * *, à sa sœur
Louise.*

JE ne fais ce qui se passe dans
mon cœur; depuis quelque tems j'y
éprouve un trouble & une agitation
dont j'ignore la cause. Mais ce qui
va te surprendre davantage, c'est
qu'il s'est fait un changement sin-
gulier dans mes idées; des plaisirs
innocens qui me paraissaient autre-

fois des crimes, se montrent actuellement à mes yeux tels qu'ils sont, & je rougis de honte d'avoir été si simple. Je n'osais penser un seul instant à M. le Marquis, au fils de ma bienfaitrice; je suis devenue moins timide, & je me plais à songer à cet aimable jeune homme, auquel j'inspire les plus tendres sentimens: quel mal fais-je en m'occupant quelquefois de son image? Est-ce me rendre coupable de quelque faiblesse? Est-ce répondre à son amour? Il ne me sera peut-être pas aussi facile d'excuser dans ton esprit un autre mouvement, auquel mon âme se livre. L'habitude que j'ai de voir M. le Comte de C***, le plaisir que j'éprouve à l'entendre, les politesses & les attentions délicates dont il me comble; tous ces différens motifs sont causes que je m'ennuie par-tout où il ne m'ac-

compagne point ; les Fêtes les plus agréables où l'on daigne m'admettre , me sont insipides , s'il n'en partage avec moi les plaisirs. Le Marquis de F*** , m'est cher par un sentiment tendre qui pénètre de langueur , & je sens que le Comte est nécessaire à mes amusemens. En un mot , tous les deux m'ont fait une vive impression , & me charment d'une manière différente. Si je leur découvrais ce qui se passe dans mon cœur , alors mon attachement aurait quelque chose de criminel ; tant qu'ils l'ignoreront , on ne peut m'en faire nul sujet de reproche , & moi même je puis m'y livrer sans scrupule. Ainsi sois bien sûre , ma chère Sœur , que je me tiendrai toujours à leur égard dans la réserve la plus circonspecte , ... Cependant je ne saurais m'empêcher de témoigner au Comte , combien je suis sensible à toutes

ses attentions. Il m'a dit que j'avais fait une brillante conquête, & qu'il me la nommerait au premier jour. Si c'était de lui qu'il a voulu parler ! ma position n'en deviendrait que plus embarrassante ; il me faudrait redoubler d'attention pour dissimuler ce que je pense en sa faveur ; mais je ne saurais me défendre d'être intérieurement charmée d'avoir un tel amant. A ces mots il me semble voir ton front se rider & ta jolie physionomie prendre un air boudeur. Un moment , ma petite Louise, ne me condamne pas sans m'avoir entendue, Parce que tu compares tous les galans à ceux de ton Village, tu t'imagines qu'il est bien facile à une fille honnête de les fuir & d'être insensible à leurs discours. Mais apprends que dans la Ville ce sont les jeunes gens les plus aima-

bles; un amoureux Villageois fait sa cour naïvement & d'une manière rustique; il n'est guères mieux mis que les autres Payfans, ses cheveux en désordre lui tombent souvent sur les yeux, & sa timidité sert encore à lui donner un air plus bête & plus ridicule: ici un amant a des manières distinguées; le goût, l'élégance & l'envie de plaire président à sa parure; il s'exprime avec toute la finesse & la pureté du langage; on voit briller dans ses discours l'esprit & la tendresse; & ce n'est point en ennuyant l'objet de son choix qu'il cherche à lui prouver son amour, mais en se rendant agréable, & en devenant nécessaire au bonheur de celle qu'il aime. Tu dois comprendre qu'il est difficile de résister à de pareils amans. Voilà pourtant la victoire que je me flatte de remporter
sur

sur moi : ma vanité sera satisfaite ;
& ma vertu n'aura rien à se repro-
cher.

JEANNETTE R * * *.

De Paris , le 28 Septembre , 17..

LETTRE LX.

*L'Abbé T * * * , au Comte
de C * * *.*

Vous me faites trembler , Mon-
sieur le Comte , par votre précipi-
tation mal-entendue , qui peut vous
faire perdre pour jamais l'objet de
nos desirs , & , ce qui m'inquiète
bien davantage , me l'enlever à moi-
même. Faudra-t il que je vous ré-
pète sans cesse qu'une jeune personne
élevée dans la vertu ou nourrie de
mille préjugés , ne peut être sûre-

Seconde Partie.

C

ment séduite que par elle-même, c'est-à-dire, par le désordre de ses sens ? car la Nature se moque de tous les principes de sagesse, & trouble sur-tout le cœur de la jeune fille la mieux éduquée. Vous me paraissez aussi persuadé que moi de la justesse de ces observations; cependant vous les oubliez à chaque instant, & vous contredites vos propres discours ; vous ne laissez point assez agir ces passions impérieuses qui se glissent jusques dans l'âme d'une fière vestale; vous n'attendez pas que les délices & les plaisirs du monde aient produit tout leur effet. Il est vrai que moi-même j'ai fait une attaque téméraire, & que je me suis laissé surprendre par la vieille Goton, aux genoux de Jeannette. Mais j'ignorais alors que cette belle enfant fût si farouche, elle n'en avait encore donné aucune preuve ; elle s'est bien

fait connaître depuis ; & si j'étais à votre place , je fais avec quelle circonspection je formerais mes approches. Je dois pourtant vous louer sur une ruse excellente que vous mettez en usage ; car enfin un homme du monde tel que vous, Monsieur le Comte , ne peut pas toujours se tromper en matière de galanterie ; vous faites très-bien de ne parler de votre amour à Mademoiselle Jeanette que sous le nom d'un autre : par ce moyen on peut entretenir de sa passion la Beauté la plus sévère , sans qu'elle ait lieu de nous en vouloir ; mais il faut sur-tout ne se découvrir qu'après l'avoir bien disposée à recevoir les impressions de l'amour.

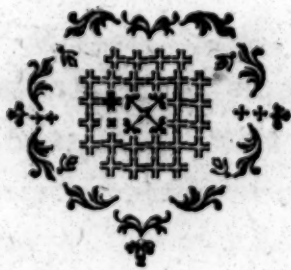
Une chose me fait principalement de la peine dans votre conduite , Monsieur le Comte ; je vais vous l'avouer avec franchise. A vous en-

tendre, il semble que Jeannette soit une proie réservée pour vous seul ; cependant nos conventions ne sont-elles pas que nous nous en ferons aimer l'un & l'autre également ? A vous dire la vérité , je me suis toujours défié de vos brillantes promesses ; je connais trop les Grands pour ne pas savoir qu'ils flattent leurs inférieurs, tant qu'ils croient avoir besoin d'eux , & les méprisent ensuite dès qu'ils peuvent s'en passer. Et , puisqu'il faut vous parler à cœur ouvert , je ne vous ai point abandonné la charmante créature que nous convoitons ; je n'ai fait que vous la confier : j'ai pensé qu'elle vous résisterait jusqu'à ce qu'il me fût possible d'agir par moi-même , & que lorsque j'interviendrais , elle serait beaucoup plus raisonnable qu'elle ne l'était au Château. J'ajouterai encore , afin d'achever de

vous prévenir , que je me propose
de mettre un jour à profit la passion
du Marquis pour Jeannette , sur la-
quelle j'ai des droits incontestables ,
puisque je l'aimais avant vous , &
qu'elle est , pour ainsi dire , une fleur
que j'ai vue éclore. Ainsi , Monsieur
le Comte , vous connaissez mes sen-
timens & mes projets : tenez-vous
donc sur vos gardes.

L'Abbé T***.

*Du Château de F*** , le 29 Sep-
tembre , 17...*



L E T T R E L X I.

*Le Marquis de F * * * , au
Comte de C * * * .*

JE suis donc l'objet de vos railleries , Monsieur le Comte ? Vous tournez en ridicule le sentiment dont mon âme est profondément affectée. Voilà ce que j'obtiens pour prix de ma confiance & de ma simplicité à croire en l'amitié. Je dépose mes peines dans votre sein ; & , au lieu de m'accorder cette commiseration qu'on ne refuse pas même aux personnes qui nous sont inconnues , je deviens l'objet de vos plaisanteries. Est-ce là le procédé que je devais attendre de votre part , de vous , Monsieur , qui vous êtes

déclaré mon ami, & qui m'avez invité à vous ouvrir mon cœur sans réserve? Ignorez-vous que les chagrins causés par l'amour sont les plus cruels que l'on puisse éprouver? du moins j'ai lu que cette passion faisait des ravages affreux dans les cœurs tendres, & je le fais aussi par ma propre expérience. Mais, (direz-vous pour votre justification) l'amour est un abus du sentiment, on ne doit point s'y livrer quand on est raisonnable, attendu qu'il ne sert qu'à tourmenter, & qu'il est, d'ailleurs, tout-à-fait inutile, puisqu'on parvient à plaître sans lui, & qu'il empêche même d'être heureux. Quand tout cela serait vrai, devriez-vous moins me plaindre? Si quelqu'un tombait dans un précipice après qu'on l'aurait averti de l'éviter, lui refuseriez-vous votre compassion?

Mais , malgré mon inexpérience ; j'ose vous soutenir qu'une tendresse réelle n'est point une chimère & ne fut jamais un ridicule ; elle ne donne pas toujours des chagrins & des regrets ; d'ailleurs , ses peines sont mêlées de plaisirs , & elle conduit enfin au comble de la félicité. Est-il possible à la personne qui l'inspire de la voir avec indifférence ? non , elle est le signal d'un bonheur prochain , qui n'est que différé , & que les obstacles qu'on lui suscite , rendent plus délicieux. Le charmant spectacle que l'union de deux véritables amans ! Leur ivresse ne saurait se décrire , & leur vie entière n'est qu'un instant de félicité. Voilà , Monsieur , ce que la Nature dicte à mon cœur ; elle éclaire la jeunesse ainsi que l'âge mûr , & il faut n'avoir jamais éprouvé sa divine chaleur , être né insensible , & n'a-

voir trouvé que des femmes indignes d'attachement, pour n'être point émus des vérités qu'elle me dicte.... Eh quoi ! ce sexe qui a les grâces en partage, qui fait les délices de la société, ne mérite que d'être trompé, trahi par les hommes. Ah ! que vous expîrez ce blasphême, si vous êtes assez heureux pour aimer un jour. S'il ne devait exciter en nous que des transports passagers, pourquoi ses charmes feraient-ils le moindre de ses avantages ; pourquoi joindrait-il mille qualités estimables à la Vertu, faite pour être adorée sans cesse ? Telle est ma Jeannette ; &, quoique vous en disiez, je me ferai gloire d'être toute ma vie son amant. Comme je ne puis plus compter sur vous pour me servir auprès d'elle, pour lui témoigner combien son absence & ses mépris déchirent mon

[58]

âme , je vais chercher les moyens
de me passer du secours de votre
amitié.

Le Marquis de F***.

*Du Château de F***, le 2 Octobre,
17...*

LETTRE LXII.

*Le Comte de C***, à l'Abbé
T***.*

J'AI passé la journée la plus déli-
cieuse , je n'ai presque pas quitté un
seul instant la belle Jeannette ; fati-
guée de la promenade , elle s'est ap-
puyée sur moi ; j'ai senti son joli
bras presser doucement le mien ; elle
m'a parlé ; la conversation roulait
d'abord sur des choses indifférentes ,

j'ai su la ramener à des objets qui m'intéressent, propres à maintenir, à exciter le trouble que j'ai fait naître : il me semble encore entendre retentir à mon oreille, l'organe enchanteur de cette charmante personne : elle a le son de voix si doux, que chacune de ses paroles vient agréablement frapper le nerf auditif, & de-là porte sa mélodie au fond de notre cœur. En vérité, c'est une charmante créature ; qu'il me tarde de l'avoir défaits de ses préjugés ! J'en veux faire une fille accomplie. Nous avons été aujourd'hui à la Comédie Française, ma mère, deux de ses amies, Jeannette & moi, & j'étais dans la carrosse des amies de ma mère ; vieilles sempiternelles, qui ne parlent que de l'ancienne Cour : jugez comme je pestais d'être séparé de la petite personne destinée à faire mon bonheur ; mais ma désagréa-

ble position n'a pas tardé à changer. Comme l'Automne est avancée, on aime à profiter des derniers beaux jours, les Dames ont voulu goûter le plaisir de la promenade avant l'heure du Spectacle, & nous nous sommes rendus dans la grande allée des Tuileries. Nous y avons trouvé une foule aussi nombreuse que brillante, parce que c'était un des jours marqués par l'usage pour s'y assembler ; car dans Paris tout est d'étiquette, meubles, modes, façons de penser, femmes, &c. &c. : un nombre infini d'agréables, de petits-mâîtres, de demoiselles étincelantes de pierreries, fourmillaient dans l'allée où il est du bon-ton de se promener, & ce fut sur elle que je fixai les regards & l'attention de ma chère Jeannette, à côté de laquelle je m'étais placé, comme par hasard.

— » Voyez-vous toutes ces jolies

» personnes , lui dis-je , qui joignent
 » l'élégance à la richesse de la parure ? Que croiriez-vous qu'elles
 » sont ? — Mais des Dames du premier rang ? — Votre erreur est
 » tout-à-fait plaisante ! ce sont des
 » Beautés d'une naissance obscure ,
 » dont le cœur s'est ouvert à la tendresse , & qui ont trouvé dans la
 » reconnaissance de leurs amans une
 » fortune pour laquelle elles semblaient n'être point faites. Si elles
 » s'étaient toujours montrées insensibles à l'hommage qu'on rendait à
 » leurs charmes , elles languiraient
 » dans la misère , reléguées dans la
 » dernière classe des Citoyens , &
 » méprisées de tout le monde. Remarquez les égards qu'on a pour
 » elles ; considérez ces jeunes Seigneurs empressés à leur plaire , briguant la faveur d'un sourire. « —

La pauvre petite ne me répondant

rien , je conjecturai qu'elle faisait de sérieuses réflexions ; afin d'ébranler encore davantage son âme , j'arrêtai ses idées sur de nouveaux objets. —

» Prenez garde, lui dis - je , à cette
 » jeune personne dont l'air est si satisfait : eh bien', je fais qu'en sec-
 » ret elle rend heureux un amant
 » qui l'idolâtre. — Qui peut vous
 » avoir si bien instruit ? (me deman-
 » da Jeannette d'un ton ému) —

» Parbleu ! je tiens toute l'histoire
 » d'une amie de la jeune personne,
 » qui est la confidente du couple for-
 » tuné, & qui m'a tout conté , parce
 » qu'elle connaît ma discrétion. —

» Vous en avez donc donné des
 » preuves ? — Assurément , je suis
 » impénétrable pour ce qu'on doit
 » taire : je ne vous aurais même rien
 » dit de ceci , si la demoiselle ne
 » vous était inconnue. C'est parce
 » qu'on fait généralement combien

„ je suis discret , ajoutai-je en baissant la voix , que l'ami dont je vous ai parlé , m'a confié qu'il vous adorait „ —

Vous concevrez sans peine , Monsieur l'Abbé , quel était le but politique de mon discours ; vous admirerez mon adresse à faire naître de certaines réflexions , & la finesse avec laquelle je donne à entendre que je possède une vertu qui m'est tout à fait étrangère. Moi , savoir garder un secret ! j'excelle en effet à le taire , quand il n'est point à mon honneur. Mais quand il s'agit d'une bonne-fortune , ah ! qu'il m'est doux de la révéler. L'innocente créature m'écoutait attentivement : que j'avais beau jeu pour tirer encore parti de sa crédulité ! Mais l'une de nos Dames prétendit qu'il était tems d'aller au Spectacle : il fallut se ren-

dre à son impatience. Oh ! que je l'ai maudite de bon cœur.

C'est en regagnant la voiture que la belle enfant s'est doucement appuyée sur mon bras, en me disant avec sa petite voix angélique : je suis un peu fatiguée de la promenade. Quelle sensation agréable j'éprouvais en voyant cette Beauté timide à demi panchée sur moi, avec l'air de l'intime confiance ! Mais nous sommes montés en carrosse , & nous avons volé aux Français, moi toujours relégué avec les deux vieilles harpies. Heureusement que le chemin n'était pas long.

On a représenté *Zaire* ; les meilleurs Acteurs ont daigné jouer , l'illusion a été complète , & vous sentez comme le cœur de l'aimable Payfanne a dû s'attendrir : je le vois s'ouvrir insensiblement aux impres-

sions dont je veux qu'il soit pénétré. En sortant, la foule m'a pressé contre Jeannette, j'ai pris une de ses mains, qu'elle m'a négligemment abandonnée, & sur laquelle j'ai imprimé mes lèvres, en me courbant un peu, afin de cacher mon larcin amoureux. Vous voyez que la Belle s'apprivoise petit-à-petit.... Bon soir. Je prends presque toujours l'instant de la nuit pour vous écrire, parce que j'aime à m'occuper d'idées agréables avant de me coucher; je les médite, je les savoure, & je m'endors délicieusement.

Le Comte de C***.

Paris, ce 30 Septembre, 17...



LETTRE LXIII.

*Louise R * * *, à sa Sœur
Jeannette.*

JE t'écris celle-ci, ma chère sœur Jeannette, pour te dire que je suis bien étonnée de tout ce que tu me fais savoir par ta dernière. Je prie le bon Dieu qu'il t'ouvre les yeux, & qu'il te rende plus raisonnable; je le conjure aussi à mains jointes & tout bas, le soir quand je fais ma prière, de te retirer au plutôt de ce vilain Paris, où il semble que les filles ne puissent être sages; car enfin, du depuis que tu as le malheur de l'habiter, tu te permets & tu te pardonnes des choses qui t'auraient fait trembler à la campagne. En vérité, Madame la Comtesse t'a rendu

un mauvais service en t'amenant avec elle, & je me reproche chaque jour de t'avoir empêché d'entrer au Couvent, à cerfin que tu ne fisses point une sottise. Mais si tu étais Religieuse, tu n'aurais pas une aussi grande faute à pleurer, que celle qu'il m'est avis que tu commettras en demeurant à la Ville. Quoi, ma Sœur, vous croyez bien faire en aimant M. le Marquis ! Rappelez-vous donc les belles choses que vous disiez autrefois pour condamner en vous cet amour, indigne d'une honnête & brave fille. Si vous étiez une demoiselle; si votre père avait été un Seigneur, un Magistrat, un Bailli, on vous le passerait, vous auriez l'espérance du mariage. Mais vous savez bien qui nous sommes? nos pauvres parens ne sont que de simples Vignerons, craignant Dieu & ne faisant tort à personne. Que vous

proposez-vous donc en aimant un Marquis ? Ce qui m'étonne & me rend toute honteuse pour vous , c'est qu'à cette faute vous en joignez une autre aussi grande. Comment osez-vous partager votre cœur entre deux hommes tout-à-la-fois ! Bon Dieu ! ma Sœur, est-il possible que vous aimiez en même tems , & M. notre jeune Marquis & M. le Comte ? Je crois que j'ai mal entendu cet endroit de votre Lettre ; plutôt au Ciel ! je serais plus contente d'avoir l'esprit borné, que d'avoir à rougir de votre conduite. Vous dites encore comme ça que vous n'êtes nullement coupable , puisque vos sentimens ne sont pas connus de ceux qui en sont la cause. Avez-vous bien pris garde à ça, ma sœur Jeannette ? Oubliez-vous que l'on se confesse même d'une mauvaise intention ? D'ailleurs , il est un Dieu qui lit dans le fond de

notre âme ; & puis , quand la conscience nous reproche quelque chose , est-ce qu'on est tranquille ?

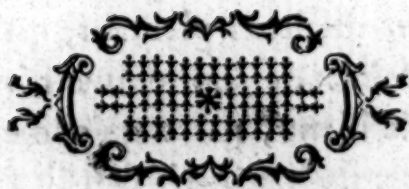
Vous voyez que vous avez tort , & que vous devez changer de façon de penser. Vous n'avez point encore cessé d'être sage , mais vous êtes peut-être à la veille de vous perdre , si vous n'y prenez garde. Ma chère Sœur , je t'en conjure , rappelles les sentimens d'honneur que tu as toujours eus ; ne me donne pas le chagrin d'avoir plus à pleurer sur toi , que si tu étais morte ou renfermée dans un Couvent. Songes à notre pauvre mère , qui nous disait en pleurant , qu'elle se consolait de ne pouvoir nous laisser de biens , parce qu'elle espérait que nous aurions la sagesse. Quel trésor ne nous a pas procuré en effet une bonne éducation ! Je remarque dans le Village qu'une fille qui se conduit d'une manière exemplaire ,

[70]

qui n'écoute jamais les amoureux,
ne manque pas , pour si pauvre
qu'elle soit , de trouver enfin un
bon parti. Sois donc toujours sage ,
ma chère Sœur , & sois sûre que
tu en feras récompensée , & par
l'estime que l'on aura pour toi , &
par un mariage avantageux.

LOUISE R***.

*Du Village de S***, le 4 Octobre , 17....*



L E T T R E L X I V .

*Le Comte de C * * * , au
Marquis de F * * * .*

MAIS vous n'y pensez pas, Marquis ; vous prenez les choses aux sérieux. Voilà ce que c'est aussi, de se tenir toujours confiné à la campagne ! si vous veniez vivre dans le monde , vous apprendriez bien-tôt qu'il ne faut jamais croire à la lettre les expressions dont on se sert ; il est généralement reçu de les outrer le plus qu'il est possible ; & c'est avec beaucoup de raison ; car il n'y aurait rien de si froid que nos discours & nos missives, si l'on ne parlait & si l'on n'écrivait que d'après ce que l'on pense. C'est sur-tout parmi nous au-

tres gens de condition, que ce langage plein d'énergie est employé avec le plus d'art. Il y en a encore un autre, inspiré par la joie & l'aimable folie; on l'appelle *periffilage*; il est particulièrement connu des jeunes Seigneurs de la Cour & de ces êtres fémillans qui font le charme & les délices de la société; il anime singulièrement les objets qu'il met en jeu, & répand une teinte de gaité sur ceux qui seraient trop lugubres. C'est en mêlangeant les figures de ces discours oratoires, nouvellement découvertes par les modernes, sans l'aide d'Aristote ni d'aucune Rétorique ancienne, que je vous écris quelquefois, non pour exagérer mon amitié; elle est vive & sincère, & n'a pas besoin d'outrer ses sentimens; mais pour vous faire entendre avec force, quoique d'un style plaisant & léger, que vous avez tort, très-grand tort

tort d'aimer sérieusement la vertueuse Jeannette. Voilà ce qui résulte de toutes mes Lettres, & sur-tout de ma dernière, qui vous a presque mis en colère contre moi. Mais examinons la chose gravement, puisque vous chérissiez tant l'ennuyeux sang-froid de la raison. N'ai-je pas donné des preuves de ma haute sagesse, en vous conseillant de renoncer à cette funeste passion? Car enfin, que vous est-il revenu depuis que vous vous y livrez malgré moi & mes judicieux avis? Vous avez versé des larmes, vous avez éprouvé les plus sensibles chagrins : c'était bien la peine d'aimer! Croyez-en mon expérience, une femme réellement vertueuse ne doit inspirer que du respect, & n'est bonne qu'à tourmenter ceux qui l'approchent.

Le Comte de C * * *.

De Paris, le 4 Octobre, 17....

Seconde Partie.

D

L E T T R E L X V .

*Jeannette R * * * , à sa
sœur Louise.*

SAIS-TU bien , ma Sœur , que quand tu auras soixante-dix ans , tu n'aimeras pas plus qu'actuellement à faire des sermons. En vérité , je t'admire , tu me fais des remontrances comme si j'étais un enfant à la lisière. Sois persuadée que je saurai me conduire , & que je suis trop instruite pour ne pas distinguer le mal d'avec le bien. Cesse donc de me moraliser ; songes qu'une sœur cadette ne doit point s'ériger le droit de donner des conseils à son aînée ; c'est comme si le Bedeau de la Paroisse voulait prêcher son Curé : tu m'entends , je crois ; cette comparaison

achève de me rendre intelligible. Ne va pas cependant t'imaginer que je sois fâchée de toutes tes mercuriales, & que je n'aie plus d'amitié pour toi. Tu me seras toujours chère; la preuve que je veux te conserver à jamais les sentimens d'une tendre Sœur & ceux d'une sincère amie, c'est que je continuerai à t'apprendre tout ce qui m'arrivera dans Paris; c'est que je n'aurai rien de caché pour toi, & que mes pensées les plus secretes te seront connues. Ce sont moins tes avis qui m'ont fait de la peine, que ton air décidé & le ton avec lesquels tu me juges coupable. Parles-moi toujours franchement sur les dispositions où tu verras mon cœur; mais sois beaucoup plus réservée pour me condamner tout-à-fait, attendu que des passions qui te paraîtront criminelles, seront au fonds très-innocentes. Habitant un simple

Village , n'ayant que des Payfans pour toute société , tu ne peux que te former des idées fausses des objets qui m'environnent & des sentimens qu'ils inspirent. O ma chère Louise ! mets-toi bien dans la tête que nous ne pensons que selon les lieux où nous sommes , & les personnes avec qui nous vivons. A quels préjugés ne dois-tu pas être en proie en ne fréquentant que des gens simples , en ne voyant que des arbres , des champs , des prés , des vignes , des moutons & des vaches ! Ah , que je te plains , ma pauvre Sœur ! que tu mènes une vie ennuyeuse & monotone ! Mais moi , comme je te l'ai déjà dit , je suis sans cesse dans un monde enchanté , qui m'offre à chaque instant un spectacle nouveau ; une musique harmonieuse retentir à mon oreille ; ou bien sur un Théâtre consacré au bon goût , des hommes de

tout état, jusqu'à des Rois mêmes,
 semblent sortir du néant pour con-
 tribuer à mes amusemens; ensuite
 un festin superbe satisfait autant mes
 yeux que mon appétit; & je ne dois
 point oublier les personnes instrui-
 tes & remplies de politesses qui dai-
 gnent m'accueillir d'une manière in-
 finiment flatteuse. Avoue, ma Sœur,
 que si tu étais à ma place, tu pense-
 rais différemment que dans ton Vil-
 lage; & conçois, si tu le peux, que
 les plaisirs de la Ville sont propres
 tout à-la-fois à pénétrer d'une douce
 joie, à rendre aimable, à faire naître
 l'esprit, & à mettre à même de bril-
 ler celui que l'on possède naturelle-
 ment.

JEANNETTE R***.

De Paris, le 9 Octobre, 17....

LETTRE LXVI.

*Le Marquis de F***, à
Jeannette R***.*

SERAIT-IL possible que vous m'eussiez oublié, Mademoiselle ! Tandis que je compte les jours, les instans qui se sont écoulés depuis votre départ ; tandis que je languis, plongé dans une profonde mélancolie ; tandis que mon cœur ferait toujours resserré par la tristesse, s'il ne se dilatait quelquefois en s'occupant de votre image : vous vivez dans le sein des plaisirs, vous éprouvez cette douce satisfaction que vous faites ressentir à tous ceux qui vous voient ; je suis banni de votre souvenir, vous recevez peut-être l'hommage d'un autre amant..... Je ne puis suppor-

ter cette cruelle idée ! . . . Quoi ! ma Jeannette , que je regardais comme la divinité qui devait faire mon bonheur sur la terre , me dédaigne , me méprise & devient sensible aux vœux qu'un rival heureux ose former Eh ! où trouvera-t-elle un cœur aussi tendre que le mien , la pureté des sentimens qu'elle m'inspire , & cette flamme active , toujours renaissante , allumée par elle dans mon sein , qui ne doit s'éteindre qu'avec ma vie , & sans laquelle je ne saurais exister ? Non , belle Jeannette , un autre ne pourra jamais vous aimer aussi vivement que moi ; ce n'est point ce qu'on appelle amour que j'éprouve pour vous , c'est une passion plus brûlante & plus sublime , c'est un sentiment qui tient à mon être , & forme une partie de mon âme. Elevé auprès de vous dès mon enfance , vous m'avez été chère dès que j'ai

commencé à me connaître ; je me suis fait une douce habitude de partager mon attachement entre vous & ma mère ; cette passion s'est développée avec moi , & plus mon corps acquiert de force , plus elle se déploie avec violence. Croyez-vous que cette ardeur qu'on ne saurait décrire , & qu'on n'avait peut-être point encore ressentie , soit susceptible de perdre quelque chose de sa vivacité par des obstacles , par une longue séparation , & par la possession d'un bonheur tranquille , qui , dit-on , fait évanouir l'amour ? Non , elle est nécessaire à mon existence , elle est une partie de moi-même : elle ne peut donc s'éteindre qu'avec ma vie. Mais pourquoi ai-je essayé de vous la peindre , puisque je vous suis un objet indifférent ? Ah ! ne m'enviez point la consolation de vous avoir fait lire dans mon

âme. Je ne vous exprimai que faiblement combien je vous aime, quand je vous en balbutiai le timide aveu dans le jardin du Château ; ma plume en a dit davantage que ma bouche ; & elle est loin d'avoir décrit la moitié de mes transports. Le sentiment ne saurait se rendre par des mots : ainsi cet art si vanté de fixer sa pensée sur le papier, ne peignit jamais que bien faiblement tout ce que pense un cœur amoureux. Daignez pourtant l'employer en ma faveur, vous, Mademoiselle, qui n'avez point à lui faire surpasser son pouvoir, du moins à mon égard. Une Lettre de vous, quelque indifférente qu'elle soit, me pénétrera de joie. Me refuserez-vous, ma chère Jeannette, une faveur aussi précieuse, & qu'il vous sera si facile de m'accorder ? Songez qu'elle est bien due à celui que vous appelliez autre-

fois votre frère , & qui voudrait vous donner un nom mille fois plus doux que celui de Sœur & d'amante.
Moi , devenir votre époux ! Je n'ose prétendre à cette félicité suprême , & borne tout mon espoir à n'être point l'objet de votre haine ou de vos mépris.

Le Marquis de F * * * .

*Du Château de F * * * , le 7 Octobre , 17. . . .*

P. S. Je vous fais tenir ma Lettre par le moyen de Mademoiselle Maurice , qui est , comme vous savez , la plus ancienne Femme-de-chambre de la Comtesse. Cette bonne vieille fille est dans mes intérêts ; je peux compter sur elle ; je l'ai enfin touchée par tout ce que je lui ai mandé que je souffrais depuis votre

absence. J'ai aussi gagné Pierre Rouf-
fet, notre Jardinier : si vous n'êtes
point assez cruelle pour refuser de
m'écrire, vous pourrez lui adresser
vos Lettres; il me les remettra fidè-
lement, sans que personne en sache
rien au Château.

LETTRE LXVII.

*Le Comte de C * * *, à
l'Abbé T***.*

IL faut tout mon courage pour y
résister, je me trouve entre deux
feux; d'un côté, vous me faites de
terribles menaces, Monsieur l'Ab-
bé, il ne s'agit pas moins que de
m'enlever ma Jeannette; de l'autre,
le jeune Marquis, votre élève m'ac-
cable de reproches & m'accuse tout
simplement d'être parjure à l'Ami-

tié. Eh ! Messieurs , un peu de modération , foyez plus raisonnables , si la chose est possible : je ne puis manquer à l'un , sans travailler aux intérêts de l'autre. Mais voilà comme sont nos prétendus amis ; s'ils nous demandent quelque service , & que nous ayons le malheur de ne pas réussir tout de suite , nous sommes des cœurs durs , des monstres abominables , quand nous les aurions obligés déjà plusieurs fois ; car les bonnes actions passées s'oublient facilement , on ne songe qu'aux présentes. Tel est , à mon égard , votre procédé à tous les deux ; j'ai donné d'excellens conseils au Marquis , au sujet de son languoureux amour pour la belle Jeannette ; (à la vérité , j'avais mes raisons pour lui parler comme j'ai fait ; mais qu'importe ?) il ne songe plus à mes efforts continuels pour l'engager à triompher

d'une passion malheureuse & ridicule: voilà les hommes! son grave Précepteur ne l'a point élevé au-dessus des faiblesses humaines. Mais je pardonne à sa jeunesse inexpérimentée & fougueuse; je n'en veux qu'à vous, Monsieur l'Abbé, que l'âge devrait rendre plus raisonnable. Je ne m'occupe, dites-vous, auprès de Jeannette, que de mes intérêts personnels, & je ne vous ai jamais en vue dans tous mes projets. Ne sont-ce pas là vos sujets de plainte contre moi & les motifs de votre redoutable colère? Je vous admire, mon pauvre Abbé: je devais donc, selon vous, dire à une jeune personne que le moindre mot peut effaroucher: — » Ce n'est pas seulement moi, Mademoiselle, qui
 » desire de vous adoucir; je vous
 » conjure encore de vous rendre
 » favorable aux vœux secrets d'un

» certain tartuffe , qui attend que je
 » vous aie rendue moins ennemie
 » des plaisirs , afin de profiter de
 » vos heureuses dispositions «. Vous
 croyez donc que ce discours aurait
 opéré des merveilles ? En vous voyant
 aussi rempli d'impatience & aussi peu
 sensé , je vous soupçonnerais , sans
 l'estime que j'ai pour vous , oui je
 vous soupçonnerais d'être réellement
 amoureux. Oh bien , j'ai mieux agi
 pour l'intérêt commun que vous n'au-
 riez fait à ma place , malgré tous vos
 judicieux avis , & malgré les fumées
 dont vous enivre votre amour-pro-
 pre : j'ai beaucoup plus d'expérience
 que vous , afin que vous le sachiez ;
 en faite de galanterie , (soit dit sans
 vanité) je me regarde comme votre
 maître. Ecoutez le récit de mes ac-
 tions , depuis ma dernière Lettre ;
 & félicitez-moi , si vous en avez la
 force. Pendant quelques jours , tant

que j'en ai trouvé l'occasion , j'ai glissé un petit mot à l'oreille de Jeannette , au sujet de l'ami que j'ai supposé amoureux fou d'elle , & dont je m'érige en confident : — „ Sou-
 „ venez-vous , lui disais-je , de celui
 „ qui vous adore , il en perdra l'es-
 „ prit “ ; — & je la voyais sourire à ces galans propos. Enfin , hier je me suis enhardi , après avoir considéré qu'elle prenait un plaisir infini à la promenade , aux Spectacles , & qu'elle s'accoutumait à entendre prononcer le mot d'amour. Ma mère étant sortie seule immédiatement après dîné , pour aller , je crois , à confesse , j'ai feint qu'une affaire importante m'appellait aussi dans une maison ; mais , au-lieu de m'éloigner , je me suis tenu quelques instans dans ma chambre à coucher , d'où je suis descendu tout doucement au Salon , dans lequel la charmante Jeannette s'amu-

fait à toucher du Clavecin. Elle s'est
 interrompue en me voyant entrer,
 & m'a demandé en riant si je vou-
 lais toujours lui taire le nom de cet
 ami dont j'étais le confident si dis-
 cret. J'ai paru hésiter assez long-
 tems, me contentant de répondre
 & de lui répéter, qu'elle était ché-
 rie, idolâtrée par l'homme le plus
 tendre. Enfin, emporté par un mou-
 vement dont je n'étais point le maî-
 tre, & desirant, d'ailleurs, lui ou-
 vrir mon âme toute entière, je me
 suis précipité à ses genoux, en m'é-
 criant : — « C'est trop dissimuler des
 » sentimens que j'éprouverai toute
 » ma vie, & qui feront mon mal-
 » heur ou ma félicité, selon que
 » vous daignerez y répondre : c'est
 » moi qui vous adore, vertueuse
 » Jeannette. Je m'étais promis de
 » ne jamais laisser éclater un amour
 » qui, tout délicat qu'il est, peut

» offenser votre sagesse ; mais jugez
 » de toute sa violence, puisque je
 » n'ai pu vous le cacher davantage !
 » Accablez-moi de toute votre ri-
 » gueur, je n'en murmurerai point ;
 » & pour me punir moi-même d'un
 » aveu qui, je le vois, excite votre
 » indignation, je jure de me ban-
 » nir pour toujours de votre présen-
 » ce. Je n'aurai du moins sorti qu'un
 » seul instant du respect que méri-
 » tent vos vertus ; si c'est manquer
 » à ce qu'on leur doit d'estime &
 » d'admiration, que de rendre un
 » pur & légitime hommage aux di-
 » vins attraites dont le ciel vous a
 » pourvue ; & je me flatte que vous
 » vous direz quelquefois, que je fus
 » plus malheureux que coupable ».

Etonnée, interdite de colère ou de
 plaisir, l'aimable créature me laissa
 parler sans m'interrompre. Je m'é-
 loignais en effet, comme si je m'étais

condamné sérieusement à un éternel exil, quand elle m'arrêta d'une voix émue: — » Ecoutez donc, Monsieur » le Comte, s'écria-t-elle, je ne suis » point tout-à-fait fâchée contre vous, » c'est moi qui vous ai contraint à » me découvrir votre secret: ainsi je » dois moins vous en vouloir ». — Ces mots, auxquels je m'étais pourtant attendu, semblèrent me rappeler à la vie; je revêlai aux pieds de la divinité de mon cœur, qui, tombant dans une profonde rêverie, laissa, comme à l'abandon, une de ses belles mains négligemment posée sur son genou; je m'en saisis avec avidité & la couvris de mille baisers. O Dieu! dans quelle ivresse je demeurai plongé. En touchant seulement cette main si blanche & si délicate, j'éprouvai une émotion & un saisissement voluptueux, qu'il me serait impossible de décrire: cette

légère faveur a été pour moi mille fois plus délicieuse que tous les plaisirs criminels dont je me suis enivré jusqu'à présent. Au milieu de mon ravissement, j'ai tout-à-coup entendu le bruit d'un carrosse qui entrait dans la cour; je n'ai eu que le tems de remonter chez moi par l'escalier dérobé: c'était ma mère qui revenait déjà.

Eh bien, croyez-vous que j'ai encore besoin de vos leçons? Ne me suis-je pas conduit avec une dextérité digne de louanges? Allez, allez, j'en répons, l'innocente créature est à nous; je ferai bientôt retentir, jusques dans vos demeures rustiques, mes cris de joie & les chants de la victoire. Il n'y a plus qu'une chose qui m'inquiète, & pour laquelle j'avoue que j'implore humblement vos conseils. Il serait nécessaire, pour achever de séduire notre tendre ves-

tale , il serait de la dernière impor-
 tance , de lui faire quelques présens
 magnifiques : rien de plus éloquent
 que des girandoles ou qu'un superbe
 collier de diamans ; l'amour-propre
 de celle qui les reçoit , augmente
 au moins de moitié , & sa vertu di-
 minue des trois-quarts. D'ailleurs ,
 j'ai remarqué que Mademoiselle
 Jeannette considère avec une singu-
 lière attention les pierreries de nos
 demoiselles entretenues ; elle serait
 sûrement enchantée d'en avoir de
 pareilles ; oui , elle ne serait pas
 femme , si elle ne chérissait une
 brillante parure. Mais comment lui
 faire accepter des présens d'où dé-
 pendent mon triomphe ? & quand
 elle les accepterait , ne pouvant les
 porter à cause de ma mère , leur effet
 deviendrait presque nul , ce qui n'est
 pas mon intention : il est bien diffé-
 rent pour une jeune Beauté d'avoir

un riche écrin, qu'elle cache soigneusement, ou de nous éblouir chaque jour par l'éclat de ses pierreries. Voyez, mon cher Abbé, si vous pouvez me tirer d'embarras & m'aider à lever le dernier obstacle que j'éprouve. Je serais furieux contre la stérilité de mon imagination si, dans cet instant, je ne mettais toute ma confiance en votre esprit fourbe & rusé.

Le Comte de C * * *

De Paris, le 10 Octobre, 17..



LETTRE LXVIII.

*Louise R * * *, à sa Sœur
Jeannette.*

FORT bien, ma Sœur, vous vous fâchez des conseils que je vous donne tout simplement par amitié. Voilà ce que c'est que d'avoir trop de franchise & un trop bon cœur; on court risque de faire de la peine à ceux que l'on voudrait obliger, en les avertissant des fautes qu'ils font sur le point de faire. Il est vrai qu'après avoir témoigné beaucoup d'humeur contre moi, tu te radoucis & tu me permets de te parler toujours comme une bonne Sœur. Mais crois-tu donc que j'avais besoin d'obtenir ton agrément à ce sujet? Est-ce que tu ne m'es pas aussi chère que moi-même?

est-ce que je ne dois pas m'intéresser à tout ce qui t'arrive , à tout ce que tu penses ? Tu vois bien , ma sœur Jeannette , par ce que je te dis-là , qu'il me serait impossible de ne point t'écrire mon sentiment , ni de ne point te marquer mon avis , quand la chose en vaudra la peine ; & il me semble que ton séjour à Paris , t'expose à beaucoup de dangers , qui doivent exciter l'attention de toutes les personnes qui t'aiment sincèrement , & sur-tout de ta sœur Louise. Je conviens que je ne suis que ta cadette , que tu as reçu l'éducation d'une demoiselle ; & que , moi , je ne suis élevée que comme une pauvre Paysanne : mais en ai-je moins d'amitié pour toi ; & n'est-il pas tout simple que je te la témoigne à ma manière ? Je te dirai encore que mon gros bon sens vaut peut-être mieux que cet esprit que tu me vantes avec

tant de plaisir ; car n'a-t-on pas remarqué que les gens les plus instruits, les plus savans , sont directement ceux qui font le plus de sottises ? témoin le fils de Mathurin ; il savait lire & écrire comme le Magister, & parlait aussi-bien que M. notre Curé : eh bien , dans la même année il a déshonoré une pauvre fille du Village , & puis s'est fait soldat. Réponds, ma chère Sœur, ça ne te prouve-t-il pas que l'esprit ne sert qu'à nous écarter du bon chemin ? Quel usage, par exemple , as-tu fait du tien, depuis que tu es dans cette belle & grande Ville , où il est fête tous les jours pour ceux qui sont riches ? Tu t'es laissée séduire par des objets dont il était tout simple de se défier ; tu approuves actuellement ce que tu blâmais autrefois , & tu ne peux souffrir les choses que tu aimais le plus. Ne devrais-tu pas com-
prendre

prendre que si la vie agréable que l'on mène à Paris, chasse le chagrin & rend les gens gais, jovials & spiritueux ou spirituels (je ne fais trop comment dire) elle est aussi très-propre à pervertir le cœur & l'innocence d'une honnête fille. Voilà ce que je remarque par tes Lettres, & ce qui me fait trembler pour toi. Mais j'espère que le bon Dieu exaucera mes prières, & défendra ta vertu contre les ruses des méchans. Ah! si tu goûtais les plaisirs dont je jouis à la campagne, ils te paraîtraient moins méprisables, & ils n'auraient rien de dangereux pour ta sagesse. Après qu'on s'est occupé de travaux utiles, qu'il est agréable de venir s'asseoir autour d'une table, où des mets rustiques sont assaisonnés par l'appétit! là chacun, content de soi-même & de sa journée, mange parce qu'il a faim & pour reprendre de nouvelles

forces; on rit parce qu'on est joyeux; la bonne humeur & la satisfaction qui président au repas, y font trouver le délassement & la santé. Quand je suis aux champs, qu'il m'est doux d'entendre ramager les oiseaux & sur-tout le Rossignol! Ta musique est-elle aussi belle, aussi touchante? J'en doute: on ma dit qu'elle n'é-tait qu'une mauvaise copie des concerts que nous entendons tous les jours dans nos bocages. Le Dimanche est consacré dans les campagnes à un amusement qui surpasse tous ceux que l'on recherche à la Ville: le soir, après les Vêpres, nous nous assemblons sous l'ormeau, dans le beau milieu du Village, non pour nous regarder, mais pour rire, pour danser; une joie bruiante & le son de la cornemuse, annoncent au loin nos innocens ébats; les vieillards, assis en cercle sur le gazon, 'entre-

tiennent des histoires du tems passé ,
& fourient à la gaieté de leurs en-
fans, qui, croyant former comme il
faut une contredance, sautent de bien
bon cœur, sans cadences ni mesu-
res, tandis que d'autres se font des
niches & jouent à différens jeux sur
l'herbe.

Adieu, ma Sœur, je souhaite
que tu goûtes des plaisirs pareils aux
nôtres; ils sont aussi purs que naîfs,
ils paraissent toujours nouveaux;
on en jouit sans danger & sans
regret.

Ma Lettre tient quatre pages;
griffonnées de mon mieux, afin que
tu puisses les déchiffrer; elle est si
longue, si longue, parce que j'ai
été deux soirées à te l'écrire. Je
finis en t'embrassant bien tendre-
ment.

J'allais oublier de t'apprendre que
je crois avoir un amoureux dans un

[100]

Monsieur , frère de notre Curé ;
& qui vient tous les ans passer à la
campagne , les deux derniers mois
de l'Eté. Quand il me rencontre ,
il ne manque pas de m'aborder avec
beaucoup de politesse , & de me dire
que je suis bien aimable. Je ne lui
ai encore rien répondu ; mais à cha-
que fois qu'il me parle , je ne puis
m'empêcher de rougir.

LOUISE R***.

*Du Village de S*** , le 14 Octo-
bre , 17...*



LETTRE LXIX.

*Jeannette R***, au Marquis
de F***.*

MONSIEUR,

MOI vous mépriser ! moi vous haïr ! Vous me jugez donc capable de la plus noire ingratitude , puisque vous me supposez de tels sentimens envers le fils de ma bienfaitrice. Tout ce qui lui appartient doit m'être cher : ainsi , Monsieur , vous avez des droits à mon estime & à mon amitié. Contentez-vous de ces deux sentimens , que mon cœur ose seul se permettre de vous avouer. Ce serait manquer à la reconnaissance dont les bontés de Madame la Marquise ont pour toujours péné-

E 3

tré mon âme , si j'encourageais la passion que vous me témoignez. La raison ne tardera pas à l'éteindre ; vous sentirez bientôt que ce n'est point de l'amour que vous devez avoir pour moi , mais un attachement aussi pur que dans notre première jeunesse. Quel serait le fruit de cet amour, très-blâmable de votre part , & qui dans moi serait tout-à-fait criminel ? Il ferait le malheur de notre vie , à l'un & à l'autre , & nous ôterait la douceur d'être estimés. On s'étonnerait que vous, Monsieur le Marquis, vous aimiez une simple Payfanne ; & l'on m'accuserait , moi , de manquer à ma bienfaitrice , & de me livrer à l'espoir le plus ridicule , en chérissant un homme d'une naissance aussi disproportionnée à la mienne : la vertu m'empêche d'être votre maîtresse ; & le rang que vous devez un jour tenir

dans le monde, ne me permet point d'espérer d'être votre femme. Soyez pourtant bien persuadé, Monsieur, que vous ne me ferez jamais indifférent ; je conserverai toujours le souvenir de cet heureux tems, trop tôt écoulé, où je vous appelais mon frère, où j'étais votre petite sœur ; la démarche que je fais aujourd'hui en vous écrivant par la voie que vous m'avez indiquée, doit même vous prouver combien vous m'êtes cher... Mais, pour notre repos mutuel, tenons nous en à la simple amitié.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 12 Octobre, 17...



LETTRE LXX.

*La Marquise de F * * *, à
Jeannette R * * *.*

TU paraîs t'accoutumer, ma chère fille, au séjour de Paris; la Comtesse me mande que tu fais à merveille les honneurs de sa maison, & que tu ne t'ennuies nullement aux Fêtes & aux Spectacles, que tu voyais d'abord par pure complaisance. Mais ton cœur est-il tranquille? une passion secrète ne troublerait-elle pas le bonheur que tu sembles goûter? Que ta situation serait cruelle, si, occupée à dissimuler l'agitation de ton âme, tu ne partageais qu'en apparence les plaisirs qui t'environnent! Tu m'as confié autrefois que mon fils t'inspirait des sentimens

que tu te reprochais : continues de déposer dans mon sein toutes tes peines, & n'aie rien de caché pour moi. Je t'ai toujours prodigué les soins & les caresses d'une mère, & je te chérirai toujours comme si tu étais ma fille. Parles-moi donc avec cette franchise & cette confiance que tu me montrais au Château. Tu trouveras en moi une tendre amie, prête à te plaindre, à te consoler, ou dont les conseils pourront t'être utiles. Ce qui me fait vivement désirer que tu m'ouvres ton cœur, ma chère Jeannette, c'est qu'on vient de me parler d'un homme très-riche, qui, dit-on, serait enchanté d'être ton époux. Mais ce mariage, s'il réussit, ne peut faire ton bonheur qu'autant que tu ne nourrirais point une passion secrète & malheureuse. S'il était vrai que tu fusses en proie à l'amour, à ce tyran des âmes timides

& faibles, je me flatte que, pour en triompher, tu écouterais la voix de la raison & celle d'une mère ou d'une sincère amie.

Je crois pouvoir te dire, ma chère enfant, que le Marquis continue d'être plongé dans une mélancolie profonde; je feints de ne point m'en appercevoir, afin de n'avoir pas lieu de le gronder inutilement, & j' imagine toutes sortes de moyens pour le dissiper; tels que des parties de chasse, de pêche, ou des promenades que nous faisons ensemble, ou des Prix que je fais disputer par les Payfans des environs. Ainsi, le soupçonant d'être toujours amoureux de toi, je ne lui en dis rien; mais je tâche de lui rendre insensiblement ton idée moins présente.

La Marquise de F***.

*Du Château de F***, le 10 Octobre, 17....*

LETTRE LXXI.

*L'Abbé T***, au Comte
de C***.*

L'EXCELLENT conseil que je vais vous donner ! C'est pour le coup que vous avouerez , Monsieur le Comte , que j'ai l'imagination on ne peut pas plus vive , & que vous devez baisser pavillon devant moi. Vous avez amené la fière Jeannette à ne résister qu'à demi ; vous avez soufflé dans son cœur le feu des passions , qu'allumaient la Nature & l'air de volupté qu'on respire à Paris : c'est fort bien ; vous pensez , avec raison , que de magnifiques présens achèveraient de séduire la petite personne , en flattant sa vanité ; & vous voilà dans le dernier embarras , parce que

vous n'avez ni pierreries, ni argent peut-être pour en acheter, & parce qu'il vous paraît impossible que Jeanette puisse se parer de vos dons. Eh quoi, morbleu ! une bagatelle vous arrête. Oh bien, applaudissez-moi, félicitez-vous de m'avoir pour associé ; je viens à votre secours, & je lève d'un mot toutes les prétendues difficultés, que vous regardiez comme insurmontables. Oûi, Jeanette aura des diamans, il ne vous en coûtera rien, elle les portera sans que personne y trouve à redire, Madame votre mère elle-même sera charmée de voir sa vertueuse protégée, aussi brillante qu'une divinité de l'Opéra. Voici ce qu'il faut faire pour opérer tant de prodiges ; & la chose est bien facile. Vous chercherez M. de Fontenor dans Paris, si vous n'avez point occasion de le rencontrer dans quelque société ; car les

gens d'un certain monde se connaissent tous; les différentes maisons où l'on mange sont les liens qui les réunissent : tandis que le simple Bourgeois a tant de peine à régaler deux ou trois fois pendant l'année, ses amis & ses parens, vous autres, Messieurs, vous rassemblez chaque jour à votre table & les indifférens & les personnes qui vous sont chères. . . . Mais quel rapport tout cela peut-il avoir avec ce que je me propose de vous dire ! Ne vous fâchez point, Monsieur le Comte ; je reprends le fil de ma harangue. Vous irez donc trouver M. de Fontenor, ce Financier si célèbre ; vous le présenterez à Madame votre mère, comme un de vos intimes amis ; selon l'usage, elle le priera de venir souvent manger chez elle, quoique peut-être elle ne s'en fouciera pas beaucoup ; il sera duppe de cette politesse, encore se-

lon l'usage ; il reverra la belle Jean-
nette , parée de tous ses charmes ;
l'amour qu'il avait pour elle repren-
dra de nouvelles forces. Quand vous
le verrez bien épris , bien enflammé ,
vous lui conseillerez de la demander
en mariage , en lui faisant entendre
qu'il n'y a pas d'autre moyen de flé-
chir cette fière vestale ! Les rigueurs
qu'il a éprouvées , ont dû irriter sa
passion , qui n'est qu'assoupie , & qui
va se réveiller à la moindre lueur
d'espérance ; il se hâtera de suivre
votre avis , prétendu désintéressé ;
Madame la Comtesse acceptera avec
joie sa proposition , en écrira à Ma-
dame la Marquise , qui ne manquera
pas de consentir à tout ; & il sera
permis au Financier de faire sa cour ,
& de combler de riches présens ,
l'objet de sa tendresse. Pour nous ,
j'espère qu'avant la conclusion , nous
aurons le tems de profiter de l'extase

où sera plongée Mademoiselle Jeannette, en se voyant couverte de pier-
 reries, & vêtue de robes magnifi-
 ques : sur-tout ne lui laissez pas igno-
 rer que vous êtes cause de la géné-
 rosité du riche Midas, & que c'est
 moi qui vous ai conseillé de le met-
 tre en jeu. Si, par hasard, Fontenor
 ne faisait pas bien les choses, vous
 pourriez secrètement risquer quel-
 ques dons, qui passeront sur le comp-
 te de l'homme de Finance, & qu'il
 n'aura garde de nier. Pour mettre,
 de mon côté, la main à cette impor-
 tante affaire, j'ai hardiment assuré
 la Marquise, que M. de Fontenor,
 enchanté de la vertu de Mademoi-
 selle Jeannette, songeait à l'épou-
 ser, & qu'au premier jour il aurait
 l'honneur de lui écrire, pour solli-
 citer son agrément. La nouvelle a
 paru lui faire le plus grand plaisir.
 Enfin, Monsieur, si vous me secon-

dez, nous triomphons, l'innocente
créature est à nous.

L'Abbé T***.

*Du Château de F***, le 15 Oc-
tobre, 17....*

LETTRE LXXII.

*Jeannette R***, à la Marquise
de F***.*

MADAME,

Vous voulez savoir si j'aime, ou
si mon cœur est indifférent. Je dois
m'empresser de répondre à ces deux
questions, & mériter par ma fran-
chise la confiance que vous avez en
ma sincérité. Je suis toujours digne
des bontés de ma protectrice; une
passion criminelle ne trouble plus

mon âme ; j'ai triomphé des sentimens que m'inspirait Monsieur votre fils. Elevée avec lui , accoutumée à recevoir ses caresses & à l'entendre m'appeller sa petite Sœur , je m'étais faite une douce habitude de le chérir ; & insensiblement j'en étais venue à l'aimer comme un amant , croyant ne l'aimer que comme un frère. Je ne me suis pas plutôt aperçue de mon erreur , que je me suis efforcée de surmonter un penchant condamnable à tant d'égards. Depuis mon arrivée à Paris , la raison a calmé le trouble cruel de mes sens , non sans peine , j'ose vous l'avouer , Madame. Je ne vois plus actuellement dans M. le Marquis , que le fils de ma bienfaitrice , qu'un homme pour qui je ne dois avoir qu'une tendre amitié. Fière de la victoire que je viens de remporter , je veux pour jamais fermer mon cœur à

l'amour, & vivre dans une heureuse indifférence. Je ne grossirai point le nombre de ces jeunes personnes trop sensibles, qui remplissent toute la Ville du bruit de leur infortune & de leur déshonneur, après avoir fait une triste expérience de l'inconstance & de la perfidie des hommes. Attachée à mes devoirs, je mènerai une vie paisible, & je trouverai dans la sagesse la possession des vrais plaisirs.

Ainsi rien ne vous empêcherait, Madame, de songer au mariage dont vous me parlez. Mais permettez-moi de vous représenter que je suis encore bien jeune, & qu'on ne saurait trop attendre avant de perdre pour jamais sa liberté. Cependant, ordonnez, Madame, je suis prête à obéir.

Je suis avec un profond respect, &c.

JEANNETTE R***.

De Paris, le 15 Octobre, 17...

LETTRE LXXIII.

*La même , à Louise R * * * .*

S AIS-TU bien, ma chère Sœur; que tu prêches encore mieux que le Curé de ton Village? En vérité, s'il connaissait tes talens, il te prêterait de monter en Chaire à sa place, & ses Paroissiens n'en seraient pas plus mal servis. Raillerie à part, tu me fais des sermons qui me convertiraient si j'avais quelques fautes à me reprocher. Heureusement que ta morale est en pure perte, puisque je ne suis point en danger d'être pervertie, ainsi que tu as la bonté de te l'imaginer. Tes craintes, à mon sujet, viennent des idées peu justes que tu te formes sur les mœurs des personnes qui habitent dans les Vil-

les, & sur l'ignorance où tu es des usages, ridicules & repréhensibles dans un endroit, & très-honnêtes dans un autre. Oui, ma Sœur, ce que l'on regarde comme un mal au Village, n'est à la Ville qu'une chose sans conséquence. Par exemple, une Payfanne, remplie des préjugés de son éducation, & qui aurait toujours resté à la campagne, croirait commettre un grand crime en ayant en secret un amant. Eh bien, moi, qui vois ce qui se pratique ici, je me permets, sans scrupule, d'avoir deux amans à la fois. Le fils de ma protectrice & M. le Comte de C***, me sont chers l'un & l'autre; je n'éprouve pourtant à leur égard qu'une tendresse incertaine & confuse, qui m'ôte la facilité de pouvoir faire un choix; ce qui m'oblige à les aimer tous les deux, en attendant que je lise mieux dans mon cœur. Eh, com-

ment me défendrais-je d'avoir de la sensibilité ! Tout ce qui m'environne, exprime & célèbre l'amour ; les brochures nouvelles, c'est-à-dire, des Livres qu'on appelle des Romans, font une peinture délicieuse de cette agréable passion ; les Spectacles, la Comédie, l'Opéra, en représentent vivement les douceurs ; quand je vais aux promenades, si je vois une jolie femme, une jeune personne intéressante par sa beauté, aussi-tôt le Comte m'apprend plusieurs histoires galantes à leur sujet ; enfin, je ne peux fixer une personne de mon sexe, sans qu'il se hâte de me conter qu'elle a eu le cœur tendre, & que l'amour l'a conduit à une fortune brillante. Pourquoi donc craindrai-je d'éprouver un sentiment que tout inspire, & qui fait le charme de la vie ? Dans les Villes, &

fur-tout à Paris, on se livre sans scrupule au bonheur d'aimer & d'être aimé; tandis qu'au Village un sot préjugé force de végéter dans l'indifférence.

A cause de ce que je t'écris, ne va pas croire, ma chère Sœur, que j'ai dessein de renoncer à mes devoirs, & d'oublier la sagesse; je ne cesserai jamais d'être une honnête fille. Défaits-toi de tes petites idées, tu ne verras dans ma conduite actuelle, que la manière de vivre des habitans de la Ville; usage qui n'ôte rien à la pureté des sentimens, & qu'aucune personne raisonnable ne peut trouver reprehensible. Montre-toi digne d'un séjour plus distingué que celui où tu es reléguée; si l'homme dont tu me parles, qui te sourit & te dit des choses obligeantes quand il te rencontre seule, mérite

ton attachement, ne fais nulle difficulté de l'aimer.

JEANNETTE R***.

De Paris, le 18 Octobre, 17...

LETTRE LXXIV.

*Le Comte de C***, à l'Abbé
T***.*

BR A V O ! bravo ! mon cher Abbé ; votre idée au sujet du Financier est on ne peut pas plus heureuse ; je l'ai saisie tout de suite, j'ai vu d'un coup d'œil tout le parti qu'il était possible d'en tirer ; elle m'a ravi, transporté, & , sans perdre un seul instant, j'ai bien vite couru en faire usage. Fontenor n'était point de mes sociétés ; mais je connais un de mes amis qui est de routes les

fiennes, & à qui je crois qu'il prête de l'argent; j'ai vôle chez lui, & je lui ai témoigné une forte envie de me lier avec M. de Fontenor. Mon empressement l'a fait sourire; car on nous soupçonne toujours des vues intéressées, à nous autres gens de condition, quand nous recherchons l'amitié d'un homme de Finance; je l'ai laissé dans son erreur; & pour me servir au gré de mes souhaits, il m'a, dès le même soir, fait souper avec le Financier. Vers la fin du repas, on est venu tout naturellement à parler des jolies femmes; moi, saisissant cette occasion, j'ai beaucoup vanté les charmes & le mérite d'une jeune personne que ma mère avait depuis peu de tems auprès d'elle, & que la Marquise de F * * * avait élevée comme sa fille. A ces mots, notre Financier s'est écrié: — „ Quoi, Monsieur,
„ cette

» cette aimable personne est à Paris !
 » Je l'ai connue autrefois dans le
 » Château de F*** : que je vou-
 » drais être assez heureux pour la
 » revoir encore ! « Je lui ai offert ,
 comme vous le pensez bien , de lui
 procurer le plaisir qu'il paraissait de-
 sirer si vivement. Enchanté de ma
 complaisance , il m'a serré la main ,
 m'a dit qu'il profiterait au plutôt de
 ma bonne volonté à son égard ; &
 nous nous sommes séparés les meil-
 leurs amis du monde. Dès le lende-
 main matin , il est venu me sommer
 de ma parole ; j'ai modéré son im-
 patience , nous avons pris du Cho-
 colat , & quand l'heure m'a paru
 convenable , nous sommes descendus
 dans l'appartement de ma mère , qui
 était à sa toilette. Elle a fort bien
 reçu Fontenor , qu'elle avait autre-
 fois rencontré dans plusieurs mai-
 sons , & qu'elle avait perdu de vue

depuis environ un an ; elle m'a félicité de l'avoir pour ami , & l'a prié de venir manger chez elle le plus souvent qu'il pourrait. Vous jugerez de la joie dont elle a pénétré le cher de Fontenor , quand vous saurez qu'il a vu Jeannette auprès de la Comtesse , & que la charmante créature était vingt fois plus jolie que de coutume. Aussi ne manque-t-il pas de fréquenter assidument le logis , de faire les yeux doux à la belle enfant qui tourne tant de têtes raisonnables , & de lui dire des choses galantes , quand il en trouve l'occasion. Je remarque que la petite Jeannette l'écoute sans humeur , & même en souriant ; je serais tenté d'en concevoir de la jalousie , si je ne considérais que l'amour respectueux du Financier doit en faire réussir un autre , qui plaira sûrement davantage , attendu que ses manières sont beau-

coup plus vives & plus agréables.

Mais le tems des présens n'est point encore venu; il faut que Fontenor se soit mis dans la tête d'épouser, qu'il ait fait sa demande, & qu'elle ait été agréée. . . . Que de jours vont encore s'écouler! & il faudra que j'attende. . . ce ne sera pas du moins avec patience. . . . La seule idée du bonheur que j'envisage me cause une émotion inconcevable; & quand je viens à songer aux délais, aux obstacles qui reculent ma félicité, mon agitation redouble, tout mon sang s'allume.

Vous êtes bien tranquille, vous, l'Abbé; sans compter les mois, les jours, les heures qui se succèdent, vous soupirez paisiblement après l'instant qui doit vous soumettre l'objet de vos desirs. Que j'envie le calme heurieux de vos passions! Sans doute que toutes les glaces du Nord

circulent dans votre sang, & je vous en félicite..... A propos de votre froideur à temporiser, je ne vois pas comment vous pouvez espérer de parvenir à posséder l'objet de vos vœux. Dans votre dernière Lettre, vous arrangez fort bien les choses; le Financier donnera cela, dites-vous; il en résultera tel avantage pour M. le Comte; mais que vous en reviendra-t-il à vous, mon pauvre Abbé? Est-ce que vous vous feriez oublié, par hasard? ou bien feriez-vous assez généreux pour vous contenter de la satisfaction d'avoir contribué au bonheur du prochain? Je vous prie de m'apprendre à quoi je dois m'en tenir. Peut-être vous flattez-vous que je travaillerai à mon tour à vous rendre favorable notre commune divinité. Mais si j'allais être un ingrat, ou si j'allais ressembler à ces riches qui ne veulent rien

lâcher des trésors qu'ils possèdent !
prenez - y garde.

Le Comte de C***.

De Paris, le 23 Octobre, 17...

LETTRE LXXV.

*La Comtesse de C***, à la
Marquise de F***.*

JE me hâte de vous informer d'un
parti très-avantageux qui se présente
pour notre chère fille ; & auquel
ni vous ni moi n'aurions jamais
songé. Croiriez-vous, mon amie,
qu'elle a fait la conquête d'un Fi-
nancier, qui ne se propose pas moins
que d'en faire sa femme ? Oui, le
riche Fontenor est amoureux fou de
notre charmante Jeannette, & desire

vivement de l'épouser, afin de partager avec elle toute sa fortune. Cette alliance me paraît aussi honorable qu'utile pour votre protégée, si digne des sentimens maternels que vous avez pour elle, & que je regarde aussi comme ma fille. Elle est si remplie d'esprit & de talens, si belle & si sage, qu'il n'est point étonnant que la fortune se plaîse à la combler de ses faveurs! Cette chère enfant ne fait encore rien du sort heureux qu'on lui destine; j'ai engagé Fontenor à ne lui en parler que lorsque nous aurons votre agrément: il faut lui réserver cette surprise, afin qu'un bonheur aussi subit la transporte d'une joie plus vive. Je ne crois pas qu'elle ait aucune raison pour refuser un homme aussi riche que Fontenor, & réellement épris du plus tendre amour. Si elle s'avisoit de faire quelques difficul-

tés , peut-être à cause de son ancien goût pour le Couvent , il faudra , ma chère Marquise , que vous fassiez parler l'autorité que vous donnent sur elle & vos bienfaits & les soins que vous avez pris de son enfance. Je tâcherai de vous bien seconder. On doit tenir en bride la jeunesse indocile , & la forcer , pour son avantage , d'écouter la voix de la raison.

La Comtesse de C***.

De Paris , ce 24 Octobre , 17...



LETTRE LXXVI.

*M. de Fontenor, à la Marquise
de F * * *.*

MADAME,

J'OSE me flatter que vous voudrez bien agréer la prière, que je vais avoir l'honneur de vous faire; je vous implore avec d'autant plus de confiance, que Madame la Comtesse de C * * *, m'a promis de joindre ses sollicitations aux miennes. Une si puissante recommandation, bien plus que notre ancienne connaissance, Madame, me fait espérer que vous aurez moins de peine à m'accorder la grace que je viens aujourd'hui vous demander. Comme vous tenez lieu de mère à Mademoiselle:

Jeannette R * * *, & que cette estimable personne ne prendra sûrement aucune résolution importante sans votre avis, je vous prie de donner votre agrément au dessein que j'ai formé de l'épouser. Il ne m'est point inspiré par une passion aveugle, inconsiderée, qui s'évanouit quand les desirs sont satisfaits, & à laquelle succède ordinairement le dégoût & le repentir. Non, Madame, il est l'ouvrage des plus sérieuses réflexions, & de la certitude où je suis que de son accomplissement, dépend le bonheur de ma vie. En effet, il m'est facile de répondre aux objections que l'on pourra me faire. La famille obscure & la pauvreté de celle que j'adore, paraîtront sur-tout des raisons invincibles pour condamner mon mariage. Mais n'a-t-on pas dit depuis long-tems que la naissance est le pur effet du hasard? Et quand

LETTRE LXXVI.

*M. de Fontenor, à la Marquise
de F * * *.*

MADAME,

J'OSE me flatter que vous voudrez bien agréer la prière que je vais avoir l'honneur de vous faire; je vous implore avec d'autant plus de confiance, que Madame la Comtesse de C * * *, m'a promis de joindre ses sollicitations aux miennes. Une si puissante recommandation, bien plus que notre ancienne connaissance, Madame, me fait espérer que vous aurez moins de peine à m'accorder la grace que je viens aujourd'hui vous demander. Comme vous tenez lieu de mère à Mademoiselle

Jeannette R * * *, & que cette estimable personne ne prendra sûrement aucune résolution importante sans votre avis, je vous prie de donner votre agrément au dessein que j'ai formé de l'épouser. Il ne m'est point inspiré par une passion aveugle, inconsiderée, qui s'évanouit quand les desirs sont satisfaits, & à laquelle succède ordinairement le dégoût & le repentir. Non, Madame, il est l'ouvrage des plus sérieuses réflexions, & de la certitude où je suis que de son accomplissement, dépend le bonheur de ma vie. En effet, il m'est facile de répondre aux objections que l'on pourra me faire. La famille obscure & la pauvreté de celle que j'adore, paraîtront sur-tout des raisons invincibles pour condamner mon mariage. Mais n'a-t-on pas dit depuis long-tems que la naissance est le pur effet du hasard? Et quand

les distinctions qu'on y attache feroient légitimes, Mademoiselle Jeanette peut-elle être méprisable, puisque ses parens, adonnés à cultiver la terre, ont pratiqué une profession à laquelle se livrait autrefois tout le genre-humain, & qui devrait être encore d'autant plus précieuse, qu'elle est la mère nourrice des hommes, relégués dans les Villes. D'ailleurs, sans me perdre en de profonds raisonnemens, il me suffira de demander à ceux qui oseront me blâmer, si les mariages les mieux assortis par la naissance & par le bien, sont toujours les plus heureux? Les richesses n'ont certainement jamais tenu lieu d'un excellent caractère; elles n'inspirent point l'amour ni une solide amitié, & ne font souvent régner qu'un bonheur apparent. Il est vrai qu'elles sont absolument nécessaires quand on se

marie, & qu'on ne doit pas du moins en être dépourvu tout-à fait, dans la crainte de donner le jour à de malheureuses créatures, qu'on se reproche par la suite d'avoir tiré du néant. Mais, moi, je possède une fortune considérable; ainsi je peux me marier comme bon me semble, sans risquer de rendre une femme misérable, & de me voir père d'une postérité infortunée. D'ailleurs, celle que j'ai dessein d'épouser, m'apportera en dot les seules richesses que l'on doit priser dans son sexe, la sagesse, les grâces & les talens. Je fais par expérience que la vertu est à l'épreuve des offres les plus brillantes. Quant aux talens qu'elle doit à l'éducation qu'elle a eue sous vos yeux, Madame, je connais son art admirable à toucher du Clavecin; j'ai vu souvent sa jolie main, voler rapidement sur le Clavier.

Mais ce qui m'a sur-tout plongé dans une ivresse délicieuse, j'ai entendu les accens mélodieux de sa voix : quelle cadence juste & soutenue ! quelle gradation de sons ravissans, & qui élevaient mon âme jusqu'au ciel ! ... Ah, Madame, elle est Musicienne ! N'aurait-elle que cette précieuse qualité, je mettrais toute ma fortune à ses pieds, je briguerais le bonheur, le suprême bonheur de l'appeller mon épouse. Quand elle aura ce titre qui me comblera de joie, je rendrai encore plus brillans les concerts que je donne chez moi, une fois par semaine ; je la ferai toucher du Clavecin, je la prêterai sur-tout de chanter : il n'y a qui que ce soit, après l'avoir vue & entendue, qui ne me félicite de m'être choisi une telle compagne.

Je vous en ai dit assez, Madame, pour vous prouver que ce n'est pas

seulement le plus tendre amour qui
me fait desirer une éternelle alliance
avec Mademoiselle Jeannette ; mais
les conseils de la raison même. Je
vous conjure de hâter mon bonheur,
en m'honorant de votre suffrage,
afin que je puisse déclarer à l'aima-
ble personne, qu'il ne dépend plus
que d'elle, de prononcer sur mon
sort.

Je suis avec le plus profond res-
pect, &c.

DE FONTENOR.

De Paris, ce 24. Octobre, 17...



LETTRE LXXVII.

*Le Marquis de F * * * , à
Jeannette R * * * .*

JE l'ai reçue cette Lettre que vous avez eu la complaisance de m'écrire, & je l'ai baisée un million de fois avant d'en pouvoir lire un seul mot. Ma joie n'a pas été tout-à-fait aussi vive, lorsqu'il m'a été possible de juger de la force de vos expressions; car je vous avourai que dans le premier moment, j'étais si troublé, si hors de moi-même, que je lisais sans rien comprendre. Le calme de la raison ne m'a que trop tôt été rendu; j'ai vu dans votre Lettre, insensible Jeannette, un mélange de politesse & de froideur, qui

m'annonce la plus cruelle indifférence. Ah! si vous m'aimiez, vous ne m'objecteriez pas tant de raisons spécieuses pour m'engager à ne voir en vous qu'une amie. Vous ne pouvez, dites-vous, espérer d'être mon épouse. Avez-vous oublié combien vous êtes chérie de ma mère, & combien elle répond au tendre attachement que j'ai pour elle? Croyez-vous qu'elle préférera ma mort à la nécessité de nous unir ensemble? Non, elle est trop bonne pour s'opposer au bonheur de son fils, & à celui de sa chère Jeannette.... Mais sans me fatiguer à prévoir l'avenir, je vous adore, Mademoiselle; un sentiment qui tout à la fois me tyrannise & me charme, me contraint à vous aimer. Est-ce qu'il est possible de triompher d'un véritable amour, quand il s'est emparé de notre âme? J'ignore comment on peut

remporter une telle victoire, qui doit être aussi douloureuse que si l'on entreprenait de s'arracher une partie de soi-même. J'avoue que j'ai fait quelques efforts pour tâcher de me la procurer, cette victoire si redoutable; mais les nœuds qui m'unissent à vous, Mademoiselle, se sont renfermés davantage. Eh, le moyen de pouvoir les briser! Je ne m'occupe sans cesse que de votre idée, je crois toujours vous voir, & je vous parle à chaque instant. O Dieu! si je pouvais vous écrire ou vous répéter de bouche, toutes les choses tendres que je vous adresse dans le fond de mon cœur; que vous me trouveriez éloquent & persuasif! Mais hélas! il est impossible de faire entendre cette voix intérieure qui s'énonce en nous-même avec tant de force & d'énergie. Il ne me reste que le faible secours des expressions du lan-

gage.... Quelle image vous présentent-elles de mes sentimens? Des mots froids, mille fois répétés; tandis que j'éprouve une ardeur qu'on ne saurait décrire, tandis que dans mon cœur est un feu brûlant qui se renouvelle chaque jour. ... Ah, ma Jeannette! cédez à tant de marques d'un amour sincère. S'il est flatteur, s'il est doux pour une femme d'être aimée, j'imagine qu'il est encore bien plus délicieux pour elle de partager les sentimens qu'elle inspire: livrez-vous donc à la tendresse, & qu'un aveu charmant m'apprenne mon bonheur & la sensibilité de votre âme. Otez-moi, par un seul mot, la crainte de vous être odieux, & de voir triompher un de mes rivaux.... Trop heureux Comte de C***, que j'envie votre félicité! Chaque jour vous pouvez voir Jeannette, chaque jour vous pouvez lui

parler. ... O Dieu ! s'il était mon rival , si vous l'écoutiez ! ... Pardon de mes allarmes , de mes soupçons ; je frémis quand je songe combien vous êtes aimable ; je voudrais que vous ne puissiez plaître qu'à mes yeux , ou que je fusse le seul homme au monde digne de vous charmer. Je le ferai cet amant fortuné , si l'ardeur la plus tendre & la plus sincère , mérite d'obtenir la préférence. Mais des manières plus agréables que les miennes , une figure plus séduisante , & une conversation plus spirituelle ou plus enjouée , peuvent m'effacer pour jamais de votre souvenir. J'en mourrais , si ce malheur m'arrivait. ... Que ne réunis-je toutes les qualités & toutes les perfections des hommes véritablement aimables ! J'en ferais hommage à ma chère Jeannette ; je craindrais peut-être moins qu'elle me refusât son cœur , & je me flatterais

davantage de le posséder toujours ,
 après qu'elle me l'aurait donné.....
 Je ne saurais vivre plus long-tems
 éloigné de vous , ô mon amie ! Ma
 mère me promet de m'envoyer in-
 cessamment dans la Capitale, pour
 y faire mes exercices d'Académie ; si
 elle tarde encore à fixer mon dé-
 part, je m'arrache d'auprès d'elle ,
 je me rends à Paris , & je vôle à vos
 pieds , apprendre de votre bouche ,
 si vous voulez que la douleur abrège
 mes jours , ou que les charmes d'un
 amour heureux , embellissent ma vie.

Le Marquis de F***.

*Du Château de F****, le 25
 Octobre , 17..*

P. S. Je n'ai différé si long-tems
 de répondre à votre Lettre , que
 parce que je me croyais à chaque ins-

tant à la veille de me rendre à Paris..... Mais pour me procurer le plaisir de vous voir, je me suis trop fié aux promesses de ma mère; je ne compte plus que sur moi.

LETTRE LXXVII.

*L'Abbé T * * *, au Comte
de C * * *.*

J'AI paru m'oublier, Monsieur le Comte; cependant soyez bien sûr que j'entre pour beaucoup dans les arrangemens que je vous ai fait prendre: si je ne vous en ai rien dit, c'est que je compte très-peu sur votre bonne volonté à mon égard. Encore une fois, je connais trop les Grands, pour les croire capables de rendre service & de tenir leur parole; ils ne se rendent utiles que par caprice,

ou qu'à force d'être importunés : je fais qu'il en est quelques-uns qui font exception à cette règle générale, & je souhaite, Monsieur le Comte, que vous soyez de ce petit nombre. N'étant pas trop sûr que mes vœux, à cet égard, soient exaucés, j'ai imaginé un moyen tout nouveau de tirer parti de vous, Monsieur, tout grand Seigneur que vous êtes : je me suis avisé, à votre insçu, de vous faire travailler pour mon utilité personnelle. Ce que je prends la liberté de vous dire là, redouble sûrement la curiosité que vous avez de savoir comment je prétendais faire mon profit du conseil que je vous ai donné, & que j'étais bien certain que vous suivriez. Il faut vous satisfaire, Monsieur, & continuer de vous parler à cœur ouvert. Apprenez donc que vous n'êtes dans ma main qu'un ressort que je mets en jeu pour mon

avantage ; j'avais besoin que la sé-
 duction pénétrât dans le cœur de
 Jeannette ; les circonstances m'em-
 pêchant de déployer mes propres ta-
 lens , je jetai les yeux sur vous ,
 Monsieur le Comte , & vous ne
 vous êtes pas mal acquitté de votre
 rôle ; mais je me suis toujours pro-
 mis que votre mission ne durerait
 que jusqu'au tems où vous vous croi-
 riez à la veille d'en saisir le fruit ;
 attendu que c'est moi qui dois le
 cueillir dans tout son velouté , le
 fruit de vos peines , & attendu que
 vous n'avez travaillé que pour moi.
 D'après ce que j'ai l'honneur de vous
 dire , vous vous doutez bien que je
 ne vous ai pas perdu de vue un seul
 instant ; j'ai exprès établi une corres-
 pondance avec vous ; j'ai paru n'être
 que votre confident , tandis que c'est
 vous , Monsieur le Comte , qui avez
 été le mien. Il était donc tout simple

que vous voyant embarrassé dans une occasion où il s'agissait de mon service, je vinsse à votre secours, & vous indiquasse un expédient infail-
 lible pour procurer, au sçu de tout le monde, des diamans à Mademoi-
 selle Jeannette, dernier moyen qui doit opérer sa séduction, & me con-
 duire au suprême bonheur, que, sans le savoir, vous prenez tant de peine à me procurer. Or, voici com-
 ment j'espère réussir sans vous, Mon-
 sieur ; confidence que je ne vous ai point encore faite. Quand j'ap-
 prendrai que la petite personne sera sur le point de s'attendrir en vo-
 tre faveur, je romprai toutes vos mesures, j'interviendrai pour mon compte ; ma ruse est prête depuis long-tems : permettez-moi de vous la cacher, jusqu'à ce que les cir-
 constances m'autorisent à vous en faire part ; je vous la découvrirai

dans peu, je vous le promets. Vous voyez actuellement, Monsieur le Comte, que je ne me suis point oublié lorsque je vous ai tracé le cours des derniers évènements auxquels j'allais donner lieu; j'avais cru seulement qu'il était inutile de vous parler de moi, & je me suis arrêté à l'époque où votre ministère doit finir. Fâchez-vous, cessez de m'écrire, les choses n'iront pas moins leur train; mes mesures sont si bien prises, qu'il n'est guères possible de déranger mes projets. Cependant, pour l'avantage de notre société, qui n'est point encore tout-à-fait rompue, je crois qu'il est nécessaire que nous restions bons amis.

L'Abbé T * * *.

*Du Château de F * * *, le 27
Octobre, 17....*

LETTRE

LETTRE LXXIX.

*La Marquise de F***, à la
Comtesse de O***.*

VOTRE Lettre m'a causé la joie la plus sensible, ma chère amie; je vais vous écrire promptement ce que j'en pense; & je répondrai ensuite à celle que j'ai reçue de M. de Fontenor (*). Vous avez bien raison, le parti qui se présente pour ma chère fille, est tellement avantageux, que nous ne devons nous occuper qu'à terminer au plutôt. Je vous charge, Comtesse, de faire tout ce qu'il faudra, & de me représenter pendant la cérémonie, au cas que je ne puisse me rendre à Paris. Sur-tout n'ou-

(*) On n'a pu retrouver cette réponse.

bliez pas de faire insérer dans le Contrat de mariage , qu'ayant tenu lieu de mère à ma Jeannette dès son enfance , je veux lui en servir jusqu'à la fin de mes jours , & qu'en cette qualité , je lui donne trente-mille francs , pour son trousseau. J'écris à-peu-près dans les mêmes termes à M. de Fontenor , & je l'avertis de ne point prendre pour un amour éternel l'effervescence d'une passion passagère ; j'ajoute qu'on trouvera fort singulier dans le monde , que lui , qui peut prétendre aux plus riches partis de France , aille épouser une pauvre fille , sans naissance & sans fortune : je conclus qu'il se prépare peut-être des regrets & un repentir douloureux , quand la raison viendra trop tard l'éclairer. S'il persiste dans son dessein après avoir lu ma Lettre , laissez terminer le mariage. Mais je n'entends point

que notre chère enfant éprouve aucune espèce de violence ; si elle refuserait absolument d'épouser Fontenior, ayez, je vous prie, les plus grands égards aux raisons qu'elle alléguera, & que tout soit rompu. Pourquoi forcer la jeunesse, qui dépend de nous, à contracter des nœuds pour lesquels elle ressent une invincible répugnance ? N'est-ce pas se rendre coupable d'inhumanité, que d'enchaîner pour la vie des êtres qui doivent être à jamais malheureux ? Tout ce que des parens sages peuvent se permettre, quand ils apperçoivent dans leurs enfans un dégoût peu fondé pour un mariage très-sortable, c'est d'essayer par la douceur à les faire changer de sentiment, & de les amener par degrés, à force de bons traitemens & de conseils salutaires, à sentir tout le prix du bonheur qu'ils voulaient dédaigner.

Voilà le plan que je me propose de suivre moi-même, & qui me fait espérer de rendre mon fils parfaitement heureux. Je vais l'envoyer incessamment à Paris, afin qu'il apprenne à monter à cheval & tout ce qu'il est nécessaire que sache un jeune homme de condition pour se présenter dans le monde d'une manière convenable. Le vieux Vicomte de L***, notre parent, lui offre un appartement chez lui, jusqu'à ce qu'il soit entré dans les Mousquetaires, & me promet d'avoir l'œil sur sa conduite; ce qui m'ôte toute espèce d'inquiétude. Je suis aussi très-tranquille au sujet des sentimens qu'il conserve toujours en faveur de Jeannette: cette fille vertueuse saura bien lui résister. Je ne veux point être le tyran du Marquis & prétendre commander à ses plus secrètes pensées; si j'entreprenais de troubler sa passion, qui

ne peut avoir aucune suite, elle s'enflammerait avec une nouvelle violence, il me regarderait comme son implacable ennemie, il irait jusqu'à me maudire. Non, que je règne dans son cœur avec celle qu'il adore; qu'il se livre à l'amour sans renoncer à la tendresse filiale; qu'en soupirant pour sa maîtresse, il prononce mon nom avec plaisir.

La Marquise de F***.

*Du Château de F***, le 27
Octobre, 17...*



L E T T R E L X X X .

*Jeannette R***, au Marquis
de F***.*

NON, mon cher Marquis, demeurez ; attendez les ordres de votre mère pour vous rendre dans la Capitale ; craignez de la fâcher en lui désobéissant , ou d'allarmer sa tendresse par une fuite qui la plongerait dans les plus vives inquiétudes. Si j'ai quelque empire sur votre cœur , je vous conjure d'avoir égard à mes prières. Soyez persuadé du plaisir que j'aurais de vous voir bientôt. . . . & de vous embrasser. . . . comme mon frère ; mais je ferais encore plus charmée de vous voir attaché à vos devoirs ; & ma satisfaction sera bien plus grande quand

Je vous retrouverai digne de vous-même, quand je n'aurai qu'à vous féliciter sur votre heureuse arrivée. Ce que je vous dis, Monsieur, vous fait assez bien connaître que vous n'êtes point sorti de ma mémoire. . . . que vous êtes même trop présent à mon esprit. Cet aven doit vous suffire; n'en exigez pas davantage; épargnez-moi la honte de. . . . Mais pourquoi n'oserais-je vous découvrir mon âme toute entière? Veux-je mériter, par une plus longue dissimulation, que vous m'accusiez d'être née pour le malheur de votre vie? Moi, me plaîre à faire couler vos larmes! . . . Oh! c'est trop vous cacher combien vous m'êtes cher. Oui, je vous aime. Hélas! j'ai mis jusqu'à présent tous mes soins à vous déguiser ma tendresse. Mais pouvais-je me flatter que votre passion fût si sincère? Je n'en doute plus présentement; votre

dernière Lettre, que je relis dès que
 je suis seule, & que, dans les trans-
 ports de ma joie, j'arrose de mes
 larmes, a porté la lumière dans mon
 cœur. Aimons nous, Marquis, aux
 yeux de tout le monde, & soyons
 les seuls dépositaires de notre secret;
 s'il venait à nous échapper, vous con-
 cevez le trouble & les obstacles qu'on
 se ferait un devoir d'apporter à no-
 tre innocente passion. N'allez pas
 croire que je vous révèle mes sen-
 timens, parce que je me flatte du
 fol espoir d'être un jour votre fem-
 me; non; je fais que je ne puis ni
 ne dois attendre une telle félicité;
 vous m'êtes cher à cause de vous-
 même, indépendamment de votre
 rang & de vos richesses; en un mot,
 je réponds à votre tendresse pour le
 seul plaisir de vous aimer. Ne vous
 imaginez pas cependant que l'amour
 me fasse jamais manquer à mes de-

voirs : si elle m'engageait à renoncer à la vertu , je serais indigne d'éprouver cette passion sublime , qui , quand elle est toujours honnête , élève & aggrandit notre âme. . . . Adieu , mon cher Marquis ; ne partez du Château qu'avec l'agrément de Madame votre mère ; soyez bon fils , bon Citoyen , vous serez amant fidèle. Moi , de mon côté , attachée à pratiquer tout ce que l'honneur prescrit , je n'aurai point à rougir d'être votre amante.

JEANNETTE R. * * *.

De Paris , le 29 Octobre , 17. . .



LETTRE LXXXI.

*Le Comte de C***, à l'Abbé**T***.*

PARBIEU ! Monsieur l'Abbé, vous m'avez écrit une singulière Lettre, & vous vous faites connaître pour un personnage bien fourbe, bien malin. Grand-merci du beau rôle dont vous prétendiez me charger. Mais vous vous étiez bien-mal adressé, je vous en avertis ; car je n'entends rien à m'employer pour les autres. Vous assurez cependant que j'ai agi pour vous seul ; je souhaite que l'évènement ne vous prouve pas le contraire. A vous dire la vérité, je crains que vous ne vous foyez rompé dans vos calculs & dans vos ruses : avez-vous prévu, par exem-

ple, que la sévère Jeannette, s'humanisant tout-à-coup, me donnerait un rendez-vous dans sa chambre, pendant la nuit ? Je l'aurais certainement obtenu pour la nuit qui va suivre le jour où je vous écris ; mais la pudeur de la jeune personne bat encore d'une aîle ; c'est dans la huitaine, au plus tard, que mon triomphe est assuré : vous sentez qu'il a fallu me prêter à ses petites façons, derniers efforts d'une vertu mourante. La voilà donc adoucie au point de donner des rendez-vous ! Je vais jouir enfin du fruit de mes soins, de mes peines ; je n'attends plus que le moment où sa bouche mignonne, s'approchant de mon oreille, me dise : *venez cette nuit quand tout le monde dormira : ma porte ne sera que pousfée*. Ainsi, dans l'état où sont les choses, je crois qu'un confident nous est absolument inutile, à l'un

[156]

& à l'autre ; je vous remercie donc ,
mon cher Abbé , de la complaisance
que vous avez eue d'entendre mes
plaintes amoureuses , & mes tendres
projets , ou , si vous l'aimez mieux ,
je cesse d'être le dépositaire de vos
plus secrètes pensées. Comme la
belle Jeannette est décidément
pour moi , je vous conseille d'ou-
blier cette charmante créature , & de
chercher loin d'elle quelque bonne-
fortune.

Je suis, Monsieur l'Abbé, votre
très-humble serviteur,

Le Comte de C * * *

De Paris , le 3 Novembre , 17...



LETTRE LXXXII.

*Jeannette R * * *, à sa Sœur
Louise.*

AH, ma chère Louise ! si tu voyais actuellement ta sœur Jeannette, tu aurais peine à la reconnaître. Imagine toi d'abord que j'ai tout l'air d'une grande Dame ; mes bracelets, qui n'étaient d'abord qu'un simple cordon, attaché par une petite boucle à pierres, se sont métamorphosés en plusieurs cercles de Perles, au milieu desquels on voit deux espèces de cachets très-larges, entourés de diamans, dont l'un représente la figure de celui qui veut faire ma fortune, & l'autre, les premières lettres de mon nom, entrelacées avec les siennes, le plus galamment

du monde. J'ai ensuite la tête couverte de plusieurs pointes de diamans, qu'on appelle des épingles, & qui ressemblent à des étoiles; tu serais sur-tout éblouie de mes nouvelles boucles d'oreilles; elles ressemblent assez aux lustres qu'on met dans les Eglises; leur largeur est extraordinaire, & elles sont si pesantes, qu'elles me font presque entrer la tête dans les épaules; mais si tu étais ici pour voir comme elles brillent, pour admirer l'effet d'un beau collier de pierreries, & d'un bouquet qui n'est pas composé avec des fleurs; si, cela est trop commun! mais avec des topazes, des émeraudes, des rubis... Ma foi, ma chère sœur, tu ne me reconnaîtrais point. Je ne puis, dit-on, porter publiquement tout cela qu'après mon mariage; mais j'ai du moins la liberté de m'en parer quand je suis

seule ; je mets tantôt une chose ; tantôt l'autre , quelquefois je les place toutes ensemble ; je me regarde dans un grand miroir , je me promène dans ma chambre en m'examinant , en m'applaudissant , je retourne devant la glace , & je ris comme une folle. . . . Oh , que je voudrais bien qu'on pût me voir de la sorte ! je n'ai jamais été si jolie. Mais j'aurais dû t'apprendre par quel prodige je vais devenir méconnaissable , même à mes yeux Attends , que je reprenne mes esprits c'est que le cœur me bat d'une force . . . bon , me voilà plus tranquille. Sois attentive. L'enchanteur qui opère tant de merveilles , se nomme M. de Fontenor ; c'est ce Financier qui a ce magnifique Château , près de celui de Madame la Marquise , & qui m'écrivit autrefois une Lettre par laquelle il voulait séduire ma vertu ;

mais qui me remplit d'une juste indignation. Actuellement il agit avec toute l'honnêteté possible; il desire m'épouser, & ne m'a découvert son dessein qu'après avoir obtenu l'agrément de Madame la Comtesse & de ma généreuse bienfaitrice, ou plutôt ma mère, si j'ose lui donner un titre qui fait rejaillir sur moi tant d'honneur. Etourdie de l'immense fortune qui m'est promise, j'ai gardé un profond silence pendant tout le tems qu'il m'a parlé; Madame la Comtesse m'a sauté au cou, j'ai reçu ses caresses sans avoir la force de dire un seul mot. Mon silence a paru un aveu à l'amoureux Financier; il est sorti transporté de joie; & depuis ce jour-là il m'accable de présens; à chaque instant on m'apporte à choisir des pièces d'étoffes superbes, pour me faire des robes. Mais il a beau se montrer d'une générosité sans

égale , je sens que je ne l'aime pas ;
il a plus de cinquante ans : tu m'a-
voûras que c'est être bien vieux. Ce-
pendant, je l'épouserai , s'il le faut ,...
& ne pourrai m'empêcher de songer
quelquefois au Marquis. . . . & au
Comte. La jeunesse de l'un est si in-
téressante ! la vivacité & les tendres
propos de l'autre sont si agréables !
C'est M. le Comte qui est cause de
mon mariage avec M. de Fontenor :
le pauvre garçon m'adore , & il se
sacrifie pour mon avantage ! Que je
suis reconnaissante de son procédé !
Il m'a tout appris hier après le dîner ,
& m'a dit que si je voulais lui per-
mettre de se rendre dans ma cham-
bre au milieu de la nuit prochaine ,
quand tout le monde serait endor-
mi , il achèverait de me conter tout
ce qu'il a fait pour moi. J'ai rougi ,
sans savoir pourquoi , j'ai hésité de
lui accorder cette permission , qui est

pourtant une chose bien simple; enfin, il m'a serré la main, & je lui ai dit tout bas, avec une émotion dont je n'étais point maîtresse, que dans cinq ou six jours, je l'avertirais de la nuit où je pourrais laisser ma porte entr'ouverte. Ainsi je n'ai pu différer que de quelques jours un entretien qui paraîtrait suspect si l'on en était informé, & qui n'aura cependant rien de criminel, puisque le Comte se propose seulement d'achever un récit qu'il n'a pu me faire qu'en partie..... Mais je ne fais pourquoi je crains & desire avec ardeur ce moment.... Mon cœur est dans une agitation.... O ma Sœur! marque-moi ce que tu penses du trouble violent que j'éprouve.

JEANNETTE R***.

De Paris, le 4 Novembre, 17....

LÉTTRE LXXXIII.

*Louise R * * *, à sa Sœur
Jeannette.*

O MON Dieu ! je vous supplie d'avoir pitié de ma pauvre sœur Jeannette ; éclairez son cœur, conduisez ses pas dans le séjour dangereux qu'elle habite ; elle est entourée de méchans, elle est livrée à la séduction ; la voilà qui va se perdre, ô mon Dieu ! si vous ne venez à son secours. C'est la prière que je fais soir & matin pour vous, ma Sœur, & que tout à cette heure, en fondant en larmes, je viens encore d'adresser au ciel. Eh quoi, ne voyez-vous pas que vous allez cesser d'être aimable, en renonçant à la sagesse, le plus beau trésor d'une honnête

fille ? Sois bien persuadée que si l'on
 a des bontés pour toi, si l'on te trouve
 belle, si l'on te courtise, c'est parce
 que tu as jusqu'à présent conservé
 ta vertu. Mais à peine n'auras-tu
 plus cet ornement si nécessaire aux
 personnes de notre sexe, qu'on te
 méprisera, qu'on te fuira, comme
 si tu étais laide à faire peur ; ou si
 quelqu'un te fait encore politesse,
 ce ne sera que des hommes aussi dés-
 honorés, aussi vicieux, que tu te se-
 ras rendue coupable, il t'arrivera la
 même chose qu'à cette pauvre Si-
 moné le Roux, qui, tant qu'elle a
 resté sage, a passé pour la plus jolie
 fille de l'endroit ; tout le monde l'ai-
 mait & se faisait un plaisir d'aller
 avec elle ; mais dès qu'on s'est ap-
 perçu qu'elle s'était rendue trop fa-
 milière avec Claude Mathurin, dont
 je t'ai déjà parlé (*), toutes les filles

(*) Voyez la Lettre LXVIII, pag. 96.

du Village ne voulurent plus se trouver en sa compagnie ; le chagrin s'est emparé d'elle ; elle a disparu un beau matin ; & l'on ne fait ce qu'elle est devenue. O ma chère Sœur ! prends garde de n'être pas aussi malheureuse. Tu me dis comme ça que tu te permets d'avoir deux amans à la fois, & que ce n'est point un mal. Je n'ai là-dessus qu'une représentation à te faire : te rappelles-tu que quand tu étais au Château, tu te reprochais tant d'aimer en secret Monsieur le jeune Marquis ? Pourquoi donc actuellement ne te fais-tu pas un scrupule d'aimer encore Monsieur le Comte ? Tu me répondras peut-être que c'est parce que tu es à Paris, & qu'on en fait beaucoup plus long là, qu'ici. Ah ! ma Sœur, ma Sœur, sois sûre que le mal est par-tout mal, & que la seule dif-

férence qu'il y a , dépend de la manière de l'envisager. Je n'aurais pas cru que les grandes Villes fussent si contraires à la sagesse ; tu me le prouves malheureusement ; & tout ça vient de ce que tu refuses de te tenir sur tes gardes contre les richesses & contre les plaisirs que tu goûtes. Remarques , par exemple , que tu n'as pas eu plutôt mis ces vilains diamans , que la tête t'a tourné , & que tu te prépares à donner un rendez - vous dans ta chambre , pendant la nuit , à un homme qui n'a que de mauvaises intentions. Qui , ce M. le Comte veut te tromper ; tu n'es pas assez simple pour ne point t'en appercevoir ; de-là ce trouble , cette agitation que tu éprouves , & qui sont autant d'avertissemens secrets du danger qui te menace. Ecris-moi tout de suite , dès

que tu auras lu ma Lettre, & promets-moi de ne plus songer à ce rendez-vous ; sinon je t'avertis que j'irai trouver Madame la Marquise, & lui déclarer tout ce que je fais de ta conduite : cette honnête & brave Dame te rappellerait bien vite auprès d'elle, & alors tu deviendrais aussi sage qu'autrefois. Je me reproche de n'avoir pas été déjà tout lui dire ; mais j'ai crainct de te faire perdre son estime ; & puis je suis retenue présentement par le riche mariage que tu vas faire ; car je ne peux penser que tu veuilles tromper un homme de cette importance, qui t'épouse parce qu'il te croit honnête fille.

Dieu me garde de suivre les conseils que tu me donnes au sujet du Monsieur que je t'ai dit qui me faisait beaucoup de politesses. Je n'aimerai que l'homme qui sera mon

mari. Tiens , voici ce qui s'est passé depuis une quinzaine de jours. Ce Monsieur, voyant que je ne m'arrêtais point, pour lui parler, & que je m'enfuyais même d'aussi loin que je l'appercevais, est venu un soir chez la mère Michelle : je tenais alors une grande terrine pleine de lait, & j'ai manqué la laisser tomber par terre, tant j'ai été surprise de le voir. — „ Ne vous effrayez pas, petite, m'a-t-il dit, en s'apercevant de mon embarras & de ma rougeur; ne vous effrayez pas. — Ensuite, se tournant vers la bonne Fermière, qui le regardait avec de grands yeux étonnés : — „ Est-elle „ à vous, cette belle enfant, ma „ bonne mère ? (lui a-t-il demandé d'une voix pleine de douceur.) — „ Vraiment non, Monsieur, c'est „ une pauvre Orpheline, que j'ai „ prise

„ prise à ma charge, & dont je suis
 „ très-contente. Il semble que la bé-
 „ nédiction du ciel m'accompagne
 „ toujours du depuis que je l'ai reti-
 „ rée chez moi. — C'est qu'une bonne
 „ action porte avec soi sa récompén-
 „ se. — Ah, que c'est bien dit ça !
 „ Vous me paraissez un honnête hom-
 „ me, quoique vous soyez un Mon-
 „ sieur de la Ville. — J'ai toujours
 „ tâché de me faire estimer dans ma
 „ profession d'Avocat. Mais ce n'est
 „ point de cela dont il s'agit. Ecou-
 „ tez-moi, Madame. J'ai dessein d'être
 „ utile à cette jeune personne; je
 „ la crois sage, & elle m'intéresse. —
 „ Oh ! je vous en répons, mon bon
 „ Monsieur, qu'elle est sage; ça ne
 „ parle jamais à aucun garçon; ça se
 „ lève dès quatre heures du matin
 „ pour travailler, & ça ne quitte l'ou-
 „ vrage qu'après les autres. — Je suis
 „ charmé que vous me confirmiez dans

» la bonne opinion que j'en avais
 » déjà. — Telle que vous voyez-là
 » ma Louison, elle a une sœur qui
 » est aussi brave qu'une demoiselle;
 » Madame la Marquise de F * * *,
 » l'a prise auprès d'elle, & vous l'a
 » faite élever ni plus ni moins que sa
 » fille; & puis une Comtesse vient
 » de l'amener à Paris, où l'on dit
 » qu'elle deviendra une grosse Da-
 » me. — J'en suis ravi; mais parlons
 » de la petite Louison : ayez-en tou-
 » jours le plus grand soin : vous rece-
 » vrez bientôt de mes nouvelles ». —

Comme ce Monsieur se disposait à
 s'en aller, & que j'étais tout debout
 dans un coin de la chambre, la mère
 Michelle m'a forcée d'avancer, & de
 faire une grande révérence au Mon-
 sieur qui s'intéresse si vivement à moi,
 & qui est sorti très-content. Oh, que
 j'étais rouge & tremblante !

Tu vois, ma Sœur, que j'ai bien

de la mémoire, puisque j'ai retenu tout ce qu'ils ont dit, la mère Michelle & lui. Il est Avocat, ce Monsieur : fais-tu ce que c'est ? Il me semble avoir ouï dire que les Avocats défendaient les pauvres contre les riches ; en ce cas-là il ne peut être qu'honnête homme, & je me réjouis des sentimens qu'il assure avoir pour moi ; car il dit qu'il m'aime, comme tu vas voir par la suite. Au bout de huit jours il est venu avec son frère le Curé, nous apprendre qu'il allait partir pour Paris ; il m'a de nouveau recommandée à la mère Michelle, & en s'en allant, il a répété que nous entendrions bientôt parler de lui. Il a tenu parole ; je viens de recevoir une Lettre, qui a transporté de joie la bonne Michelle ; elle a voulu non-seulement que je la lise, mais que je t'en envoie copie, afin de savoir ce que tu en penserai. Adieu, ma chère Sœur,

[172]

je t'embrasse, & souhaite que ton cœur
soit aussi tranquille que le mien.

LOUISE R***.

*Du Village de S***, le 7 Novem-
bre, 17...*

LETTRE LXXXIV.

M. P***, Avocat, à Louise

R***.

Lest juste de vous apprendre, ma
chère Louise, ce que je me propose
de faire pour vous & pour moi en
même-tems. Je ne commencerai pas
par vous dire que je vous aime; c'est
le langage ordinaire que tiennent tous
les hommes aux personnes de votre
sexe qui sont un peu jolies; & je crain-
drais que vous ne me prissiez pour

un suborneur. Ce serait pourtant rendre peu de justice à mes sentimens ; car enfin si je vous aime, (& il pourrait bien en être quelque chose,) c'est parce que vous êtes aussi sage que belle ; j'admire & je respecte trop votre vertu , pour chercher à vous faire perdre ce précieux trésor. Voilà la conduite que j'ai toujours gardée dans toutes mes inclinations de cœur ; aussi ont-elles fait le bonheur de ma vie ; attendu qu'elles n'étaient fondées que sur l'estime réciproque , & jamais troublées par les remords. C'était la sagesse que je cherissais dans quelques femmes ; quand je l'avais trouvée , j'étais au comble de mes vœux : est-il rien , en effet , de si digne de nos hommages qu'une jeune Beauté qui ne s'enorgueillit point de ses charmes , qui est vertueuse sans bégueulisme , pratique tous ses devoirs sans ostentation , & dont le caractère enjoué fait

encore les délices de la Société ? Comme de telles femmes sont malheureusement très-rares , il est arrivé que je n'ai presque point été amoureux dans ma vie. Cependant il s'en rencontre quelquefois ; & vous êtes la preuve , ma chère Louise , que la chose n'est point impossible. D'après la façon de penser que je me suis faite , il est donc tout simple que je vous aime , & vous ne devez vous faire aucun scrupule de répondre à un amour qui n'existerait point si vous n'ériez infiniment sage. Il ne dépendra même que de vous , Mademoiselle , & des personnes qui dirigent votre jeunesse , d'avoir incessamment le titre de mon épouse. Ce dessein ne doit nullement vous surprendre de ma part ; il m'est beaucoup plus avantageux qu'à vous-même. Voici les raisons sur quoi je me fonde , approuvées par mon frère le Curé , qui , s'il le faut , se rendra

garant de la pureté de mes intentions. Par le travail de mon cabinet, je me fais environ huit à dix-mille livres de rente ; & je suis accoutumé à mener une vie sans faste, tranquille & uniforme ; mais si je prends une femme dont le bien soit proportionné à ma fortune, ou qui, sans être riche, soit de mon état, elle va me jeter dans des dépenses énormes, par sa parure, son jeu, l'entretien de ma table, & son goût pour les plaisirs ; en sorte que je me trouverais pauvre avec un bien fort honnête ! C'est pour éviter tous ces inconvéniens, que je me suis toujours promis de chercher une jeune personne dont je fixe en quelque sorte la fortune, & qui, par son éducation, n'ait d'autre desir que de mener une vie tranquille, analogue à mes occupations & à mon goût particulier ; me réservant cependant de rendre son sort le plus heureux qu'il me sera possible,

soit en lui procurant une opulence conforme au rang qu'elle tiendra avec moi dans la société ; soit en ne lui refusant aucun des amusemens que peut aimer une femme attachée à son ménage & à son mari. La peinture que je vous fais de mes sentimens, vous prouvera, belle & estimable Louise, que je ne pouvais mieux choisir qu'en jetant les yeux sur vous. Soyez certaine aussi que si vous consentez à m'épouser, je mettrai toute mon étude à faire votre bonheur : pour vous assurer que je rendrai ma femme heureuse, il me suffira de vous dire que je me piquerai toujours d'être honnête homme.

Je suis avec tous les sentimens que vous méritez, &c.

P * * * .

De Paris, le 31 Octobre, 17...

LETTRE LXXXV.

*L'Abbé T * * *, au Comte
de C * * *.*

Vous n'en êtes point encore où vous croyez, Monsieur; vous auriez dû songer que le rendez-vous qu'on vous accorde est différé, & qu'il peut se passer bien des choses pendant huit jours. Je vous avertis que vous avez fait éclater trop-tôt les transports de votre joie : si je ne me trompe, vous n'aurez que l'apparence d'un triomphe. Vous riez, Monsieur le Comte, & vous m'accusez de me bercer de chimères. Je vous paraïs un rival méprisable; tant mieux, tant mieux; j'en aurai peut-être moins de peine à réussir. Cependant, croyez-moi, tenez-vous sur vos gardes; tout se dispose

H s

au gré de mes desirs : Madame la Marquise, après beaucoup d'incertitudes, s'est enfin déterminée à me donner mon congé ; elle envoie M. son fils dans la Capitale, afin qu'il s'y forme aux exercices nécessaires à un Gentilhomme ; pour dernière marque de sa confiance, elle me charge de le conduire jusques dans cette Ville ; ensuite je laisse-là mon élève, je redeviens mon maître, & je vais chercher fortune. Bon voyage, direz-vous peut-être ; me voilà défait d'un homme qui osait se mettre en concurrence avec moi ; il n'aura plus aucune sorte de liaison avec ma maîtresse ; j'y mettrai bon ordre : par conséquent, il ne peut donc plus me faire d'ombrage. Un moment, s'il vous plaît, Monsieur le Comte, un moment ; Madame la Marquise me renvoie parce que je lui en ai fait naître l'envie ; il était indispensable, pour mes projets, que

je fusse tout-à-fait libre ; je suis à la veille de l'être, car nous partons demain matin, en poste. Vous avez voulu me prendre pour duppe ; mais j'ai de l'argent, beaucoup d'imagination, & j'aime la vengeance & les femmes.

Comme voici vraisemblablement la dernière Lettre que vous recevrez de moi, il est juste que je la finisse dans les règles, en vous assurant que je suis très-respectueusement, Monsieur le Comte, &c.

L'Abbé T***.

*Du Château de F***, le 6 Novembre, 17...*



LETTRE LXXXVI.

*Le Marquis de F * * * , à
Jeannette R * * * .*

JE suis arrivé très-tard cette nuit ; nous avons toujours couru sans nous arrêter ; je ne fais pourquoi l'Abbé faisait aller si grand train ; il pressait tellement le Postillon , que nous avons versé dans un fossé , par une nuit très-obscuré ; j'ai plusieurs contusions & le bras droit démis ; ce qui m'empêche d'écrire , & m'oblige d'emprunter le secours de Picard , qui vous remettra ma Lettre , que j'aurai de la peine à signer. Je souffre des douleurs horribles ; depuis deux jours je suis dans cet affreux état. Ce qui redouble mes souffrances , c'est que je ne puis voler auprès de vous , & que j'ai des secrets

de la dernière importance à vous révéler..... O ma chère Jeannette, on vous trompe, on vous trahit!..... Il n'y a point un moment à perdre; Picard vous est connu, c'est un garçon fidèle, qui m'est attaché depuis plusieurs années; comme le Luxembourg est auprès de l'Hôtel de la Comtesse, il ira vous y attendre dans l'allée des Feuillans; sortez seule, sans être apperçue, venez le joindre, il vous conduira dans l'appartement que j'occupe, & par le moyen d'une porte secrète, personne ne vous remarquera. Je vous attends avec la plus vive impatience..... si vous tardez un seul instant, c'en est fait de ma vie..... & peut-être de votre honneur..... Je frémis en dictant cette dernière ligne; mais quand vous serez prévenue des crimes qui se préparaient, je serai tranquile, & peu m'importera de mourir..... Il est huit heures; le Comte

dort encore ; craignez d'être retenue par quelque obstacle ; profitez de ce moment de liberté ; venez apprendre des choses que je ne puis révéler qu'à vous-même Songez qu'il est important , & pour vous & pour moi , que je vous voie ce matin.

Le Marquis de F * * *.

Paris , ce Jeudi 9.

LETTRE LXXXVII.

*La Comtesse de C * * * , à la
Marquise de F * * *.*

AH, ma chère amie ! la triste nouvelle que j'ai à vous apprendre !... Je suis au désespoir... Jeannette est disparue depuis ce matin. Il est une heure après minuit, & l'on ne sait ce qu'elle

est devenue. Mes recherches, celles d'une infinité de personnes, sont inutiles jusqu'à présent. J'ai déjà vu deux fois M. le Lieutenant de Police; ce Magistrat, très-obligé par lui-même, a véritablement été touché de mon affliction, & s'est empressé de donner des ordres pour qu'on fit d'exactes perquisitions dans tous les Hôtels-garnis, & autres maisons où l'on pourrait cacher cette chère & malheureuse enfant; mais l'on n'a rien découvert encore; il faut prendre patience jusqu'à demain. Fontenor se désespère; il s'écrie qu'un tel événement, où l'on ne peut rien comprendre, est fait exprès pour lui, & il promet mille louis à quiconque l'instruira du sort actuel de son épouse future; il vient ou il envoie à chaque instant demander si je fais quelque chose de nouveau: il me fait une telle pitié, que j'oublie souvent ma propre afflic-

tion, pour tâcher de le consoler. A l'égard de mon fils, il est dans une fureur épouvantable; il court, il s'agit, en menaçant l'audacieux qui a manqué de respect à la maison de sa mère; il prétend que Jeannette a sûrement été enlevée; mais quand on lui demande s'il soupçonne quelqu'un, il garde le silence & se mord les lèvres. Je suis confondue, Marquise; je ne fais que penser de tout ceci.

J'aurais peut-être dû commencer par vous dire comment nous avons perdu notre chère Jeannette; excusez-moi, je suis dans un trouble si violent depuis douze heures, qu'à peine puis-je rassembler dans ma tête deux idées de suite : n'attendez donc aucun ordre dans mon récit. Voyant qu'elle ne paraissait pas à l'heure du dîner, je l'envoyai avertir de descendre; mais on ne la trouva point dans sa chambre, ni dans toute la maison;

alors j'interrogeai mes gens les uns après les autres ; personne n'a pu me tirer d'inquiétude ; mon Suisse m'a dit seulement qu'une espèce de domestique , vêtu de gris , avait demandé , sur les neuf heures du matin , à parler à Mademoiselle Jeannette , & qu'un instant après Mademoiselle Jeannette elle-même était sortie seule , en petite robe , & la tête enveloppée d'une calèche. Mais à quoi peut servir un tel renseignement ? Une jeune personne que j'ai mise depuis peu auprès de Jeannette , en qualité de Femme-de-chambre , ne dit autre chose , sinon que cette espèce de domestique a remis une Lettre à sa Maîtresse , s'en est allé sans attendre de réponse , & qu'en suite elle a voulu sortir seule , sans l'avertir quand elle reviendrait , & paraissant très-troublée. Voilà tous les indices qu'il m'a été possible de donner à M. le Lieutenant de Police ; je

vois avec la dernière douleur qu'ils ne
faurient nous conduire à aucun éclair-
cissement..... J'entends beaucoup de
bruit dans mon antichambre ; on
m'annonce de grandes nouvelles....
Plût au ciel!...

A trois heures après minuit.

Préparez-vous, mon amie, à beau-
coup de surprise & à de nouveaux
chagrins. Un homme me demandait,
& cet homme était le même qui avait
apporté une Lette à Jannette. Jugez de
mon étonnement, quand j'ai reconnu
en lui Picard, le domestique de votre
fils. Il m'a appris que son jeune Maî-
tre avait été dangereusement blessé
par la mal-adresse du Postillon, qui
avait culebuté la chaise dans un fossé.
— » Monsieur le Marquis, a-t-il ajou-
» té, se voyant retenu au lit pour
» plusieurs jours, & ayant des choses

» importantes à dire à Mademoiselle
» Jeannette, m'a dicté une Lettre,
» ne pouvant écrire lui-même, dans
» laquelle il la conjurait de venir lui
» parler, sans prévenir personne; j'ai
» attendu Mademoiselle au Luxem-
» bourg; elle m'a dit de la suivre, &
» me devançait de quelques pas, afin
» d'être moins remarquée; comme
» nous approchions de la porte où
» j'avais fait arrêter un carrosse de
» place, une voiture bourgeoise s'est
» avancée, la portière ouverte; elle
» a cru qu'elle lui était destinée, &
» s'est élancée dedans, quoique je l'a-
» vertisse de son erreur; aussi-tôt le
» cocher a fouetté ses chevaux, qui
» ont parti comme un éclair; j'ai eu
» beau courir & crier à grands cris
» d'arrêter, j'ai perdu de vue la fatale
» voiture. Après avoir erré vainement
» dans Paris, il m'a fallu retourner
» auprès de mon Maître, qui a man-

» qué mourir en apprenant cette triste
 » aventure : il m'envoie vers vous , Ma-
 » dame , pour savoir si Mademoiselle
 » Jeannette ne serait pas revenue à la
 » maison. M. l'Abbé T* * * , ne l'a
 » point encore quitté , à cause de son
 » état fâcheux ; mais comme il est
 » forcé de partir demain pour la Pro-
 » vence , & qu'il avait fait retenir &
 » payer sa place pour la Diligence de
 » Lyon , il espère , Madame , que vous
 » donnerez à son élève , toutes les
 » consolations qui dépendront de
 » vous , & il se flatte qu'il aura l'hon-
 » neur de vous voir demain matin , la
 » Diligence ne devant partir , par ex-
 » traordinaire , qu'à dix heures & de-
 » mie . —

C'est à-peu-près tout ce que m'a dit
 Picard ; je vous l'écris le plus fidèle-
 ment qu'il m'est possible. Les diffé-
 rentes questions que je lui ai faites ,
 & que je recommençais vingt fois ,

m'ont menée fort tard dans la nuit ; le pauvre garçon avait beau dormir tout debout en me parlant , ce n'est qu'avec peine que je lui ai permis de se retirer.

Adieu , ma chère amie , je vais tâcher de prendre quelque repos ; tranquillisez-vous aussi un peu ; je verrai demain de bonne-heure le Marquis ; je vous manderai tout de suite l'état de sa santé , & ce que je pourrai découvrir sur la pauvre Jeannette ; si toutefois j'ai le bonheur d'en apprendre quelque chose. Je ferai toujours partir cette Lettre ; mais vous ne tarderez pas d'en recevoir une autre.

La Comtesse de C***.

De Paris , ce 9 Novembre , 17...



LETTRE LXXXVIII.

La même , à la même.

JE viens de voir votre Fils ; il commence à se rétablir ; son bras est entièrement remis ; le Chirurgien du Vicomte de L***, que j'ai trouvé auprès de lui, m'a promis que dans quelques jours sa guérison serait parfaite. L'Abbé T***, m'a paru fort triste de l'accident arrivé à son élève, & de l'inquiétude où nous sommes au sujet de Jeannette : il n'ose se livrer à ses soupçons , & craindrait , m'a-t-il dit , de découvrir ses conjectures. Comme je le pressais de m'expliquer sa pensée , mon fils , qui avait voulu m'accompagner, l'a pris à part , & lui a parlé tout bas avec beaucoup de chaleur , tandis que j'éco-

rapport du Chirurgien, qui ne me
 laissait plus du moins qu'un seul sujet
 de chagrin, en me tranquilisant sur
 l'état du jeune Marquis. Cette conver-
 sation mystérieuse a fini enfin; le Com-
 te, élevant la voix, s'est écrié d'un ton
 ému: — » Oui, c'est vous, Monsieur
 » l'Abbé, qui l'avez enlevée; j'ai par
 » devers moi des preuves du crime
 » dont je vous accuse: ainsi hâtez-vous
 » de remettre entre les mains de ma
 » mère une jeune personne qui n'est
 » point faite pour vous, & allez ca-
 » cher la confusion où vous expose la
 » noirceur de vos inutiles projets, &
 » la nécessité où vous m'avez mis de
 » démasquer votre cœur pervers. —
 » Des injures ne sont pas des raisons,
 » Monsieur le Comte, a répondu l'Ab-
 » bé, avec une modération étonnante.
 » Comment m'accusez-vous d'un rapt
 » dont tout démontre l'impossibilité
 » de ma part? J'arrive dans la nuit à

» Paris , & vous voulez que , dès le
 » lendemain matin , j'aie pris des me-
 » sures qui exigent un tems considé-
 » rable , tant pour être combinées ,
 » que pour leur exécution. D'ailleurs ,
 » je vais me confiner dans une petite
 » ville de Provence , je pars à l'instant
 » dans une voiture publique : quel
 » aurait donc été mon motif pour
 » commettre l'indigne action dont
 » vous me décidez coupable , & où
 » cacherais-je la jeune personne que
 » j'aurais eu l'adresse d'enlever ? Vous
 » me feriez croire que vous avez vos
 » raisons pour donner à entendre que
 » je suis criminel. — Sans doute , s'est
 » alors écrié de son lit le jeune Mar-
 » quis ; & il ne faut point chercher
 » d'autre ravisseur que vous-même ,
 » Monsieur le Comte ; tous vos sub-
 » terfuges ne serviront de rien : inf-
 » truit par quelques mots échappés à
 » Monsieur l'Abbé , long-tems votre
 » confident ,

» confident, c'était pour dévoiler vo-
 » tre caractère & vos projets, que je
 » desirais un entretien avec Jeannette.
 » Mais vous avez craint la lumière
 » qu'on pouvait porter dans les replis
 » de votre cœur; & vous avez souf-
 » trait à tous les regards, l'infortunée
 » que vous vous proposez de désho-
 » norer. Son innocence trouvera des
 » vengeurs, je vous en avertis; & dès
 » que ma santé le permettra, je vous
 » ferai peut-être repentir de votre
 » mauvaise foi : vous m'entendez,
 » Monsieur le Comte. —

J'étais si surprise de tout ce que
 j'apprenais au sujet de mon fils, que
 je gardais un morne silence; cepen-
 dant comme il répondit vivement au
 Marquis, & que la dispute s'échauf-
 fait entre eux, je pris la parole à mon
 tour, & m'écriai que je me chargeais
 moi-même de punir le Comte, &
 qu'en attendant, j'allais conduire

M. l'Abbé à la Diligence de Lyon ; étant nécessaire que je le visse partir. L'Abbé fit alors ses adieux, embrassa tendrement son élève, & monta en carrosse avec moi & mon fils. Nous arrivâmes bientôt au Bureau des Diligences, où l'on n'attendait plus que lui ; j'examinai tous les compagnons de voyage, à côté desquels il prit sa place ; & la voiture ne tarda pas à se mettre en route.

Je vous laisse à penser les justes reproches dont j'accablai mon fils, dès que nous fûmes seuls ; il me soutint effrontément que l'Abbé était un imposteur, & que le Marquis se laissait emporter à une jalousie mal-fondée. Mais il a beau vouloir se disculper ; il est clair qu'il avait formé le dessein de séduire notre chère Jeannette, une fille que j'avais chez moi, sous ma garde. Voilà donc le respect qu'il porte à la maison maternelle ! Ce libertin

[195]

ne changera jamais, il sera toujours indigne de ma tendresse : aussi quelque jour il me forcera de le déshériter. Je ne crois pas cependant que ce soit lui qui ait enlevé Jeannette : ses recherches sont trop exactes, & il paraît sincèrement affligé. C'est encore moins l'Abbé T***, que j'ai vu partir pour la Provence. Quel est donc l'audacieux ravisseur ? Qu'est donc devenue l'aimable & l'innocente créature ? Le tems & mes perquisitions nous dévoileront, sans doute, ce mystère d'iniquité.

La Comtesse de C***,

Paris, ce 10 Novembre.



LETTRE LXXXIX.

*Louise R***, à M. P***.*

MONSIEUR,

Vous paraissez un honnête homme, qui ne cherche point à tromper personne, & sur-tout une pauvre fille qui n'a que la sagesse pour tout bien & pour unique consolation ; je pense aussi que vous aimez à rendre service, puisqu'on m'a dit que votre état est de parler aux Juges en faveur des malheureux ; c'est fort bien faire, & je vous félicite d'avoir pris un métier qui vous enrichit & vous rend estimable : tout le monde ne possède pas ces deux avantages à la fois. Malgré tout ça, je n'aurais jamais osé me procu-

rer l'honneur de vous écrire , si la bonne Michelle , ma seconde mère , ne m'y avait engagé par toutes sortes de raisons ; elle veut même me dicter beaucoup de choses ; aussi se tient-elle à côté de moi , tout en filant sa quenouille , & me presse-t-elle de répondre à votre Lettre d'une manière qui vous fasse plaisir ; attendu , m'assure-t-elle , qu'elle a vu M. le Curé , votre frère , qui lui a dit comme ça que nous pouvions nous fier à vous , Monsieur. Je ne ferai donc pas difficulté de vous confier la peine & le chagrin que j'ai dans ce moment. Ah , Monsieur ! ma sœur Jeannette , que j'aime comme si elle était mon père & ma mère , dont l'amitié me tenait lieu des parens que je n'ai plus , & qui était si heureuse à Paris auprès d'une Dame ; eh bien , elle a disparu tout-à-coup ; on ne fait point en-

core ce qui peut lui être arrivé. C'est ce que vient de m'apprendre Madame la Marquise de F***, qui m'a mandée au Château, où je l'ai trouvée malade au lit & toute en larmes. Je ne fais aussi que pleurer depuis cette triste nouvelle. O ma Sœur, ma pauvre Sœur ! qu'est-elle devenue ? Je vous prie, Monsieur, de faire tout votre possible pour tâcher de la découvrir. Nous imaginons que quelqu'un l'aura enlevée, & la tient renfermée dans une chambre. Quel service ne me rendrez-vous pas, ainsi qu'à toutes les personnes qui la connaissent, si vous parvenez à vous faire indiquer sa prison & à la mettre en liberté ! alors mon affliction sera changée en une joie bien vive ; alors il me sera plus facile qu'à présent de vous remercier de tout ce que vous pensez d'avantageux à mon sujet. Prenez donc la

peine , Monsieur , d'aller chez Madame la Comtesse de C*** , rue. . . ; elle vous informera de tout ce qui s'est passé , & vous serez plus à même d'agir pour retrouver ma Sœur. Je serai bien reconnaissante , Monsieur , de tout ce que vous aurez la bonté de faire en cette occasion ; quand vous ne réussiriez pas dans vos recherches , je fais que je vous serais toujours redevable : mais que j'aurais de plaisir à vous avoir cette obligation ! .

J'allais terminer ma Lettre en cet endroit , pensant vous en avoir dit assez ; mais la mère Michelle prétend que je dois ajouter quelques petits mots de douceur , qui aient un peu l'air d'amour. J'ignore ce qu'elle veut dire avec son amour ; si c'est de l'estime , de l'amitié , j'avoue que vous m'en inspirez beaucoup , & si je dois être mariée , je serai bien plus char-

mée que ce soit avec vous, Monsieur,
qu'avec tout autre.

C'est dans ces sentimens que j'ai
l'honneur d'être, &c.

LOUISE R***.

*Du Village de S***, le 14 No-
vembre, 17....*

L E T T R E X C.

*Le Marquis de F***, à la
Marquise, sa mère.*

MADAME,

O N ne retrouve point Jeannette;
toutes les perquisitions sont inutiles,
on ne la retrouve point. O ciel! de-
vais-je m'attendre à ce malheur inoui?
A peine j'arrive, qu'elle disparaît sans

retour ; je la perds par l'aventure la plus étrange, du moins à ce qu'on m'affure. Ainsi les espérances flatteuses auxquelles je me livrais avec une douce volupté, s'évanouissent tout-à-coup, pour faire place aux idées les plus tristes. Je ne vous cacherai point que je ne demandais à venir à Paris avec tant d'instance, qu'afin de jouir du bonheur de la voir ; félicité que j'ai goûtée autrefois, sans en connaître tout le prix. Oui, je l'aime avec passion, je l'adore, je l'idolâtre ; & me l'enlever, c'est vouloir m'arracher la vie, ou s'exposer à tous les transports d'une fureur trop juste. Quel moment choisit-on encore pour me frapper d'un coup aussi cruel ? lorsque je suis hors d'état d'agir, lorsqu'un funeste accident me retient au lit. Mais j'en sortirai bientôt ; l'amour & l'espoir de la vengeance ne vont pas tarder à me rétablir & à me rendre toutes mes forces. Indigne

Comte de C***, je te soupçonne de m'avoir ravi ce bien si précieux....

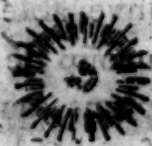
Ah ! quelle joie j'aurai de laver dans ton sang la perfidie que tu m'as faite en trompant ma confiance ; & qu'il me fera doux de te faire repentir de ton audace à outrager la vertu d'une jeune personne, que tu aurais respectée sans la perversité de ton cœur. Nous nous verrons l'épée à la main ; je saurai si

tu as autant de bravoure que tu montre de ruses & de fourberies dans toutes tes actions.... Tels seront à-peu-près les termes du Biller que je me propose de lui écrire, dès que je me sentirai un peu remis ; Biller qui ne me sort plus de l'idée, & que je médite sans cesse en moi-même. Mais si c'était, vous, Madame, qui, d'accord avec la Comtesse, eussiez fait conduire secrètement ma chère Jeannette dans un Couvent, croyant éteindre, par ce moyen, mon amour ; si c'était vous,

ma mère, qui m'eussiez réservé ce trait
d'une barbarie affreuse, je renferme-
rais au fond de mon cœur ma douleur
& mon désespoir; & vous me verriez
périr insensiblement sous vos yeux,
ne pouvant accuser que vous seule de
la langueur qui me mènerait au tom-
beau : votre cruauté serait alors satis-
faite.... Mais avant que je meure, le
Comte payera peut-être de sa vie, les
projets criminels qu'il osait former
contre l'innocence la plus pure.

Le Marquis de F * * *

De Paris, le 12 Novembre, 17...



L E T T R E X C I.

*M. P***, à Louise R***.*

A USSI-TÔT votre Lettre reçue, estimable & chère Louise, j'ai couru chez Madame la Comtesse de C***; cette Dame m'a reçu avec la politesse ordinaire aux personnes de condition, & a été charmée de l'intérêt que je prenais à l'inconcevable aventure de Mademoiselle votre Sœur. Après les informations nécessaires, j'ai dirigé mes démarches de la manière qui m'a paru la plus convenable, & j'ai mis en campagne beaucoup de ces gens qu'on appelle des espions, qui savent pénétrer dans les secrets des familles, & sont aussi instruits de ce qui se passe dans l'intérieur des maisons, que s'ils

en étaient témoins de leurs propres yeux; ils suivent à la piste tout Libertain qui a l'air suspect, aucune de ses actions ne leur échappent; la moindre indice suffit pour leur faire découvrir des choses étonnantes: ces sortes de gens ne sont malheureusement que trop utiles dans une grande Ville, & sur-tout à Paris. Mais j'ai pris encore d'autres mesures; mes sollicitations ont engagé M. le Lieutenant-Général de Police, à donner ordre que tous les Cochers de carrosses, appelés remises, qui ont été employés dans Paris le jour que votre sœur a disparu, déclarassent, pardevant un Commissaire nommé pour cet effet, tout ce qui leur arriva pendant la journée: ce moyen, auquel on aurait dû recourir bien plutôt, pourra peut-être nous mettre sur la voie du ravisseur..... Je suis interrompu..... les maudits importuns!.....

Que l'homme qui sort de chez moi soit toujours le bien venu ! il ne méritait pas ma colère ; il a très-bien fait de me priver , pour un instant , du plaisir de vous écrire : c'est un des honnêtes espions qui travaillent avec zèle pour nos communs intérêts. Il a fait une découverte très-heureuse ; on lui a parlé d'une jeune personne enlevée tout-à-coup au milieu de la rue , & jetée avec violence dans un carrosse bourgeois. Ce récit contredit un peu le rapport de Picard ; mais il ne faut rien négliger ; je crois entrevoir qu'il s'agit de Mademoiselle Jeannette... Dieu ! si j'étais assez fortuné pour vous rendre cette chère sœur ! Deux jours de patience éclairciront tout le mystère ; on a promis à mon homme de le conduire dans la maison où l'innocente Beauté est renfermée ; mais il y a des précautions à prendre , la demeure n'est pas encore bien connue ;

enfin , il faut attendre deux jours.

A présent que je vous ai rendu compte de l'affaire intéressante dont vous m'avez chargé , permettez-moi , Mademoiselle , de vous remercier de la confiance que vous avez en moi ; vous rendez justice à mes sentimens ; tous vos chagrins deviendront les miens , & vous me trouverez toujours prêt à faire mon possible pour les dissiper. Je sens combien vous devez être sensible à la perte de Mademoiselle votre Sœur , & ne négligerai rien pour en apprendre des nouvelles : le succès de mes premières tentatives , me fait tout espérer pour l'avenir.

Votre Lettre m'a pénétré d'une joie que je ne puis vous exprimer ; elle annonce la naïveté & cette aimable candeur qu'on ne rencontre plus facilement dans les Villes. Qu'il me tarde que vous soyez mon épouse , & de montrer par mon exemple que si l'on

veut former un mariage heureux, il ne faut point songer aux richesses, ni à l'orgueil du rang, mais chercher à la campagne, & l'innocence & la vertu.

P * * *

De Paris, le 18 Novembre, 17...

LETTRE XCII.

*La Marquise de F * * *, à son Fils.*

AH ! mon fils, mon cher fils, quelle Lettre m'avez-vous écrite. Je n'ai pu la lire sans frémir, & je n'y puis songer encore sans un saisissement douloureux. Quoi, vous n'aimeriez plus votre mère ! vous éteindriez un sentiment que la Nature inspire à tous les cœurs, & qui doit être la juste ré-

compense des soins que j'ai pris pour vous. . . . Non , tu n'étroufferas point la tendresse filiale , on ne te mettra point au rang de ces monstres d'ingratitude , qui oublient tout à la fois les auteurs de leurs jours , les peines qu'ils ont causées dans leur enfance , & les travaux continuels auxquels se sont livrés leurs parens , afin de leur laisser une fortune honnête : tu as l'âme trop délicate & trop sensible , pour être capable d'une telle indifférence , qui n'a même jamais été sentie entièrement dans le cœur le plus pervers ; car est-il possible d'être assez barbare pour méconnaître ceux de qui l'on tient beaucoup plus que la naissance , un état , un rang dans la Société ? Ce serait fermer son âme à la sensation la plus douce qu'elle puisse éprouver : il en serait de même d'un père qui détesterait ses enfans , ou les verrait avec une extrême froideur. Pour moi , mon

cher fils , la tendre amitié que tu m'inspires , fait toute ma félicité , & j'ai tâché sans cesse de t'en donner des preuves. Rappelle-toi mes soins , l'éducation que je t'ai fait donner , ma joie quand tu te distinguais dans tes études , & mes inquiétudes & mes alarmes à la moindre indisposition qui troublait ta santé : ne semblait-il pas que c'était moi qui faisais des progrès dans les sciences , ou qui cessais de me bien porter lorsque tu étais malade ? Ressouviens-toi , dis-je , de mon empressement à remplir à ton égard tous les devoirs d'une mère ; & hâis-moi , si tu le peux. T'échappait-il quelques fautes , avais-tu dans ton enfance de ces petites volontés qu'on doit réprimer de bonne-heure , dans la crainte qu'elles ne dégénèrent par la suite , en une véritable opiniâtreté , c'était par la douceur que j'entreprenais de te rendre raisonnable ; jamais des paroles

dures, ni des menaces effrayantes ne sont sorties de ma bouche; encore moins ai-je eu recours aux châtimens, qui ne sont propres qu'à rendre la jeunesse timide & craintive, dissimulée & fausse: j'ai cependant réussi dans l'éducation que j'ai voulu te donner; je n'ai eu qu'à me louer de toi jusqu'à l'instant fatal où tu m'as écrit une Lettre aussi emportée que peu réfléchie. Mais le plan que j'ai suivi dans ton enfance, sera celui que j'adopterai pour te guider dans l'âge bouillant des passions, au milieu des orages & des écueils dont le monde est rempli. Tu t'imagines que j'ai mis secrètement Jeannette dans un Couvent, exprès pour te guérir de ton amour, en te faisant la plus cruelle violence. Mais la conduite que j'ai toujours gardée envers toi, te prouve-t-elle que je sois capable de ce procédé? Je me suis proposé, il est vrai, d'étouffer

dans ton cœur une passion qui ne peut que te rendre malheureux , & qui t'expose aux reproches des personnes sensées, ainsi qu'à ceux de ta propre conscience, vu qu'elle n'est convenable, ni à l'objet qui la cause, ni à toi-même, qui t'y livres avec toute l'inconsidération ordinaire aux jeunes gens. Mais c'est en employant par degrés la voie de la persuasion, que je me suis promis de te ramener aux simples sentimens de l'amitié : j'ai toujours vu que la douceur d'une mère opérait beaucoup plus sur ses enfans, qu'une sévérité trop rigide.

C'est au tems & à la raison à vous faire recevoir avec docilité mes conseils ; je me flatte cependant que vous sentirez tout de suite la justesse & l'importance de mes réflexions sur le dessein que vous formez d'appeller en duel le Comte de C***. Quoi ! vous voulez signaler votre entrée dans le

monde par une action criminelle, si vous avez le malheur de tuer votre ennemi. Oûi, vous seriez rangé dans la classe des assassins, & poursuivi comme un infâme meurtrier, en horreur à la Nature & à la Société. Le Monarque sous lequel vous vivez ayant défendu tout combat particulier, vous vous rendez aussi coupable que le voleur de grand chemin, puisque l'un & l'autre vous osez enfreindre la loi la plus sacrée de votre pays; encore le scélérat qui assassine pour avoir le bien d'autrui, est-il, en quelque sorte, beaucoup plus excusable, puisque la misère peut le forcer au crime; au lieu que celui qui fait mettre l'épée à la main, n'a souvent d'autre motif que de satisfaire sa vengeance, & n'a pas même souvent des raisons assez fortes pour exposer sa vie ou celle de son Adversaire. — » Mais l'honneur, » me direz-vous, ne veut point que

» je me laisse insulter impunément ;
 » si quelqu'un m'offense, je dois en ti-
 » rer raison , ou je m'expose à passer
 » pour un lâche : à quoi sert donc la
 » loi qui proscriit le duel ? Se ferait-on
 » considérer si on l'alléguait dans une
 » querelle éclatante , afin de se dis-
 » penser de se battre ? « — Je vous
 ferai observer , mon fils , que les Na-
 tions policées , conservent long-tems
 un reste de barbarie ; il faut un nom-
 bre infini de siècles pour déraciner
 tout-à-fait les moindres abus. La sa-
 gesse de trois de nos Rois a beau dé-
 fendre sévèrement les combats parti-
 culiers ; on enfreint chaque jour cette
 loi aussi sage que bienfaisante ; & ce
 ne sera qu'à mesure que les lumières
 de la saine raison se répandront en
 France , qu'on sentira combien elle est
 respectable , & combien le préjugé qui
 la faisait mépriser , était absurde &
 odieux. Car enfin , dans un Royaume

où tous les ordres de l'Etat obéissent au Monarque, parce qu'il ne commande que des choses justes, l'honneur peut-il exiger que, dans certains cas, on soit rebelle à sa volonté suprême? Quel est donc cet honneur qui expose ses partisans à mourir sur un échaffaud, ou bien à ne jouir de l'impunité, que parce qu'ils ont grand soin de ne se rendre coupables que très-secretement, comme le voleur & l'assassin? Quel est donc cet honneur qui engage à priver la Patrie d'un défenseur, à porter le deuil & la désolation dans le sein des familles? Vous cherchez à montrer votre bravoure.... C'est contre les ennemis de l'Etat qu'il faut la signaler; c'est dans ces momens d'horreur où deux Nations, acharnées l'une contre l'autre, s'égorgent mutuellement, c'est alors qu'un autre préjugé, non moins affreux, non moins barbare, permet de répandre le sang

humain. Tous les hommes sont frères, nous dit-on; & une horrible furie les excite sans cesse à s'entre-tuer ! il faut des loix & des supplices pour mettre en sûreté la vie du Citoyen, & il faut du canon pour défendre les possessions des Peuples. C'est donc-là la fraternité & cette humanité qui règnent parmi les hommes ? Hélas ! ils sont aussi cruels, aussi féroces que les Lyons & les Tigres. Mais du moins il est reçu qu'on se couvre de gloire en combattant pour son pays; au-lieu qu'en cherchant à venger sa querelle particulière, on ne peut attendre que la honte & l'infamie si l'on tue son ennemi, & qu'on soit découvert. Alors, pour éviter le supplice, on n'a point d'autre parti à prendre que de s'expatrier, de renoncer à sa fortune, à ses parens, à tout ce qu'on avait de plus cher; & quelle considération restera-t-il à un réfugié ! Après avoir traîné pendant

pendant plusieurs années , une vie obscure & malheureuse , s'il revient dans le lieu de sa naissance , ce n'est qu'à force de sollicitations , & qu'en surprenant au Prince une grace qu'il n'a point méritée.

Des vérités aussi frappantes , doivent persuader à tout homme sensé qu'il y aurait beaucoup plus d'honneur à refuser un duel , qu'à le proposer. Oui , j'estimerai bien davantage un brave Militaire qui , provoqué à se battre , répondrait froidement : —

» Mon Roi m'ordonne de ne tirer
» l'épée que contre ses ennemis : ainsi
» je ne puis vous donner la satisfac-
» tion que vous me demandez : si ce
» refus vous fait douter de mon coura-
» ge , je vous prouverai , à la premiè-
» re bataille , que je n'ai jamais man-
» qué de cœur « : — J'estimerai ,
dis-je , bien davantage ce digne sol-
dat , que le tapageur sans principes ,

Seconde Partie.

K

toujours prêt à se couper la gorge avec son meilleur ami, & qui, dans sa valeur brutale, n'a jamais songé aux Loix, à la Patrie, ni au respect qu'on doit à la vie des hommes.

On pourrait peut-être dire, en faveur des combats particuliers, qu'ils mettent à même de se venger d'une insulte, & que si la raison, la justice, & l'humanité les proscrivent, il n'est donc plus aucun moyen de punir un outrage. Mais il serait facile de répondre à cette prétendue objection. D'abord, n'ayez point de querelle, ou sachez mépriser les injures; en second lieu, convient-il de se rendre justice soi-même? Personne n'y est autorisé, les Princes mêmes sont soumis aux Loix: si vous êtes grièvement offensé, portez vos plaintes aux Magistrats, aux Tribunaux établis pour terminer les différens des Citoyens & des Militaires. Troisièmement, les duels se-

raient moins repréhensibles, s'ils ne
coûtaient la vie qu'à l'agresseur ou
qu'à celui dont la cause est injuste ;
mais ne font-ils pas périr indifférem-
ment, & celui qui a tort & l'homme
animé par une vengeance légitime?...
O mon fils ! si , méprisant les avis
d'une mère, & forçant le Comte de
C*** à défendre ses jours, tu tom-
bais percé d'un coup mortel.... Dieu
cette seule idée me fait frémir, & me
retrace les tristes images & les hor-
reurs dont ta Lettre a rempli mon
imagination !..... Je crois voir couler
ton sang.... je t'apperçois étendu sur
la poussière, pâle, livide, sanglant, &
les yeux fermés pour toujours.....
Mon fils, mon cher fils ! je t'en con-
jure, renonce à ton barbare projet. Je
ne te représenterai point les dangers
que tu cours ; tu peux recevoir plu-
sieurs blessures ; alors un traitement
long & douloureux te retiendra au lit ;

consumé par une fièvre dévorante , tu ne seras environné que d'objets lugubres , que des instrumens utiles & redoutables de la Chirurgie , qui , sondant tes blessures , & les aggrandissant souvent par des incisions profondes & nécessaires , te fera souffrir mille douleurs , pour amener par degrés ton entier rétablissement. Crois-tu qu'alors tu ne maudiras pas les transports d'une fureur peu réfléchie , qui t'auront exposé à mourir déshonoré dans un combat injuste & punissable , où à benir le ciel de te faire périr lentement dans ton lit , plutôt que sur un échaffaud..... Mais ce n'est point par ces horribles images que je prétends te faire changer de dessein , c'est en te peignant mes craintes , mes allarmes , & en te faisant entendre la voix du véritable honneur ,

La Marquise de F***.

*Du Château de F*** , le 15 Novembre , 17....*

L E T T R E X C I I I .

*La Comtesse de C*** , à la
Marquise de F***.*

D E P U I S que je suis instruite des vues coupables de mon fils sur notre chère Jeannette, je n'ai cessé de l'accabler de reproches. Le malheureux ! se proposer de corrompre l'innocence d'une jeune personne qui m'avait été confiée ; que vous & moi , regardons comme notre fille ! Une vertu aussi pure devait exciter son admiration & son respect ; & ce n'est pas le tout d'être élevé par sa naissance , il faut encore se distinguer par sa conduite. Mais loin de se montrer dignes du rang qu'ils occupent , la plupart des gens de condition ne songent qu'à s'adonner à

tous les vices, & ne consacrent leurs richesses, qu'à satisfaire les passions que leur inspire une vie libertine ; comme s'il n'y avoit pas dans la pratique de la sagesse, des plaisirs moins chers & plus délicieux ! Ces remontrances, répétées chaque jour, & beaucoup d'autres que j'omets, au-lieu de toucher mon fils, absolument incorrigible, l'ont tellement impatienté, qu'avant-hier, dans la matinée, il a quitté l'appartement qu'il occupait chez moi, & s'est retiré auprès d'un ami, fameux par ses débauches, & que je ne voulais point absolument qu'il fréquentât. J'apprends qu'il se monte une maison, & qu'il veut jouir du bien de son père, en vertu de sa majorité. Je ne puis le lui disputer ; mais pour le mien, il ne l'aura jamais ; car s'il continue de vivre dans le désordre, j'y suis décidée, je le déshérite. Il n'y a point à douter qu'il ne se pervertisse de plus-

en-plus : j'ai pourtant fait tous mes efforts pour vaincre son funeste penchant , en le grondant , en le querellant sans cesse , & en lui refusant tout l'argent qu'il me demandait. Mais son mauvais naturel l'emporte sur mes soins & sur mes bontés pour lui , dont il achèvera de se rendre indigne. Au reste , j'ai encore quelque espérance de parvenir à le corriger : quand il s'apercevra que je suis réellement irritée contre lui , & que je refuse , avec obstination , de le voir , peut-être qu'il desirera de changer de conduite , & viendra se remettre sous l'œil vigilant d'une mère qui ne l'aime que trop.

Nous n'avons encore aucune nouvelle de Jeannette : cette pauvre enfant est sûrement retenue dans un lieu où elle n'a point la liberté d'écrire. Un célèbre Avocat, nommé M. P***, qui paraît aussi honnête-homme que bon Jurisconsulte, fait de son côté de

grandes perquisitions ; il prend l'intérêt le plus vif à notre chère fille , à cause de fa sœur Louise , qu'il se propose même d'épouser : c'est une conquête , dont je vous prie de féliciter , de ma part , l'aimable Payfanne. M. de Fontenor continue d'être inconsolable ; & le jeune Marquis se porte de mieux en mieux ; il envoie tous les jours Picard , s'informer si j'ai fait quelque découverte ; mais je ne peux que lui mander la même réponse. Consolez-vous cependant , mon amie , nous serons peut-être plus heureuses , quand nous nous y attendrons le moins.

La Comtesse de C * * *.

De Paris , le 18 Novembre , 17...



L E T T R E X C I V .

*Le Marquis de F***, à sa
Mère.*

MADAME ET TRÈS-CHÈRE MÈRE ;

M O I, me plaîre à causer vos allar-
mes ! Moi, continuer à m'occuper d'un
dessein qui trouble la tranquillité de
vos jours ! Non, mon bonheur sera
toujours de mériter votre tendresse, &
de prévenir tous les vœux d'une mère
aussi digne d'être aimée. Eh ! qu'aviez-
vous besoin de mettre en usage les
plus fortes raisons pour me persuader ?
Il suffisait d'un seul mot, & je me
hâtais d'obéir. Pourrai-je jamais cesser
d'être un fils soumis & respectueux,
quand vous êtes tout à la fois, & ma
mère & mon amie ? Vous avez tou-

jours cherché à m'éclairer par les charmes d'une vérité douce , qu'on se plaît à entendre , & qui repousse insensiblement l'erreur du fond de notre âme ; ainsi que le soleil , en s'élevant par degrés sur l'orison , dissipe peu-à-peu les ombres de la nuit , & lance enfin , du haut des cieux , des gerbes de lumière ; ce n'est point par la force que vous avez voulu subjuguier mon entendement & ma raison , mais par des leçons remplies d'aménité & de cette éloquence touchante , puisée dans le sentiment. Je rougirais que vous m'eussiez trouvé indocile , & je vous prie même de nous rendre à tous les deux assez de justice , pour croire qu'il était impossible que je ne me rendisse point à vos conseils. Jugez donc , mère aussi tendre que respectable , si votre fils sera jamais capable de ne plus vous aimer. Il faudrait que j'eusse un cœur bien ingrat pour cesser de vous chérir

pour oublier un seul instant vos bontés. Je ne me pardonnerai de ma vie, les chagrins & les inquiétudes que vous a causés ma Lettre..... O Dieu ! j'ai pu affliger une mère pour laquelle je donnerais tout mon sang ; j'ai fait couler ses larmes, malheureux ! & je desirais si vivement d'être l'objet de sa joie & de son bonheur ! Mais j'étais emporté par une passion qui maîtrisait tous mes sens, & ce n'était pas moi qui écrivais, mais une fureur aveugle & frénétique..... C'en est fait, je les déteste ces transports odieux, qui rendent l'homme féroce, en ne paraissant lui inspirer que de la bravoure ; je frémissais d'avoir regardé les duels comme des combats qui attestent le courage & couvrent d'une véritable gloire ; je ne songe qu'avec horreur au desir que j'osais former de répandre le sang de mon ami, de porter la plus vive douleur dans l'âme de sa mère, ou dans

celle de la mienne. Vos sages avis ont fait entrer le calme dans mon âme, ont dessillé mes yeux, & m'ont découvert l'abîme où j'allais me précipiter. A peine ai-je eu achevé de lire votre Lettre, que me sentant remis de mes contusions, je me suis fait conduire à la demeure actuelle du Comte de C***; je l'ai surpris en entrant tout-à-coup dans sa chambre, & bien davantage encore en l'embrassant affectueusement, & le priant d'excuser mes vivacités de jeune homme: il a répondu de bonne grace à mes caresses, & nous nous sommes juré, pour la vie, une amitié à toute épreuve.

J'ose m'en flatter, vous reviendrez à moi aussi facilement que le Comte... O ma mère! je suis encore digne de vous; rendez toute votre tendresse à un fils, plus inconsidéré que coupable; il mériterait d'en être privé à jamais, si vous étiez moins indulgente

& moins bonne. Non, je ne crois plus que vous m'avez enlevé Jeannette, je n'en accuse que la fatalité qui me poursuit; je suis d'autant plus sensible à la perte de cette adorable personne, que j'aime à me dire que vous approuveriez la pureté des sentimens qu'elle m'inspire. Eh! pourquoi condamneriez-vous un amour fondé sur l'estime & la vertu, & qui, joint à la tendresse filiale, me servira d'aiguillon pour saisir toutes les occasions de me distinguer dans le monde: il me serait si doux d'être applaudi de ma mère & de celle. à qui je n'ose donner le nom de mon amante!... Je l'ai peut-être perdue pour toujours, & le désespoir serait mon partage, sans les consolations que j'ose attendre de vos bontés.

Je suis, &c.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, le 19 Novembre, 17..

L E T T R E X C V.

*M. P***, Avocat, à Louise*
*R***.*

Nous nous étions flattés d'être sur le point de retrouver Mademoiselle votre Sœur ; mais notre attente est trompée. L'homme dont je vous ai parlé & qui fait le métier d'espion, n'a pas manqué d'être conduit par son Confrère, à la maison où l'on croyait qu'était renfermée celle qui fait l'objet de nos inquiétudes & de nos recherches. Parvenu à ce point qui semblait très-important, d'exactes informations ont appris à mon homme, que la jeune personne qui était dans cette maison, était la fille d'un honnête Bourgeois, qui avait été contraint de la laisser au grand Seigneur qui la lui avait ravie.

dans la crainte de s'attirer un ennemi aussi puissant. C'est ainsi que le vice triomphe tous les jours dans la célèbre Capitale de la France : avec un rang considérable & beaucoup de richesses, on est sûr de s'y livrer presque impunément à toutes sortes de désordres.

Quoique mes perquisitions aient été jusqu'à ce moment inutiles, je ne désespère cependant point encore de rencontrer enfin cette chère Sœur, dont la perte vous afflige avec raison. Qu'il me tarde de voir vos vœux & les miens, comblés à cet égard ! Je pourrai du moins alors vous entretenir de mes sentimens, & presser l'instant qui doit me rendre heureux.

P * * *.

De Paris, le 19 Novembre, 17....

 LETTRE XCVI.

*La Comtesse de C * * * , à la
Marquise de F * * * .*

MA chère amie , réjouissez - vous ;
je reçois à l'instant des nouvelles de
votre chère Jeannette , & c'est elle-
même qui m'informe de son fort. Li-
sez promptement le Billet qu'elle vient
de m'écrire , & qu'un Commission-
naire a remis à mon Suisse.

*Billet de Jeannette R * * * , à la
Comtesse de C * * * .*

Je pense , Madame , que ma subite
disparution vous aura beaucoup in-
quiétée ; c'est ce qui m'engage à vous
faire savoir qu'elle fut très-volontaire
de ma part , & que je suis dans une

maison honnête , où je n'ai plus à craindre les ruses & la séduction que Monsieur le Comte , votre fils , & Monsieur de Fontenor , voulaient mettre en usage pour abuser de mon innocence Je suis instruite de leurs vues criminelles, dont l'honnêteté de votre âme ne vous permettrait point de vous douter. Je suis fâchée, Madame , de ne pouvoir vous en dire davantage , & que les précautions auxquelles m'obligent les deux suborneurs que je dois fuir , me forcent de vous laisser ignorer ma demeure. Contentez-vous , Madame , de savoir que je suis très-heureuse dans mon asyle , & que je serai toujours reconnaissante de vos bontés , ainsi que des soins maternels de Madame la Marquise , à qui je vous supplie de mander que je vis encore pour bénir son nom.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 20 Novembre, 17...

*Suite de la Lettre de la Comtesse
de C * * *.*

Eh bien, que pensez vous de ce Billet ? Ne semble-t-il pas renfermer quelque mystère ? Autrefois l'innocente Jeannette avait la discrétion, la générosité de cacher les faiblesses de son prochain; & la voilà qui les publie actuellement sans aucune réserve: elle est donc bien changée ! Je n'ose former aucun soupçon, & je vous laisse, ma chère Marquise, croire tout ce qu'il vous plaira. Pourquoi ne pas me mander sa demeure, & que veut dire l'accusation contre Fontenor ? Je ne suis point surprise des mauvais desseins qu'elle impute à mon fils, je le crois capable de tout; mais pour l'honnête Financier, ses intentions étaient droites, il agissait franchement, le mariage était l'objet de ses vœux. Tout ce qui

m'a fait plaisir en recevant le Billet de Jeannette, c'est qu'il m'a donné l'espérance qu'une autrefois nous en saurons davantage.

J'ai souvent le malheur de ne point me tromper dans mes conjectures. Je vous ai toujours dit que mon fils serait un libertin ; & voyez si j'ai mal jugé de son naturel vicieux. Depuis qu'il a quitté ma maison, & qu'il est tout-à-fait son maître, il entretient des Actrices, des filles de l'Opéra ; j'apprends chaque jour qu'il donne dans de nouveaux travers ; ses dépenses sont énormes ; j'aurais la douleur de le voir se ruiner dans peu d'années, si je ne travaille au plutôt à le faire renfermer, comme un libertin sans conduite, & dont la vie scandaleuse peut déshonorer sa famille.

La Comtesse de C***.

De Paris, le 20 Novembre, 17...

LETTRE XCVII.

*Jeannette R * * *, à sa sœur
Louise.*

JE me représente depuis long-tems, ma chère Sœur, le chagrin qu'a dû te causer l'incertitude où tu as été sur mon sort, & je t'aurais écrit bien plutôt, si j'en avais été la maîtresse. Enfin je suis libre de me satisfaire aujourd'hui, & je me hâte de t'apprendre tout ce qui m'est arrivée. Mais lorsqu'il m'est permis de rassurer ton amitié alarmée, je ne puis te faire savoir ma demeure; j'ai promis de te la raïre; & c'est à cette condition qu'on ne s'est plus opposé à l'envie extrême que j'avais de t'écrire: on a craint que tu ne découvrisses mon asyle, & qu'il ne vînt à être connu des personnes

qui se proposaient de séduire mon innocence , & qui pourraient alors trouver le moyen de m'en arracher. Pardonne-moi donc une dissimulation à laquelle je suis contrainte, & qui sera la seule que j'employerai avec toi,

Je reçus , il y a quinze jours , une Lettre du Marquis de F*** , datée de Paris, où il venait d'arriver , & qui me fut remise par Picard , son fidèle domestique; la lecture de cette Lettre me jeta dans un trouble inexprimable , en m'apprenant , d'une manière confuse , que j'étais menacée du plus grand des malheurs , qu'on abusait de ma confiance pour chercher à séduire ma vertu: le Marquis , après m'avoir informée que sa chaise de poste avait versé en route , & qu'il était grièvement blessé , finissait par me conjurer de me rendre promptement auprès de lui , afin qu'il m'informât du projet odieux

qu'on avait formé pour me perdre , & dont il ne pouvait m'instruire que de bouche : Picard devait me conduire secrètement à l'appartement qu'il occupait , & il y allait , me répétait-il plusieurs fois , & de sa vie & de mon honneur à ne point balancer à le venir trouver. Quelque singulière que me parût à moi-même la démarche qu'il exigeait , je crus devoir la faire , déterminée par les plus puissans motifs. Je sortis de l'Hôtel de Madame la Comtesse , sans être remarquée de personne , & me rendis à l'endroit qu'il m'indiquait dans sa Lettre , où Picard avait ordre de m'attendre ; mais au lieu de ce garçon , juge quelle fut ma surprise d'y trouver M. l'Abbé T***.

— » Ecoutez - moi , Mademoiselle , (me dit-il du ton le plus insinuant , en s'appercevant que je me disposais à le fuir) ; » écoutez - moi , j'ai des » choses importantes à vous révéler.

» Apprenez d'abord que c'est moi qui
 » ai fait écrire par le Marquis la Lettre
 » que vous avez reçue; j'ai frémi du
 » danger où vous étiez exposée, & je
 » viens vous en instruire & vous en
 » soustraire. Le Comte de C*** vous
 » regarde comme une victime destinée
 » à ses plaisirs criminels; après vous
 » avoir indignement trompée, il se
 » promet de vous céder à M. de Fon-
 » tenor, qui feint de vouloir vous
 » épouser, afin de mieux parvenir à
 » son but. Ouvrez les yeux, connaissez
 » qu'il n'est point en effet naturel,
 » qu'un Financier, qu'un homme qui
 » jouit au moins de cent-mille écus
 » de rente, & qui peut prétendre aux
 » meilleurs partis, aille borner ses vues
 » à devenir l'époux d'une jeune per-
 » sonne sans naissance & sans fortune:
 » ce n'est pas, Mademoiselle, que
 » par votre mérite & vos vertus vous
 » ne soyez digne d'une telle alliance;

„ mais nous ne sommes plus au tems
 „ où la Beauté & la sagesse, tenaient
 „ lieu de dot ; & un libertin , comme
 „ M. de Fontenor, n'est point assez déli-
 „ cat pour rappeler les usages antiques
 „ de ces heureux siècles. Vous ne pou-
 „ vez douter actuellement des mau-
 „ vaises intentions du Comte , puis-
 „ que c'est lui qui paraissait tout arran-
 „ ger pour votre mariage ; si cependant
 „ vous n'osiez encore le croire capable
 „ de telles horreurs , songez au rendez-
 „ vous qu'il vous avait pressée de lui
 „ accorder dans votre chambre pen-
 „ dant la nuit : ce seul trait doit vous
 „ découvrir toutes ses vues criminel-
 „ les. Mais je le démasque vainement ;
 „ comme vous demeurez dans la même
 „ maison , comme il peut vous voir &
 „ vous parler à chaque instant , vous
 „ succomberez un jour sous ses ruses
 „ & ses perfidies : votre innocence
 „ pourra-t-elle prévoir tous les pièges
 „ qu'il

» qu'il va vous tendre « ? . . . J'interrompis l'Abbé , & m'écriai , toute épouvantée de ce qu'il venait de me dire , que j'aimais mieux mourir , plutôt que d'habiter encore dans la maison de la Comtesse , où ma vertu était exposée aux derniers dangers . . . Cependant , repris-je , si j'avertissais cette Dame respectable , des indignes projets de son fils & du Financier , elle leur reprocherait vivement leurs desseins criminels , & ils seraient contraints d'y renoncer. L'Abbé me répliqua que des libertins aussi rusés , s'étonnaient peu lorsqu'ils rencontraient des obstacles , qu'ils changeraient de manœuvres , & parviendraient à leurs fins par des moyens dont il serait impossible de se garentir. — Mon Dieu ! que deviendrai-je donc ? m'écriai-je en pleurant amèrement. — Ma douleur & mon désespoir touchèrent l'Abbé T*** , qui , après un instant de

Seconde Partie.

L

réflexion , me dit que , si je voulais y consentir , il allait me mener chez une Tante qu'il avait à Paris , où je serais à couvert des recherches que ne manqueraient pas de faire les deux libertins , dont ma fuite tromperait l'espoir. Tu juges bien , ma Sœur , que j'acceptai avec reconnaissance , l'offre de l'Abbé ; nous montâmes aussi-tôt dans un de ces Carosses qui , pour un prix très-modique , conduisent ici , assez rapidement , d'un bout de la Ville à l'autre , & nous arrivâmes devant une maison aussi simple que jolie ; descendus de voiture , nous traversâmes plusieurs chambres meublées avec plus de goût que de richesse ; la Tante de M. l'Abbé vint au-devant de nous , & m'embrassa d'une manière fort amicale. C'est une Dame qui peut avoir quarante à cinquante ans , d'une physionomie intéressante , & d'une gaîté qui annonce que son âme est tranquile

& son caractère excellent. Elle a trois filles aussi aimables que leur mère, d'une beauté peu commune, & dont la société est tout-à-fait agréable : enfin, M. l'Abbé peut se vanter d'avoir une Tante infiniment respectable, & des Cousines qui réunissent les grâces au mérite.

C'est dans le sein de cette estimable & honnête famille que je coule des jours délicieux. Je te jure que je ne m'apperçois aucunement que je n'ai point encore osé sortir. Il ne manque que toi, ma chère Louise, pour rendre mon bonheur complet... Je désirerais aussi de voir quelquefois le Marquis... & je n'ose avouer que je songe encore avec plaisir au Comte de C*** ; il fait rendre ses vices si aimables !

JEANNETTE R***.

De Paris, le 20 Novembre, 17...

LETTRE XCVIII.

La même, à la Marquise de
*F * * **

MADAME,

QUOIQUE je sois bien persuadée que Madame la Comtesse vous aura fait part de mon Billet, je crois ne pouvoir me dispenser de vous écrire. Je serais on ne peut pas plus heureuse dans l'asyle où de fâcheuses circonstances me forcent à me tenir comme renfermée, si vous ne contribuez, Madame, à me faire souvent appercevoir qu'il m'y manque quelque chose. Je me retrace vos bontés pour moi, je me rappelle que vous m'avez toujours appelée du doux nom de votre fille; & je sens mon cœur qui voudrait

s'élancer jusqu'à vous. Ah ! dans de certains momens quelle serait ma félicité , si je me sentais pressée entre vos bras , & si je vous faisais l'aveu de toutes mes peines secrètes ô Dieu ! si mon départ précipité de chez Madame la Comtesse vous avait irritée ; si vous ne me regardiez plus que comme une étrangère , une ingrate , indigne d'aucun sentiment d'amitié , que vous voulez à jamais bannir de votre mémoire & de votre présence !... J'en mourrais & personne ne me plaindrait ; car enfin , je devais peut-être vous écrire les raisons qui m'engageaient à fuir la maison de Madame la Comtesse , ou me rendre promptement auprès de vous , Madame. Mais j'ai été si surprise , si troublée , en apprenant les embûches qu'on dressait à ma vertu , qu'hors d'état de réfléchir , j'ai accepté tout de suite l'asyle qui m'était offert

Aurai-je fait une faute impardonna-
ble ? Non, je demeure avec des per-
sonnes honnêtes , qui vous attesteront
ma conduite & quand je me
serais inconsidérément rendue coupa-
ble , le motif qui m'a fait agir me
servirait d'excuse , & je trouverais
ma grace dans votre cœur indulgent
& maternel.

JEANNETTE R***.

De Paris , le 21 Novembre , 17..



L E T T R E X C I X.

*Le Comte de C***, au Marquis
de F***.*

E H bien, Marquis, comment vous trouvez-vous du séjour de la Capitale ? N'êtes-vous pas enchanté de l'aimable liberté à laquelle on s'y livre, des différens plaisirs que l'on y goûte au gré de ses caprices ? N'avais-je pas raison de vous inviter à voler promptement dans cette Ville fameuse, où l'affaire la plus importante est celle de se divertir ? Ici la plupart des femmes ont trop d'esprit pour n'avoir pas senti le ridicule de ce bégueulisme qu'on appelle sagesse ; elles s'empressent de plaire à un bel homme, ou à celui qui possède l'heu-

reux talent de les amuser ; elles donnent chaque jour dans de nouveaux travers , sans craindre de s'exposer aux traits de la médisance ; car qui s'aviserait de songer à critiquer leurs actions , dans une Ville où l'on n'est occupé qu'à varier ses plaisirs ? au lieu qu'en Province on est esclave du préjugé , on n'ose y commettre d'agréables folies , on y mène une vie ennuyeuse & monotone , chacun s'observe & se dénigre par oisiveté , les femmes y sont prudes en public & froidement galantes en secret ; la moindre petite faiblesse qu'elles oublient de cacher , est aussi-tôt divulguée & représentée comme un crime capital.... Ma foi , vive Paris ! c'est le séjour de la liberté , le centre de la joie & de la bonne compagnie ; la raison n'y est point lourde , pédantesque ; elle est gaie , vive & charmante ; on végète par-tout ailleurs ;

on ne jouit de la vie que dans cette Capitale des Arts & des Amours badins : avisez-vous en Province d'entretenir avec éclat une Beauté docile ; comme l'on crîra ! comme vous serez honni & détesté ! Eh bien , à Paris , la chose paraît si simple , si naturelle , qu'on n'y fait aucune attention Mais à qui vais-je vanter ses agrémens ? à un honnête Gentilhomme nouvellement sorti de son antique château , qui n'a vu que son grave Curé & des Bergères assez fortes pour être cruelles. Ce qu'il y a de pis encore , c'est que vous êtes amoureux fou d'une Nymphé sauvage , qui court actuellement les champs ; ses rigueurs & son absence vous engagent à fuir la société , & ne vous ont point encore permis de connaître tous les amusemens qui font nos délices : peut-être même que le scrupule s'en est mêlé ; vous auriez craint de vous

couvrir de ridicule & de honte, si vous aviez suivi l'exemple des Seigneurs de votre âge, & des riches barbons qui servent de spectacle dans la Capitale. Eh, mon cher Marquis, dépêchez-vous bien vite à devenir plus raisonnable, ou courez vous renfermer dans votre vieux donjon; personne n'oserait vous fréquenter ici. Tenez, en faveur de votre jeunesse, de votre inexpérience, & de notre amitié, je veux bien vous servir de Mentor. Je vais commencer par vous démontrer votre erreur sur deux points essentiels, tant au sujet de la retraite où vous confie un amour malheureux, qu'au sujet des préjugés gothiques qui pourraient vous faire regarder comme criminels les mœurs & les usages adoptés dans un certain monde. Parlons d'abord de cette passion languoureuse qui vous séquestre du commerce des vivans. Je suis très-

fâché de la singulière éclipse de Mademoiselle Jeannette , à laquelle je ne comprends rien ; mais je ne prétends pas pour ce triste évènement , renoncer à mes plaisirs ; plus je l'estimais , plus je dois chercher à me consoler de son absence. Voilà ce que vous devez faire , mon cher Marquis ; votre désespoir ne saurait empêcher qu'on n'ignore ce qu'elle est devenue ; dissipez votre douleur en faisant une autre maîtresse , qui vous fera d'autant mieux supporter la perte de celle que vous pleurez , qu'elle sera beaucoup plus traitable : si votre chère inhumaine revient , vous serez libre d'aller langoureusement soupiner à ses pieds ; si , par hasard , son éclipse doit être de durée , vous aurez du moins pris de bonne-heure un parti qu'il faudra que vous preniez tôt ou tard ; & c'est à quoi j'en voulais venir. Pourquoi , en effet , ne voleriez-vous pas

de Belle en Belle ? Pourquoi ne seriez-vous pas un aimable partisan d'Épiqueure & de la volupté ? Ce serait vous couvrir de ridicule , que d'affecter une conduite trop singulière ; & tout dépend de la manière dont vous ferez votre entrée dans le monde. Vous savez que l'on doit se plier à la façon de penser des personnes avec qui l'on va vivre ? Eh bien , soyez donc moins régulier dans votre conduite , ou plutôt ayez moins de misanthropie , & soyez plus agréable. Sortez , sortez de votre retraite , venez augmenter le nombre des Êtres charmans qui contribuent au bonheur de la Société , en s'enivrant de mille plaisirs. Quoi ! voilà quinze jours que vous êtes à Paris , & vous n'avez point encore une maîtresse en titre , connue de la Ville & de la Cour ! Mais vous êtes déshonoré pour peu que vous continuiez ce train de vie ; on vous regar-

dera comme un homme indigne d'attention ; vous serez parfaitement ignoré , ou si l'on prononce votre nom , ce ne sera que pour vous tourner en ridicule. Il vous faudra par la suite faire mille extravagances , afin de rétablir votre réputation , au lieu qu'actuellement une seule folie suffit pour vous faire considérer. La stérilité de la langue , ou mon peu d'usage d'écrire , m'oblige d'appeller *folie* ce qui est réellement une action de sagesse ; car enfin , la raison elle-même ne nous prescrit-elle pas de bannir le chagrin & de couler nos jours le plus agréablement qu'il est possible ? Ainsi , tout bien considéré , je vous somme , Monsieur le prétendu Philosophe , à vous rendre chez moi demain , vers les neuf heures du soir. Je veux faire la dédicace de ma nouvelle demeure par un souper charmant , composé d'aimables libertins ,

& des plus jolies Nymphes de l'Opéra, qui se proposent de perfectionner votre éducation : nous verrons, mon cher Marquis, si vous aurez la force d'être indocile aux séduisantes leçons de ces nouveaux Précepteurs.

Le Comte de C***.

De Paris, le 20 Novembre, 17...

L E T T R E C.

*La Marquise de F***, à
la Comtesse de C***.*

Nous avons donc enfin reçu des nouvelles de ma Jeannette ! Je suis tranquille sur son existence, & il me paraît aussi que je ne dois point m'inquiéter sur sa santé. Nous commençons à voir un peu clair dans une aventure qui nous a tant étonnées, &

qui m'a causé la plus violente affliction : cette chère enfant s'est retirée volontairement dans une maison particulière ; mais quel est cet asyle ? quelles sont les personnes qui le lui ont offert ? C'est ce que le tems pourra seul nous apprendre. En attendant cet éclaircissement , on ne saurait douter qu'elle n'ait crainé pour sa vertu , & qu'elle n'ait pris la fuite , afin de se dérober à la séduction. Mais devez-vous être si cruellement irritée contre votre fils ? N'est-il pas assez à plaindre d'éprouver une passion malheureuse , sans l'accabler encore de votre haine ? Etait-ce par les reproches les plus durs , que vous pouviez lui faire sentir sa faute ? Vous aviez la voie de la douceur , des remontrances , de la persuasion , pourquoi ne l'avez-vous pas tentée ? En laissant toujours éclater une humeur sévère , on indispose les personnes qu'on voulait instruire &

éclairer; & il est tout simple qu'elles croient même qu'on a tort de blâmer leurs actions, puisqu'on ne saurait ni leur dire de bonnes raisons, ni leur parler d'un ton modéré. Eh ! dites-moi, mon amie, quand vous voulez obtenir quelque chose dans le monde, ne mettez-vous pas en usage la douceur & toutes sortes de ménagemens ? Pourquoi donc refuser de recourir aux mêmes moyens quand il s'agit de persuader à un fils des choses dont dépend son bonheur ? Moins nous avons quelquefois de disposition à faire le bien, soit par indifférence, soit par un vice secret de notre âme, plus il faut de soins & de peines pour nous porter vers la vertu : il en est de même d'un jeune homme livré à l'empire des sens & à l'impétuosité des passions ; on doit le ramener par degrés à la sagesse, en lui parlant avec cette modération ; cette aménité si né-

cessaires vis-à-vis des personnes indifférentes , & par conséquent beaucoup plus utiles à l'égard de celles qui nous sont chères. Ah ! si je n'étais retenue ici par une espèce de paralysie qui me permet à peine de me remuer , & me fait souffrir des douleurs incroyables , j'irais au plutôt à Paris , je ferais entendre raison au Comte , qui n'est qu'un étourdi , un fou ; & , ce qui serait bien moins facile , je vous rendrais vous-même plus raisonnable ; je tâcherais aussi de retrouver ma Jeannette ; & tous mes vœux seraient comblés. Comment ne ferais-je pas heureuse , en effet , si je goûtais encore la douceur d'embrasser une jeune personne que je chéris comme ma propre fille ; & si je parvenais à faire le bonheur de mon amie , en la réunissant à un fils digne d'elle !

La Marquise de F***.

*Du Château de F*** , le 24 Novembre , 17....*

L E T T R E C I.

*M. P***, à Louise R***.*

Vous occupez-vous tellement de Mademoiselle votre Sœur, aimable Louise, que vous ne puissiez aussi songer aux autres personnes qui vous chérissent ? Si l'attachement qu'on a pour vous, est un titre qui assure une place dans votre souvenir, je me flatte d'être encore plus digne de ce bonheur que tous ceux qui vous connaissent. Cependant, je m'apperçois que vous m'oubliez, ou que, du moins, vous négligez de m'écrire : il s'est écoulé je ne fais combien de jours depuis que j'ai reçu votre dernière Lettre, & vous gardez un silence qui me cause la plus cruelle inquiétude. Se-

riez-vous malade, ma chère Louise, ou m'auriez-vous tout-à-fait banni de votre mémoire & de votre cœur ? L'une ou l'autre de ces deux suppositions me sont également douloureuses. Ah ! tirez-moi d'une incertitude qui m'afflige, & apprenez-moi promptement quel est mon sort : la découverte d'une triste vérité ne saurait m'affliger davantage que le doute cruel où je languis. Madame la Marquise de F***. vous a certainement fait savoir les nouvelles qu'elle vient d'apprendre de Mademoiselle votre Sœur ; elles doivent vous tranquiliser : rien ne vous empêche donc de combler mes vœux, en me marquant le jour que vous fixez pour notre mariage. Un seul mot de votre part, je me hâte de remplir les formalités nécessaires, je vôle au Village de S***, mon frère nous donne la bénédiction nuptiale, & je vous mène comme en

triomphe à Paris , montrer à cette Ville étonnée , l'innocence & la vertu , préférées à la Beauté riche , coquette & orgueilleuse. Mais peut-être , Mademoiselle , ne jugez-vous point à propos de faire de si-tôt mon bonheur , afin d'éprouver la sincérité de mes sentimens , & dans la persuasion où vous pouvez être que la résistance , atteste la sagesse de votre sexe , & qu'un bien long-tems attendu en paraît beaucoup plus précieux. Si telle était votre façon de penser , je vous représenterais qu'elle n'est pas tout-à-fait juste & que vous êtes même dans l'erreur. L'amour que vous m'inspirez , étant fondé sur l'estime , doit durer autant que ma vie ; vouloir éprouver sa constance , c'est mettre en doute si je chérirai toujours la sagesse & l'honneur. Il me reste à combattre encore un préjugé trop commun dans les personnes de votre sexe , qui les

oblige à tenir long-tems dans l'attente l'honnête homme dont les vues sont légitimes, & dont en secret elles desireront même de couronner la sincère ardeur. Soyez sûre, belle & sage Louise, qu'il est bien plus flatteur, pour un homme véritablement épris, d'obtenir tout de suite la félicité après laquelle il soupire, que s'il n'en jouit enfin qu'à force de persévérance : il peut se dire que la sympathie qui le charme & l'entraîne, agit aussi sur sa maîtresse, & l'a contrainte à le rendre heureux sans délai ; au lieu que celui qui ne réussit qu'après une longue & douloureuse attente, peut croire qu'il n'obtient le prix de son amour qu'à force d'importunités ; il a droit encore de soupçonner de froideur la Beauté si difficile à s'attendrir, & de l'accuser d'avoir employé le manège de la coquetterie, parce qu'elle se plaîsait davantage à contempler les

peines d'un esclave , qu'à recevoir les tendres soins d'un amant. Mais , vous écririez-vous peut-être , comment distinguerait-on l'homme qui aime avec sincérité , de celui qui n'emploie que la feinte ; & qu'il serait facile d'être trompée , s'il fallait mettre une sole précipitation dans un choix d'où dépend le bonheur de la vie ! Prenez garde , ma chère Louise , que je ne dis pas qu'une jeune personne doive trop se hâter à répondre aux vœux de son amant ; mais qu'elle ne doit point le faire languir par des délais multipliés , sur-tout s'il est véritablement amoureux , & si ses vues sont légitimes , ce qu'il est facile de connaître au langage qu'il tient ; & s'il ne fonde ses espérances que sur une union autorisée par la Religion & les Loix. Vous pouvez juger actuellement si je mérite que vous différerez encore le jour après lequel je soupire. Si votre

cœur restait inflexible, ou qu'un sentiment de modestie vous empêchât de rien décider au sujet de notre mariage, je conjure la bonne mère Michelle de tout arranger elle-même, & de vous disposer à m'écrire au moins une simple Lettre d'amitié.

P * * *.

De Paris, ce 23 Novembre, 17....

LETTRE CII.

*Le Marquis de F * * *, au
Comte de C * * *.*

JE suis encore plongé dans un ravissement qui me laisse à peine la force de m'exprimer. Ah! mon cher Comte, les aimables enchanteresses que vous m'avez fait voir! L'agréable sou-

per ! Je ne puis songer aux plaisirs que j'ai eus sans éprouver la plus douce émotion. C'en est fait , je me livre entièrement à vos conseils , je me prête avec docilité à tout ce que mon ami voudra me prescrire. Eh, de quelles délicieuses sensations me serais-je privé , si j'avais refusé de vous croire ! Je m'imaginais que le bonheur dérivait des sentimens dont mon âme a jusqu'à présent été nourrie ; mais que j'étais dans l'erreur ! Rempli d'une prévention tout à-fait ridicule , je me rendis hier au soir chez vous ; je me promettais d'être toujours gravement enfoncé dans ma sagesse , & de me repaître constamment du chagrin que me cause la disparition de ma chère Jeannette. Il était difficile que je pûsse résister aux moyens que vous aviez mis en usage pour dissiper ma mélancolie , & la morgue de Caton que je prétendais afficher dans mon adolescence.

A peine ai-je paru dans le fallon où tout votre monde était rassemblé, que chaque convive est venu m'embrasser d'une manière très-affectueuse ; je me suis vu tout-à-coup des amis distingués par leur naissance, par leur esprit & leur caractère enjoué. Comme mon cœur a palpité quand des femmes charmantes ont approché de ma bouche leurs lèvres de rose ! J'avais peine à cacher mon trouble ; vous vous êtes, je crois, apperçu de mon embarras, car je vous ai vu sourire dans l'instant où ma timidité devait être, en effet, fort divertissante. Tandis que je rougissais à chaque monosyllabe qu'on m'adressait, la conversation s'est animée : quelle vivacité ! quelle aimable pétulance ! un propos succédait rapidement à l'autre : ainsi que dans un feu d'artifice, si j'ose me servir de cette comparaison, une gerbe qui s'élance dans les airs, est bien-tôt suivie

Seconde Partie.

M

d'une autre composition pyrrique, qui éblouit les yeux par ses feux diversifiés. On a fait l'éloge du plaisir ; on a vanté les charmes d'une vie consacrée à la volupté ; on a passé en revue les plus jolies Actrices des trois Spectacles ; on a conté leurs histoires scandaleuses ; on a dépeint avec des couleurs séduisantes le bonheur que goûtent leurs amans, tant ceux qui sont duppes de leurs perfidies, que ceux qui en sont sincèrement aimés. Les images voluptueuses qui m'ont été offertes, & les louanges prodiguées aux sectateurs d'Epicure, n'auraient peut-être fait qu'une légère impression sur mon âme, sans la vue & les agaceries des jeunes Beautés que vous aviez rassemblées. Je tâchai d'abord d'en détourner mes regards : efforts superflus, qui m'ont privé pendant quelques instans d'une des plus douces sensations que l'on puisse éprouver !

Est-il rien de si délicieux que de contempler une jolie femme ? J'ai enfin cédé au charme secret qui m'attirait malgré moi, mes yeux se sont fixés sur les grâces qui semblaient à l'envi chercher à me plaire. O Dieu ! quel spectacle ravissant ! des minois fripons me souriaient d'un air tendre ; mon œil se perdait avec délices dans les lys & les roses, & s'égarait doucement sur l'albâtre d'une gorge charmante, dont il admirait le contour, les formes heureuses. Mais la jeune personne qui m'a le plus frappé, c'est la petite Julie, danseuse de l'Opéra ; ses grands yeux noirs, contrastent singulièrement avec la blancheur de son teint, & son nez en l'air lui donne quelque chose de mutin qui lui sied à merveille, & qui annonce avantageusement l'esprit dont elle petille : sa taille bien prise & svelte, accompagne la délicatesse de toute sa personne : comme elle est

petite & très-bien faite , on peut dire qu'elle réunit toutes les grâces en miniature. Le plaisir que j'avais à la regarder , n'était balancé que par celui de l'entendre parler & d'admirer sa gaîté vive & folâtre. Vous m'avez placé à table entr'elle & une brune piquante ; cette attention de votre part m'a pénétré de joie..... Enfin , cher Comte , je serais enchanté de me trouver quelquefois avec elle ; je desirerais bien encore d'avoir le bonheur d'en être aimé ; mais comment faire ma cour à cette belle personne , moi qui ne suis point assez heureux pour en être connu ?

N'allez pas croire que je voulusse être infidèle à l'adorable Jeannette ; il me serait impossible de l'oublier un seul instant ; je me proposerais seulement de chercher dans la société de Mademoiselle Julie , une dissipation à ma tristesse & à ma vie solitaire.

[169]

Mais je ne fais comment me présenter chez elle ; & quand il me serait permis de la voir quelquefois, daignerait-elle s'intéresser à mes peines & aux sentimens qu'elle m'inspire ?

Le Marquis de F * * *.

De Paris , le 21 Novembre , 17. . .

LETTRE CIII.

*Jeannette R * * * , à sa Sœur
Louise.*

P LUS je vis dans l'asyle que m'a procuré M. l'Abbé T * * *, plus j'ai lieu de m'y plaîre. La connaissance intime que j'ai faite des personnes qui composent ma société ; contribue encore à me rendre plus agréable ma nouvelle demeure. La respectable

M 3

sante de l'Abbé est toujours d'une humeur charmante, ainsi que ses trois filles. Il faudrait que mon caractère fût bien difficile à manier si les attentions qu'on a pour moi ne faisaient naître dans mon âme la reconnaissance & une amitié sincère : tu fais, ma chère Sœur, que ma douceur naturelle, qui ne s'est jamais démentie, m'a toujours portée à me lier aisément. Comme je me croirais reprehensible de ne point penser d'une manière favorable de tous ceux dont la conduite ne paraît avoir rien de suspect, peut-être pourrait-on m'accuser de trop de facilité ; mais j'aime mieux m'attirer ce reproche, que celui d'une défiance mal-fondée & injuste. Cette réflexion ne se rapporte aucunement aux aimables parentes de M. l'Abbé T*** ; elles sont dignes de toute mon estime ; je ne la place ici que comme un retour que je fais

sur moi-même , & qu'afin de te montrer que je fais me connaître.

Je reviens à la vie que je mène actuellement. Dans la crainte de rencontrer aux Spectacles ou aux Promenades les deux suborneurs que je dois fuir avec le plus grand soin , je n'ai point encore sorti de la maison où je suis. Mais les différens amusemens que l'on me procure , ne me laissent pas le tems de m'ennuier , ni même de m'appercevoir que je suis dans une espèce de prison. Les jeunes personnes qui daignent la partager avec moi , sont douées d'autant de talens qu'elles possèdent de grâces ; l'une joue de la Mandoline , l'autre pince de la harpe , & la troisième chante d'une manière ravissante ; pour comble de bonheur , j'ai trouvé dans la maison un vieux Clavecin , assez en désordre , mais dont je puis encore tirer quelques sons. Les trois belles cousines & moi ,

nous réunissons nos divers talens , nous faisons de la musique , & je te promets que nos concerts sont charmans : ce qui les rend encore plus agréables , c'est que les morceaux que nous exécutons , n'ont point l'air de jérémiade , comme ceux que je chantais au Château ; ils respirent la tendresse , & portent dans l'âme une douce langueur ; ce sont des Ariettes détachées des meilleurs Opera-Comiques nouveaux ; genre que Madame la Marquise proscrivait de chez elle , comme trop indécent. Presque toutes les matinées s'écoulent dans les soins que je donne à ma toilette ; car mes jeunes amies prétendent qu'une femme ne doit jamais négliger sa parure ; elles me prêtent des robes , des coëffes , des pompons , & me prodiguent mille louanges , que je tâche de mériter. Les autres instans de la journée sont remplis par des lectures amusantes ,

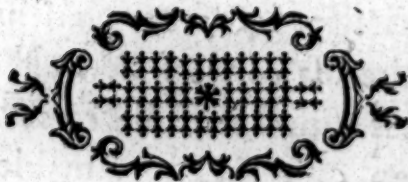
que nous faisons en commun ou bien en particulier, & l'on ne me prête point de Livres ennuyeux, tels que des sermons, des discours de morale, des histoires Romaines, &c. l'Abbé ne m'apporte que des brochures nouvelles & des Romans bien tendrés, où l'amour & la volupté jouent toujours le principal rôle. Ne faut-il pas employer toutes sortes de moyens pour me dissiper dans la retraite où je suis contrainte de me tenir renfermée? Je dois encore te dire que M. l'Abbé T * * * me tient compagnie le plus souvent qu'il lui est possible; il me fait rire par les contes plaisans qu'il me débite; sa conversation est on ne peut plus amusante: il s'en fallait de beaucoup qu'il fût aussi aimable lorsqu'il était au Château.

Adieu, ma chère Sœur, n'aie aucune inquiétude sur mon sort; je suis très-heureuse; il ne me manque que

la satisfaction de pouvoir t'embrasser,
 & d'avoir la liberté d'apprendre à Ma-
 dame la Marquise où je suis, & com-
 bien j'ai lieu d'être contente. Mais
 on exige que je garde encore le se-
 cret ; & je pense, ma Sœur, que tu
 ne découvriras même à personne le
 peu qu'il m'est permis de t'apprendre
 sur ma destinée actuelle.

JEANNETTE R * * *.

De Paris, ce 21 Novembre, 17..



LETTRE CIV.

*Louise R***, à M. P***.*

MONSIEUR,

PERMETTEZ-MOI de vous le dire ,
vous m'accusez de choses dont je suis
très-innocente , & auxquelles même
je ne comprends rien. Ce n'est point
au Village que les filles connaissent
ce que vous appelez du manège & de
la coquetterie ; elles ne cachent jamais
leurs sentimens , & déclarent tout
bonnement ce qu'elles pensent. Les
Demoiselles de la Ville peuvent avoir
plus d'esprit & de beauté que nous ;
mais nous avons plus de franchise
qu'elles. Je ne puis mieux répondre
à votre Lettre , attendu que je ne me

flatte pas d'entendre tout ce qu'elle contient. La mère Michelle , qui s'est embarrassée dans l'explication qu'elle a tâché de m'en donner , voulait que j'allasse la faire lire à M. votre frère le Curé ; mais il m'a semblé que c'était fort inutile , puisque si je ne conçois pas la force de vos raisonnemens , j'entrevois à-peu-près ce qu'ils veulent dire. Vous vous plaignez , Monsieur , de ce que je ne vous écris pas bien souvent. Mais vous devriez songer aux nombreuses occupations des gens de la campagne : pour moi , j'aide la mère Michelle à préparer à manger à trois garçons de ferme ; je garde nos bestiaux ; quand notre Bergère est malade , je traîs les vaches , je vais vendre le lait , je fais le beurre & le fromage : croyez-vous après ça , Monsieur , qu'il me reste beaucoup de tems pour vous écrire ? Vous prétendez encore que notre mariage de-

vrait se faire tout de suite , parce qu'il n'a , dites-vous , été reculé qu'à cause du chagrin où nous avons été au sujet de ma pauvre sœur , dont nous avons heureusement des nouvelles. Il est vrai que nous sommes moins inquiets du depuis que nous savons qu'elle n'est point morte ; mais nous ignorons où elle est , & quand nous pourrons la revoir ; & son absence ferait une raison assez forte pour reculer mon mariage , quant même je n'en aurais pas encore une autre , que je vais avoir l'honneur de vous dire. Il est d'usage que les filles de la campagne ne se marient qu'à vingt-cinq ans ; & je veux suivre cette sage coutume. Vous sentez , Monsieur , qu'il faut dans une femme la maturité de l'âge , pour qu'elle remplisse tous ses devoirs de mère de famille. Trouvez-donc bon que je commence par devenir raisonnable , avant d'avoir des enfans à qui

je dois inspirer de la raison. Un autre motif m'empêche encore de céder à l'empressement que vous témoignez de m'épouser. C'est qu'il sera tout simple que j'aie à habiter avec vous à Paris ; & je vous avoue que j'aurai bien de la peine à me résoudre à demeurer dans une Ville où presque tout le monde est vicieux & méchant, & où il est si difficile d'être honnête. O Dieu ! si je n'y demeurais que pour cesser d'être sage ! Cette idée me fait frémir & m'oblige de terminer ici ma Lettre , laissant à mon silence à vous expliquer tout ce qui se passe en moi.

LOUISE R***.

*Du Village de S***, le 26 Novembre, 17....*

L E T T R E C V.

*Jeannette R * * * , à sa sœur
Louise.*

QUE je vais te surprendre , ma sœur ! M. l'Abbé T * * * se propose de quitter le petit-collet & de m'épouser. Il me sacrifie les espérances qu'il avait d'obtenir un jour quelque bénéfice considérable ; il est d'une bonne famille & sera très-riche à la mort d'un oncle dont il est l'unique héritier. Ainsi tu vois que ce parti est très-avantageux pour moi , & que je n'ai pu refuser mon consentement. Mais apprends plus en détail ce qui s'est passé depuis ma dernière Lettre. M. l'Abbé T * * * est entré ce matin dans ma chambre , (j'étais seule pour

lors) il s'est assis à côté de moi , & me prenant la main , il m'a parlé à - peu - près en ces termes : — » Je » vous aime depuis long-tems , Ma- » demoiselle ; je me flattais d'avoir » triomphé de mon amour , quand je » vous ai offert un asyle où vous êtes » en sûreté contre les pièges qu'on » osait rendre à votre vertu ; mais le » plaisir de vous revoir chaque jour » a rallumé dans mon cœur une pas- » sion que je croyais éteinte. N'en » prenez cependant aucun ombrage ; » loin d'allarmer votre sagesse , je » veux que mes sentimens contribuent » à la faire briller , en vous procu- » rant un établissement avantageux. » J'ai de grands biens à prétendre à » la mort d'un oncle , & je jouis » d'une pension viagère d'environ cent » louis ; je ne suis point engagé dans » les Ordres ; je peux quitter le petit- » collet & vous offrir ma main &

» ma fortune. Ce mariage renversera
 » toutes les espérances du Comte &
 » du Financier ; vous n'aurez plus
 » rien à craindre de leur part. Voyez,
 » belle Jeannette , si vous voulez
 » assurer mon bonheur , & j'ose dire
 » le vôtre ; mais si la réponse que
 » vous allez faire ne devait pas m'être
 » favorable , songez bien , avant de
 » vous expliquer , que vous ne pou-
 » vez , sans les raisons les plus for-
 » tes , refuser un homme qui vous
 » adore , qui n'a que des vues légi-
 » times , & qui vous procure une
 » fortune très-honnête. « —

Pendant que l'Abbé T*** me
 parlait de la sorte , j'étais agitée par
 une foule de sentimens opposés ;
 tantôt je formais le dessein de rejeter
 sa proposition , qui pouvait être un
 piège ; tantôt j'y voyais les preuves
 d'un véritable amour & la certitude
 d'un heureux avenir ; l'observation

qui terminait son discours me fit penser que je ne pouvais en effet ne point agréer son offre. Je lui répondis donc en rougissant & dans un trouble difficile à exprimer, que s'il m'aimait sincèrement, il me trouverait disposée à m'unir avec lui pour la vie. Enchanté d'une réponse aussi favorable, il s'est jeté à mes pieds, & protestait de me rendre la femme la plus fortunée, lorsque sa tante a paru, suivie de ses trois aimables filles : félicitez - moi, s'est-il écrié aussi-tôt, en courant au-devant d'elles, ma chère Jeannette consent à m'épouser. Les Dames ont poussé un cri de joie, m'ont sauté au cou, & m'ont fait mille caresses. Depuis cet instant, les jeunes personnes ne m'appellent plus que leur cousine. Les premiers transports une fois calmés, on a parlé de choses sérieuses ; nous avons tenu un petit conseil sur les arrange-

mens qu'il y avait à prendre. Il a été décidé que je ne sortirais de ma retraite qu'après mon mariage, dans la crainte que le Comte ou le Financier ne me fit enlever ; & je n'écrirai à ma chère bienfaitrice , Madame la Marquise de F*** , que lorsque Monsieur T*** aura reçu tous les papiers qui lui sont nécessaires. Alors aussi je pourrai recevoir tes Lettres , & savoir à quoi tu en es avec cet honnête Avocat , qui avait , ce me semble , formé le dessein de t'épouser. Si je dois être heureuse , ma félicité sera beaucoup plus grande en te voyant établie aussi avantageusement que moi.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 23 Novembre, 17...



L E T T R E C V I.

*Le Comte de C***, au Marquis
de F***.*

C O M M E il ne m'est pas possible d'avoir le plaisir de vous voir aujourd'hui, mon cher Marquis, je vais vous écrire quelques conseils que je me proposais de vous donner. Vous seriez charmé, n'est-ce pas, de jouer un rôle brillant dans le monde ? Il n'y a qu'un moyen de parvenir à ce but si louable ; c'est de vous faire avantageusement connaître des femmes : nous avons telles Marquises, telles Duchesses, qui ont la complaisance de mettre tout de suite un jeune homme en réputation ; elles se montrent avec lui à la Ville & à la Cour,

& l'affichent bientôt pour leur amant en titre. Mais ces Dames, d'ailleurs fort estimables, exigent des soins, des attentions qui ne laissent pas de gêner leurs adorateurs; au lieu qu'une fille que l'on entretient, vous fait autant d'honneur dans le monde, surtout si elle est de l'un des trois Spectacles, & vous exempte même de prendre la peine de lui plaire; il y a bien quelques caprices à supporter; ce sont les petites ruses que ces Demoiselles mettent en usage pour retenir dans leurs chaînes; mais ils ne sont point comparables à ceux d'une femme qui nous fait une espèce de grace en nous recevant chez elle. Prenez donc pour maîtresse une Actrice, une Danseuse, ou bien une Demoiselle entretenue. Il suffira de vous présenter & de dire vos conventions: notez que c'est à la mère qu'il faut vous adresser d'abord, si

vous voulez réussir..... J'oublie que vous n'êtes point encore assez riche pour faire les dépenses nécessaires : eh bien , soupirez , minaudez auprès de la petite , & vous en ferez beaucoup plus aimé que si vous la combliez de bienfaits. Je pense qu'il vous sera facile de faire un choix parmi les Demoiselles de l'Opéra : l'Académie-Royale de Musique réunit une pépinière de jeunes Beautés , qui n'attendent que le Cultivateur qui voudra les transplanter dans son jardin. Emparez - vous , Marquis , d'un des plus jolis arbustes , & hâtez-vous ; car si vous desirez d'être mon ami , il faut suivre mon exemple : je ne pourrais jamais me lier avec quelqu'un qui paraîtrait plus sage que moi. Songez d'ailleurs que vous êtes dans une Ville où des femmes charmantes se sont divisées en deux classes , pour contribuer , d'un commun accord ,

aux plaisirs des riches Citoyens & des jeunes gens aimables & sans fortune. N'allez-pas vous imaginer que le reste du beau Sexe soit plus estimable, parce qu'il se montre toujours attaché à ses devoirs : comme tous les êtres sont nés sensibles, & sont par conséquent tous entraînés, avec plus ou moins d'ardeur, vers la volupté, la plupart des femmes qu'on traite d'honnêtes, n'ont au-dessus des autres que la dissimulation & le voile qu'elles savent jeter sur leur vie galante. Faites votre profit de tout ce que je viens de vous dire, & ne tardez pas à m'apprendre que vous avez suivi mes conseils.

Le Comte de C * * *.

De Paris, le 23 Novembre, 17...



L E T T R E C V I I.

*Jeannette R***, à sa Sœur
Louise.*

Qu'on mon mariage avec Monsieur T***. me promet un fort heureux ! Je goûte déjà des plaisirs si vifs dans son entretien ! Sa conversation est devenue plus animée , plus agréable ; il avait autrefois je ne fais quel air contraint , embarrassé ; actuellement on voit qu'il est gai sans affecter de le paraître ; il ne se possède pas de joie de pouvoir bientôt m'appeller sa petite femme. Enchanté de son bonheur prochain , il veut être toujours avec moi , ne me quitte qu'avec peine , & par les peintures qu'il retrace de nos plaisirs futurs , me fait éprouver un trouble que j'ai bien de
la

la peine à lui cacher ; ses protestations de m'aimer sans cesse sont accompagnées des caresses les plus tendres , que je crois devoir souffrir , & auxquelles même je réponds sans scrupule , puisque je vois dans Monsieur T*** & mon amant & mon époux. Ses discours passionnés , mes lectures intéressantes & voluptueuses m'inspirent une douce mélancolie , en même-tems qu'elles plongent mon âme dans un ravissement que je n'avais jamais éprouvé. Tout exprime autour de moi les charmes de l'amour. L'émotion de mes sens est encore augmentée par l'image de la félicité de mes trois amies , qui , depuis quelques jours , m'ont fait confidence qu'elles ont chacune un amant , auquel elles se sont liées par une promesse de mariage , qu'elles ont scellées des plus douces faveurs : aussi voit-on la joie & une vive satisfaction

Seconde Partie.

N

briller dans leurs yeux. Sois bien persuadée, ma Sœur, que je n'approuve point leurs faiblesses, quoiqu'elles aient cherché à les excuser par des raisons spécieuses..... Mais que le bonheur dont elles jouissent paraît digne d'envie!

JEANNETTE R***.

De Paris, le 25 Novembre, 17...

Je t'écris aussi souvent, parce qu'il me semble m'entretenir avec toi, en traçant mes pensées sur le papier; l'illusion à laquelle je me livre me rend ton absence moins douloureuse. Cependant je me priverais de ce plaisir si cher à mon cœur, sans la bonté de Monsieur T***, qui m'a promis d'affranchir toutes les Lettres que je t'adresserai: cet homme estimable met chaque jour le comble à ses bons procédés.

LETTRE CIX.

*M. P***, à Louise R***.*

Vous avez bien raison , Mademoiselle , vous ne ressemblez guères aux jeunes personnes qui habitent dans les Villes ; la plupart d'entr'elles ne s'occupent que du soin de leur parure , de lectures frivoles ou dangereuses , & deviennent coquettes par instinct & par habitude ; les objets d'utilité sont directement ceux auxquelles elles songent le moins : aussi quel service en peut-on retirer dans la maison paternelle ? Ce sont de très-jolies poupées , qui ne sont bonnes que pour la parade. Mais l'éducation qu'on leur donne est la seule cause de leur nonchalance , des vices

qu'elles contractent dès l'enfance , & de leur peu de disposition à conduire un ménage. Si on les formait au travail & à une vie dure , ainsi qu'on le pratique très-sagement dans les campagnes , elles se montreraient aussi agissantes , & jouiraient d'une aussi bonne santé que la Payfanne la plus robuste. Il est certain qu'aux yeux de la Nature , cette Payfanne bien constituée , sans cesse occupée avec courage & gaieté à des travaux pénibles , est beaucoup plus estimable , qu'une Demoiselle ou qu'une Bourgeoise délicate & d'un faible tempérament , presque toujours assise sur sa chaise , soit au Couvent , soit dans la maison paternelle. Je me glorifie de voir avec les yeux de la Nature ; c'est-à-dire que je fixe sur les objets des regards qui ne sont point éblouis par les préjugés. Voilà pourquoi , estimable & belle Louise , je vous pré-

fère aux meilleurs partis auxquels j'aurais pu prétendre , qui m'auraient apporté de la fainéantise & de l'orgueil , & peut-être encore des vices moins supportables : que j'aurais payé cher la possession de quelques richesses & le chimérique honneur de la naissance ! Ainsi je demande à toutes personnes sensées, si le choix que j'ai fait de vous, Mademoiselle , ne devrait pas être généralement applaudi ? Cependant je sais qu'une vanité stupide le blâmera ; mais je connais assez les hommes par l'étude approfondie que j'en ai faite , & par les réflexions que m'ont inspiré mes lectures , pour mépriser les vaines clameurs de la multitude , & pour m'élever au-dessus des opinions ridicules qui subsistent encore , malgré tout ce qu'on dit des lumières du siècle où nous vivons.

Les difficultés que vous m'opposez , aimable Louise , me sont bien

plus sensibles & m'embarrassent infiniment davantage; comme elles viennent d'une personne qui m'est chère, elles font sur moi une vive impression, & je ne dois les combattre qu'avec tous les ménagemens possibles. Quoi ! vous avez la force de m'écrire que vous ne serez ma femme qu'à l'âge de vingt-cinq ans ! Je ne dirai pas que vous montrez par-là que vous ne m'aimez point ; non, je n'ai jamais osé me flatter d'attendrir votre cœur ; mais je vous dirai que vous prouvez combien vous êtes indifférente aux sentimens que j'ai pour vous. Eh quoi ! vouloir attendre jusqu'à vingt-cinq ans, tandis que vous êtes tout-à-fait propre pour les soins du ménage, & que vous avez toute la raison de l'âge mûr ! Dans les Villes on marie des jeunes personnes qui touchent à peine à l'adolescence, & dont l'air faible & enfantin an-

annonce que la Nature ne les destinait point encore à devenir mères de famille ; & l'on craindrait dans les campagnes de soumettre au joug du mariage une Villageoise aussi grande que bien faite & qui est accoutumée au travail ! Je vous conjure , ma chère Louise , de prendre des sentimens plus raisonnables ; & d'avoir quelques égards pour la juste impatience d'un véritable & sincère amant.

Ne redoutez pas le séjour de la Ville ; on y est sage lorsqu'on se défie de ses propres penchans & des passions de ceux qui nous approchent : le vice est une preuve de l'orgueil & de la faiblesse de l'âme. Soyez persuadée qu'il est ici des jeunes personnes innocentes , des femmes vertueuses , & des mères de famille dignes de gouverner leurs enfans. Pour marcher toujours dans la voie de la Sagesse , elles ne s'occupent que de leurs

[296]

devoirs , dont la pratique leur fait
éprouver des plaisirs délicieux. Venez,
ma chère Louise , venez augmenter le
nombre de ces personnes estimables,
d'autant plus utiles , qu'elles arrêtent,
par l'ascendant de leur exemple , les
progrès du vice , le forcent de reculer à
leur aspect , & de n'oser se montrer
à visage découvert.

P***

Paris , le 29 Novembre , 17...



L E T T R E C X.

*Jeannette R * * * , à sa sœur
Louise.*

DANS deux ou trois jours, Monsieur T*** espère recevoir des Lettres de sa famille avec les papiers dont nous avons besoin. Il a déjà quitté le petit-collet; la moitié de ses cheveux est renfermée dans une bourse; un habit galonné succède à la soutane noire & lugubre dont il était affublé. Si tu voyais comme il a bonne mine dans sa nouvelle parure! Son front & ses yeux ne sont plus couverts par un énorme chapeau; son maintien n'est plus gêné; libre de toute contrainte, il lève fièrement la tête, & se donne un air conquérant qui lui sied à merveille..... Que n'a-t-il

encore cet aspect farouche & sauvage qui me déplaisait tant au Château ! On le voyait quelquefois un peu sourire , il est vrai ; mais on était si peu accoutumé au changement de sa physionomie , que ce sourire semblait être un nouveau signe de mauvaise humeur. Hélas ! si Monsieur T*** n'avait point avantageusement changé , mes sentimens à son égard seraient toujours les mêmes , je n'aurais point à me reprocher. . . . Mais pourrai-je te faire l'aveu de ma faiblesse ? dois-je même t'en instruire ? Oui , je dois déposer dans ton sein ce fatal secret : je n'aurai jamais rien de caché pour ma Sœur , pour ma meilleure amie. Tu m'as connue vertueuse , je méritais ton estime ; vois actuellement la malheureuse Jeanette criminelle , digne de mépris , n'oser lever les yeux. . . . Cependant suis-je si coupable ? Je ne peux

douter de son amour , il est à la veille d'être mon mari. Je cherche peut-être à me faire illusion ; mais il me semble que les circonstances m'excusent. Prononce , ma chère Sœur ; & quand je paraîtrai devant toi avec mon époux , que je voudrai voler dans tes bras , recule , détourne ton visage , si tu me crois absolument criminelle ; je comprendrai ce signe de ton indignation , mes larmes couleront aussi-tôt , & toi seule connaîtras le motif de ma douleur. Je venais de lire un Roman qui respire la tendresse , & où l'on trouve à chaque page la peinture des plaisirs d'un amour heureux , quand il est entré dans ma chambre sous l'uniforme & avec toutes les grâces d'un aimable Cavalier ; son aspect , cette parure à laquelle je ne m'attendais point , son air empressé & soumis , tout a porté un nouveau trou-

ble dans mon âme. Je ne fais s'il s'est apperçu de mon émotion, mais il a redoublé ses caresses, m'a parlé des apprêts de notre mariage, & m'a conjuré d'avancer de quelques jours le moment de son bonheur. — » Vous » ne pouvez douter m'a-t-il dit, de » la violence & de la sincérité de mon » amour. Mais qui m'assurera que » vous m'aimez? Si vous refusez de » m'en donner la preuve que je de- » mande, j'aurais lieu de vous soup- » çonner d'indifférence. Que ce ne » soit point le devoir qui vous fasse » m'accorder un triomphe beaucoup » plus flatteur actuellement, que lors- » que le mariage aura fixé l'instant de » ma victoire «. — Tandis qu'il me parlait, j'étais dans une agitation extrême, & lui abandonnais une de mes mains, qu'il couvrait de baisers; plongée dans une profonde rêverie, je considérais que je devais le regarder

[301]

comme mon mari ; je songeais à la félicité que goûtait mes trois amies. . . . à celle qui m'était promise. . . . Ces réflexions hâtèrent ma défaite ; je n'ai pu opposer qu'une faible résistance. . . . Mais je m'attache pour jamais M. T*** : oubliera-t-il que je lui ai tout sacrifié, jusqu'à ma vertu ?

JEANNETTE R***.

De Paris , ce 29 Novembre , 17. . .

Fin de la seconde Partie.

1182 B 14

1182 B 14

1182 B 14